

Histoires du Cerfi:
la trajectoire d'un collectif
de recherche sociale

Janet H. MORFORD
EHESS/D.E.A.
octobre 1985

34698327

Je tiens à remercier tous ceux qui, par leurs conseils, leur intérêt et leur amitié, m'ont soutenue dans la préparation de ce travail, notamment, Luc BOLTANKSI, Laurent THÈVENOT, et les participants de leurs séminaires; Stanley et Vera HOLLIDAY, et toute l'équipe à 4418; et tous mes interlocuteurs, Cerfiens ou autres, dont l'accueil a largement dépassé mes attentes.

Introduction5
Références théoriques et pratiques	20
Le Projet théorique et politique du Cerfi.	67
Moments forts du Cerfi	91
Modes de fonctionnement interne.138
Problèmes de productivité.177
Définir le Cerfi195
Annexe I: Itinéraires individuels227
Bibliographie.237

SIGLES

BAPU	Bureau d'Aide Psychologique Universitaire
CERFI	Centre d'Études, de Recherches et de Formation Institutionnelles
CERS	Centre Étudiant de Recherche Syndicale
CNRS	Centre National de Recherche Scientifique
CORDES	Comité d'Organisation des Recherches Appliquées sur le Développement Économique et Social
CSTB	Centre Scientifique et Technique du Bâtiment
CSU	Centre de Sociologie Urbaine
DGRST	Délégation Générale à la Recherche Scientifique et Technique
ENA	École Nationale d'Administration
ERA	Équipe de Recherche Associée
FGERI	Fédération des Groupes d'Études et de Recherches Institutionnelles
FHAR	Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire
INSEE	Institut National de la Statistique et des Études Économiques
MLF	Mouvement de Libération des Femmes
OG	Opposition de Gauche
OSARLA	Organisation de Solidarité À la Révolution Latino-Américaine
PCF	Parti Communiste Français
PSU	Parti Socialiste Unifié
UEC	Union des Étudiants Communistes
UNEF	Union des Étudiants de France

Ce travail se veut être une histoire du Cerfi (Centre d'Études, de Recherches et de Formation Institutionnelles), collectif qui a marqué le milieu de la recherche sociale en France pendant les années 1970. Une telle entreprise se heurte à une difficulté constante: celle de savoir classer ce collectif qui, bien que juridiquement constitué en association loi 1901 et fonctionnant, comme tant d'autres équipes à l'époque, sur des crédits de la recherche contractuelle, était néanmoins unique en son genre.

L'idée au départ de ce projet était de faire un travail historique sur un courant d'idées spécifique à la France et à une époque, à savoir, la mouvance de l'après-'68. Il s'agissait de faire une histoire d'un collectif qui soit en quelque sorte complémentaire à des histoires des idées de l'époque, en visant moins les concepts produits par son travail et davantage les histoires individuelles et collectives de ceux qui les ont introduits et animés. A l'initiale, le terme "mouvement intellectuel" me semblait pouvoir servir d'étiquette pour parler du Cerfi: cela impliquait un dynamisme et une portée plus vaste que strictement disciplinaire ou universitaire. Mais dès que j'ai commencé à discuter du Cerfi avec des gens, il m'est apparu que le terme "mouvement intellectuel" posait quelques problèmes: selon mes interlocuteurs, c'était un statut que

le collectif n'avait pas atteint, à certains égards, et qu'il avait dépassé, à d'autres. Définir ce qu'était le Cerfi, c'est l'enjeu principal de ce travail, question qui, sur le terrain, s'est constamment renouvelée et qui peut encore donner lieu à de nombreuses réponses.

Ainsi, toute définition préliminaire du Cerfi risque d'être à la fois confuse et incomplète. Ce travail représente un effort pour condenser et compléter une vision de ce qu'était le Cerfi, sachant qu'il y aurait bien d'autres histoires du Cerfi à écrire. Cette histoire du Cerfi se distingue d'autres histoires possibles dans ce qu'elle est principalement articulée par des individus qui ont fondé, animé ou bien connu ce collectif, et mise en scène par quelqu'un de tout à fait extérieur à son espace-temps.

Pour commencer, il me semble que l'on peut comprendre le Cerfi comme un réseau d'individus qui animaient un projet théorique et politique commun et qui faisaient essentiellement un travail intellectuel (sous forme d'observations, de réflexions, d'idées, formalisées dans des textes, des rapports de recherche, des publications) pour faire vivre le réseau et avancer le projet. Le projet, me semble-t-il, peut se condenser en quatre volets: il s'agissait d'inventer une nouvelle forme de travail qui ne soit pas aliénant; d'établir un nouveau rapport avec l'Etat, où l'on pouvait utiliser ses ressources sans être usé par lui; de former "une nouvelle race de militants" capables de dépasser les impasses habituellement rencontrées

par les groupuscules de gauche, telles que problèmes de hiérarchie, d'argent, d'affectivité (1); et d'expérimenter le fonctionnement d'un collectif qui serait la base matérielle et humaine de ces innovations.

Ceci n'est qu'une définition provisoire du Cerfi, à travailler, à perfectionner et à confronter avec de multiples perspectives. L'essentiel au départ, c'est de pouvoir laisser en suspens nos idées de ce que doit être une équipe de recherche, un groupuscule de gauche ou même un type de vie communautaire d'après-'68. Toute son existence, le Cerfi a tenté de créer et de faire vivre autre chose: autre chose que les équipes de chercheurs, que les organisations militantes traditionnelles, que les communautés de vie autour de lui à l'époque. Dans ce texte, je présenterai ce qui me semble constituer sa spécificité en tant que collectif de recherche, le contexte de sa création, de son existence et de sa mort, et certaines des questions qu'il a directement ou indirectement posées.

J'ajouterais encore quelques mots sur la façon dont j'ai choisi de présenter ici le Cerfi. Ma décision d'insister moins sur le contenu des publications et des traces écrites du Cerfi, afin de viser d'autres aspects de son existence, reste néanmoins celle de faire une histoire d'un collectif de recherche, c'est-à-dire, d'un réseau

1. L'expression est celle de François FOURQUET, qui a très lucidement et de sa position intérieure au Cerfi, articulé la création et le projet de celui-ci dans la présentation de "L'Accumulation du pouvoir ou le Désir d'Etat," Recherches, No.46, septembre 1982, texte visant à résumer conceptuellement les grandes lignes de leur travail collectif.

d'individus qui assuraient son existence matérielle essentiellement en faisant des contrats de recherche.

En faisant ce choix, je n'ai ni l'intention de nier quelque peu l'intérêt des réflexions mises en forme dans les écrits du Cerfi, ni de suggérer que le Cerfi se situât seulement dans le champ de la recherche. La dynamique et la distinction du Cerfi se basaient aussi sur ses idées singularisées; et le Cerfi aurait pu aussi se présenter et se voir identifier comme un groupe militant, comme un lieu de vie communautaire, comme un rejeton de la psychothérapie institutionnelle (de par les références historiques du noyau fondateur), comme un projet théorique (étiquette qui implique une transcendance par rapport à diverses catégories pratiques). Seulement, il faut choisir un angle, fixer son regard quelque part, imposer des limites et un sens à ce travail de description et de définition.

L'angle choisi est celui qui considère le Cerfi comme un collectif de recherche, mais mon regard est fixé sur trois dimensions autres que sa participation au marché d'idées; dimensions qui me semblent aussi constitutives de sa spécificité et qui sont, donc, les objets principaux de cette histoire:

- le relationnel: comment se fait-il que ces individus fussent ensemble? quelles passions communes les reliaient? comment travaillaient-ils leurs liens, leurs collaborations, leurs conflits et oppositions?

- l'engagement politique: en quoi, le Cerfi était-il contestataire? quels étaient les objets de son militantisme? comment ces individus articulent-ils leur désir de militer?

- la productivité Cerfienne: comment les problèmes souvent rencontrés en entreprise ou en équipe (l'organisation du travail, la distribution du pouvoir, la rémunération, les compétences différentes, etc.) étaient-ils réglés au Cerfi? quelle(s) production(s) étai(en)t valorisée(s) au Cerfi? qu'a le Cerfi produit?

Le choix de ces objets délimite fondamentalement la définition que l'on trouvera dans ce texte de ce qu'était le Cerfi.

J'ai choisi ces dimensions, d'une part, en vue de faire une contribution ethnographique unique: alors que les idées et les réflexions du Cerfi sont déjà disponibles dans leurs écrits, l'accès à ces autres aspects de son existence me semblait plus limité. D'autre part, ces dimensions participent à une remise en cause d'une façon particulière de penser un collectif de recherche: comme une entité basée sur une intimité "purement intellectuelle," qui se réclame de la "neutralité scientifique," et dont les écrits sont considérés comme les seuls objets d'investissement. La configuration d'un collectif de recherche que je propose à travers ce travail est, au contraire, la suivante: un

réseau d'individus ayant des références théoriques et pratiques marquées, mobilisés par des passions et des conflits, ayant à confronter choix politiques et profession, et s'investissant dans les écrits mais aussi dans d'autres objets. A cet égard, l'exemple du Cerfi s'y prête merveilleusement.

La démarche adoptée ici mérite quelques explications. Cette histoire du Cerfi, plutôt que de suivre principalement les notions singularisées par ce collectif, cherche davantage à comprendre par qui et dans quelles circonstances elles étaient produites, ainsi qu'à saisir quels étaient les autres produits de ce travail en collectif. Afin d'éclairer le contexte humain et social de cette production collective et d'apprécier la nature des produits du Cerfi (produits à entendre dans le sens le plus large du terme), j'ai choisi de baser cette histoire sur des récits, premièrement, de ceux qui étaient au Cerfi et, deuxièmement, de ceux qui y avaient des liens ou des connaissances sans y participer réellement. Par récits, j'entends les textes produits dans des interviews semi-directifs; au nombre d'une trentaine, la plupart durèrent entre une heure et demie et deux heures, et certains furent suivis et enrichis par un deuxième entretien.

Comme source secondaire, je disposais de toute une gamme de traces écrites laissées ou suscitées par le Cerfi: des numéros de la revue Recherches, publication du Cerfi et de son précurseur, la FGERI (Fédération des Groupes d'Etudes et de Recherches Institutionnelles), à la fois outil

d'expression et signe de leur indépendance; des rapports de recherche et des travaux publiés sous forme de livre; des textes internes, des brouillons, des lettres, des dossiers divers et variés qui restaient dans les archives détenues par la maison d'édition (Recherches, coll. Encres) et par des particuliers; des articles de presse qui traitent directement ou indirectement de l'existence et du devenir du Cerfi. Florence PETRY et Michel ROSTAIN m'ont particulièrement aidée, en me donnant accès aux archives et en me faisant cadeau de nombreux numéros de Recherches. Ces matériaux furent surtout utiles pour établir des liens entre des récits différents, pour vérifier des dates, pour donner une autre concrétisation à des problèmes rencontrés dans le fonctionnement du collectif, et pour provoquer de nouvelles questions lors des entretiens.

Sur la trentaine d'interviews faits, les trois quarts se réalisèrent auprès d'individus qui avaient été au Cerfi, ceci à des degrés de participation et d'implication différents. Viennent en complément à ces perspectives d'un vécu plus ou moins fort huit interviews auprès de personnes qui avaient autrement connu le Cerfi: deux gestionnaires de la recherche contractuelle; un directeur scientifique au CNRS; un chercheur intégré au CNRS dans le revirement de la politique contractuelle; un chercheur de l'INSEE qui s'y intéressait à titre personnel; un administrateur qui n'était pas mécène du Cerfi mais qui suivait ses travaux par connaissance et intérêt personnel; une militante présente parfois aux réunions du Cerfi mais surtout active dans

d'autres réseaux de gauche; une personne venue en touriste à une réunion hebdomadaire du Cerfi, attirée par le mythe de l'argent qui y était disponible.

Certains de ces récits furent entièrement retranscrits et relus, parfois corrigés, par l'auteur. Afin de disposer de récits riches de tout leur développement naturel, de leur style parlé, parfois longs à venir mais aussi moins formellement construits, j'avais au début l'intention de retranscrire en entier tous les interviews. De plus, étant donné l'implication de certains interlocuteurs dans le Cerfi, et les réactions parfois défavorables que peut encore provoquer le souvenir de la contestation que le Cerfi incarnait, il aurait été souhaitable de pouvoir faire relire à chacun sa contribution à ce recueil de récits. L'énormité d'un tel travail et les limites de temps dont je disposais pour ce projet forcèrent cependant à imposer un compromis, et je me mis à produire ce mémoire plutôt à la façon d'un ethnologue qui emporte son butin hors du terrain pour l'étudier. Reconnaître ses limites n'implique pas toutefois un abandon de tout précepte éthique: au contraire, d'autant plus de réserve guide la rédaction de ce texte que les extraits d'interview ne purent pas tous être relus par leurs auteurs.

Les enjeux d'un travail de ce genre furent reconnus lors de chaque entretien et les personnes qui sont citées de nom dans le texte le sont seulement du consentement de chacune. La décision d'utiliser les véritables noms et prénoms des interlocuteurs principaux (ceux qui étaient au

Cerfi), plutôt que des pseudonymes ou l'anonymat, s'appuie sur la singularité des histoires individuelles et collectives de ceux qui animaient le Cerfi et sur la crainte de perdre ou d'affaiblir cette singularité en en faisant une abstraction. Cette démarche, et même la reconnaissance des inconvénients des pseudonymes, sont basées sur une méthode développée par des gens du Cerfi dans leurs propres travaux.(2) Le pari dans ce type de travail monographique et qualitatif est le suivant: une histoire peut être plus riche et plus vivante si elle est fondée sur des récits de ceux qui ont vécu ce qui sont devenus objets d'histoire, plutôt que si elle dépend essentiellement d'un travail sur des écrits très formels, mis en forme pour des raisons autres. Les deux démarches impliquent des objectifs différents, mais pour avoir accès au fondement historique, politique et subjectif de ce collectif et de son travail, la première semble plus prometteuse. D'une part, elle permet de viser des objets, trajectoires individuelles, conflits interpersonnels, rêves et passions, qui ne figurent pas forcément dans les rapports de recherche ou les publications à destination d'un grand public. D'autre part, l'on peut réduire les risques d'erreur d'interprétation en confrontant sa propre compréhension du matériel utilisé avec ses sources mêmes.

2. Trois ouvrages surtout développent et discutent des avantages et inconvénients de cette démarche: "La Psychiatrie de secteur," Recherches, No. 17, mars 1975, "Histoires de La Borde," Recherches, No. 21, mars-avril 1976, et François FOURQUET, Les Comptes de la puissance, Editions Recherches, Paris, 1980.

Comme François FOURQUET le dit bien, un travail quantitatif et extensif (par une multiplication de cas 'objectifs') n'apporte pas nécessairement plus qu'un travail qualitatif et intensif qui s'appuie sur les positions subjectives des sujets qui eux font le récit.(3) L'implication des interlocuteurs est ce qui permet la force de leurs paroles, même si elle s'exprime à travers un effort de se montrer "beaucoup changé aujourd'hui" par rapport à ce qu'ils étaient il y a quinze, vingt ans, ou à travers une espèce de détachement amusé. Aussi intéressant que les objets dont il est question est le fait même que ce soient les sujets qui en parlent après avoir directement rencontré ces objets. Pour traverser l'abîme entre l'expérience de ceux qui étaient au Cerfi et celle de ceux qui le connaissent à peine ou pas du tout, les récits des premiers -- projetés les uns sur les autres et contre-éclairés par d'autres regards -- sont une passerelle précieuse.

Cette démarche introduit aussi une importante remise en cause de la position du chercheur. FOURQUET identifie quatre aspects du rôle joué par celui-ci dans cette démarche: "metteur en scène" des récits; "interlocuteur" dans leur production; "présentateur d'un arrière-plan," c'est-à-dire, des événements, des personnages, des ouvrages qui peuvent être associés aux récits; et "commentateur" avec son interprétation personnelle.(4) Dans aucun de ces

3. FOURQUET (F.), Les Comptes de la puissance,
op.cit., p.XVIII

4. Ibid., p.XV

aspects, le chercheur n'est "détenteur du Savoir" ou d'un savoir plus valable que celui de ceux qui ont vécu les objets d'histoire en question. Si je peux ici proposer une histoire du Cerfi, ce n'est qu'en ayant assumé la subjectivité de ma propre position (à savoir, une ignorance quasi-totale du collectif et de son contexte, au départ du projet). En outre, ce n'est que grâce à ceux qui m'ont parlé du Cerfi, à leur volonté de me prendre au sérieux comme interlocuteur malgré mon extériorité, que ce travail a pu se faire. Je les remercie tous et toutes de leur participation et de leur intérêt dans le projet.

Enfin, les récits subjectifs de tout un réseau d'individus sur les mêmes objets d'histoire sont intéressants du point de vue d'une autre perspective sur l'histoire: l'histoire comme quelque chose de subjectif, l'histoire comme mille histoires à écrire. Pour rejoindre encore François FOURQUET, l'interrogation intensive de ceux qui ont vécu de façon privilégiée un moment et un lieu n'est pas pour déterminer une seule vérité finale, mais pour "détacher la singularité" des vérités existantes, pour les "différencier" les unes des autres: on ne peut pas penser d'une "vérité d'une chose en soi" (l'histoire) car "la chose en soi n'existe pas."⁽⁵⁾ Cette histoire du Cerfi, c'est une histoire construite à partir d'histoires, les unes ni plus vraies ni plus fausses que les autres. C'est une combinaison ou une conjoncture d'histoires qui ne peut se réclamer que de sa singularité.

5. Ibid., p.XVIII.

La naissance de ce projet a sa propre histoire. Je suis très reconnaissante à Luc BOLTANSKI de m'avoir proposé l'idée au départ et tant encouragée au long de ce travail. L'inspiration initiale et le projet convenu s'expliquent par trois considérations. D'abord, par rapport au public immédiat, une histoire du Cerfi semblait porter un grand intérêt local: essentiellement pour des chercheurs, des étudiants et d'autres esprits curieux qui, ayant été "ailleurs" à l'époque, ne connaissent que très peu de choses sur ce collectif et sur son passage à travers le champ où ils se situent de nos jours. Ensuite, dans la logique d'une étrangère qui a intérêt à susciter également la curiosité d'un public chez elle, une histoire du Cerfi nous semblait un bon produit à emporter; comme un bon camembert au lait cru, ce thème risque fort d'éveiller l'appétit de ceux qui apprécient la France de loin. Troisièmement, le Cerfi semble avoir incarné le temps et l'espace d'une grande expérimentation, de la remise en cause des institutions, déclenchée par les événements de mai 1968. Regarder de près l'expérience de ce collectif peut nous amener à y trouver quelques précurseurs de ce que l'on appelle de nos jours de "nouvelles technologies" -- des techniques de gestion collective utilisées actuellement dans des établissements publics et des entreprises; non pas qu'au Cerfi leur développement fût une préoccupation, mais plutôt que ce lien, éventuellement retracé après, serait une ouverture sur encore un autre public.

D'ailleurs, il me semble qu'une histoire du Cerfi peut

servir, à travers une présentation du projet et du fonctionnement de celui-ci, à poser des questions fondamentales, qui peuvent parler à un grand public, quels que soient le travail, la nationalité ou la génération des uns et des autres: quelle place y a-t-il pour des collectifs expérimentaux dans la distribution des ressources étatiques et dans le marché de la distinction intellectuelle (scientifique, universitaire)? quelles formes intermédiaires existe-t-il entre la spontanéité et le "n'importe quoi" passionnés, d'une part, et le professionnalisme dur et la compétence à tout prix, de l'autre? comment peut-on réaliser une cohérence entre les dimensions professionnelle, politique et personnelle de sa propre vie? quel plaisir trouve-t-on et réintroduit-on dans son travail? J'espère qu'en lisant ce texte le lecteur trouvera quelques éléments de réponse et se posera d'autres questions encore.

La réalisation de ce projet dépend également d'un contexte précis. Préparé dans le cadre d'un D.E.A. de sociologie à l'EHESS, ce mémoire naît aussi de la participation à plusieurs séminaires, notamment ceux de Luc BOLTANSKI et de Laurent THÈVENOT. Ces lieux de rencontres et de travail ont été infiniment importants pour l'avance du projet, évidemment, pour des références conceptuelles mais également -- et ceci fut aussi important, à mon avis -- pour le soutien de ceux qui s'y réunissaient. L'écoute, les conseils et l'encouragement de ce petit groupe d'interlocuteurs m'ont été d'une valeur inestimable: je les

remercie tous et toutes aussi.

Le plan de ce texte, finalement, représente une série de lectures différentes d'un même objet plus qu'une seule perspective élaborée petit à petit. Comme si je regardais à travers un kaléidoscope plutôt qu'à travers un microscope, et au lieu de dire, "C'était cela, le Cerfi," je suis tentée de suggérer que le Cerfi, "C'était cela.. et cela.. et cela.. et.." Les dimensions identifiées -- le relationnel, l'engagement politique, la productivité Cerfienne -- serviront de fils conducteurs, mais ce sont des fils qui s'entrecroiseront et se démêleront, sans former forcément de tresse très nette.

Je propose donc de tisser cette histoire du Cerfi dans l'ordre suivant: à commencer par l'indispensable, soit les références théoriques et pratiques de ceux qui fondèrent le Cerfi, on verra aussi la façon dont leurs trajectoires individuelles s'approchaient et divergeaient; ensuite, je présenterai quelques versions de ce que j'appelle "le projet théorique et politique" du Cerfi; pour donner une idée du rythme de ses jours et de l'ampleur qu'il a pris, je développerai ce qui semblent avoir été les moments forts dans l'existence du collectif; ensuite, j'exposerai les principes de l'organisation du travail au Cerfi et des différents modes de fonctionnement qu'il a connus; cela nous mènera à considérer plus particulièrement les problèmes de productivité travaillés au Cerfi et de la définition même de la productivité du collectif; enfin, se dégagera une nouvelle tentative de définition du Cerfi en termes de

catégories, avec les difficultés qu'une telle entreprise rencontre.

Références théoriques et pratiques

Pour comprendre l'existence et le travail du Cerfi il faut faire retour à certains des lieux et moments qui ont précédé sa création. C'est là où l'on retrouvera les références théoriques et pratiques des fondateurs du Cerfi, c'est-à-dire, les réflexions, critiques et expériences qui les ont marqués. C'était en quelque sorte le bagage qu'ils portaient au moment de vouloir faire réellement fonctionner ce collectif de recherche. Pour commencer, il s'agit donc de suivre le chemin fait essentiellement par le noyau fondateur du Cerfi, chemin qui passait par des lieux plus généralement connus mais qui comportait aussi quelques déviations singularisantes. Ce guide de la route tient forcément peu compte des flâneries individuelles; mais on trouvera en annexe un tableau des itinéraires individuels qui indique plus précisément la façon dont les trajectoires se rapprochaient, se divergeaient et pouvaient se superposer.

Il convient de faire ici une parenthèse sur ce que j'entends par "le noyau fondateur du Cerfi." D'abord, c'est une expression indigène, interchangeable avec d'autres, telles "le noyau dur," "le noyau militant originel," "les politiques," et encore plus lyriquement, "la Mafia." Ces expressions réfèrent essentiellement à ceux qui ont formé et qui sont restés au coeur du collectif. Selon les récits,

précurseur du Cerfi, qui était "le grand théâtre" et l'expérience capitale de cette époque.

Troisièmement, à l'intérieur de cette génération et de la petite tranche de l'extrême-gauche que ces gens représentaient, il y avait une grande diversité de trajectoires et d'engagements. Selon les récits, certains individus cités à propos des origines du Cerfi étaient surtout dans ce réseau au début, ensuite sont allés ailleurs (dont Prisca BACHELET, Janine CHRISTIANY, Gérard GRASS, Jean-Pierre MUYARD, Jean-Pierre PÉTARD, par exemple). D'autres étaient là au départ, se sont absentes pendant un certain temps, et sont réapparues plus tard (comme Claude HARMELLE, Georges PRÉLI, et selon certains récits, Anne QUERRIEN). Il y a également ceux qui sont peu mentionnés, par deux ou trois personnes seulement, et dont on dit qu'ils sont disparus de vue (tels Jean BOUCHERIE, qui est mort, Médam, et Jean DEPUSSÉ). Et puis il y a ceux qui échappent à toute élimination, ceux que l'on appelle "le phénomène essentiel," ou tout simplement "la Mafia:" François FOURQUET, Hervé MAURY, Liane MOZÈRE, Lion MURARD, Michel ROSTAIN, et encore selon certains récits, Anne QUERRIEN.(7)

C'est avant tout des récits de ce dernier cercle que je tire des passages et tisse ici une vision des références engagées dans la création du Cerfi. Or, les remarques d'autres personnes de ce réseau et de cette génération sont également perspicaces, et donnent une sorte de

7. Cette position ambiguë est signalée par Anne QUERRIEN elle-même, qui m'a parlé de sa tendance à se trouver dans une position intermédiaire au Cerfi.

contre-éclairage inestimable, vis-à-vis de l'intensité incarnée par la Mafia. "Le noyau fondateur du Cerfi" est donc à comprendre comme étant essentiellement constitué de cette bande de cinq ou six individus, bande qui se formait autour de Félix GUATTARI, mais sans qu'il se fonde entièrement avec, bande qui comportait parfois d'autres individus, mais sans que ceux-ci s'y identifient de la même façon.

Le premier volet de cette pré-histoire vise les points de repère événementiels: débuts, fins, crises qui avaient une importance générale dans la société française à l'époque et qui furent réinvestis d'une importance plus particulière dans les récits produits pour ce projet.

Le premier de ces points de repère est la Guerre d'Algérie, qui s'est terminée en 1961. Dans le débat autour du destin de l'Algérie qui divisait la société française, les fondateurs du Cerfi faisaient partie de la minorité qui luttait pour l'indépendance. Pour plusieurs d'entre eux, étudiants à l'époque, cette période correspond à leur entrée au militantisme gauchiste. En prenant parti pour l'indépendance, ils s'opposaient au Parti Communiste Français, qui réclamait la paix en Algérie mais dénongait toute forme de soutien actif au mouvement indépendantiste.

Cette opposition importante se manifestait avant tout à partir de deux bases organisationnelles: l'UEC (l'Union des Etudiants Communistes), censée être une organisation de masse rattachée au PCF mais agissant plutôt comme un

ouvriers, etc. En France, les étudiants avaient une grande autonomie. Et dans la politique culturelle du Parti Communiste, c'était pas rien du tout...qu'il y ait une Union des Etudiants Communistes, organisée par cercles, sur toutes les facultés. Sur toutes les universités, il y avait un cercle de l'UEC, avec un journal, qui était Clarté, et qui était un journal qui représentait une ouverture: il y avait des choses qui étaient tolérées chez les étudiants communistes qui n'étaient pas tolérées au Parti, par exemple, Clarté dans les années '60 faisait une enquête sur l'amour ou la drague... Début des années 1960, il faut bien savoir que les étudiants en France, et le climat particulièrement chez les Communistes, c'est des puritains, c'est un milieu extrêmement fermé, vieillot, très réactionnaire, profondément. Bon. Ce type d'ouverture pouvait se faire à l'UEC et était tolérée.

Si ces deux organisations militantes avaient des assises différentes, elles se rapprochaient dans la mesure où leurs personnels dirigeants se composaient des mêmes tendances, ne serait-ce des mêmes individus. De 1959 jusqu'en 1964, l'UEC était dirigée par un courant dit "les Italiens," ceci parce qu'ils s'identifiaient au Parti Communiste Italien: à son style de débats internes, à son alignement avec le rapport Khrushchev, à son penchant culturel et son prestige intellectuel. Egalement à l'UEC étaient deux courants minoritaires, d'une part, "les Staliniens," d'autre part, "les divers gauche," dont les Trotskyistes et les nombreux groupuscules dits "oppositionnels." Au sein de l'UNEF, ces mêmes courants retrouvaient d'autres encore, dont "les Chrétiens de gauche," à ce moment-là majoritaires: tous ces courants se battaient pour la direction de l'UNEF.(8) Ainsi, lors des

8. Un autre indice de l'importance de l'UNEF comme lieu de formation pour cette génération est le fait que de ce courant majoritaire, les Chrétiens de gauche, sont sortis un certain nombre de dirigeants actuels du Parti Socialiste. ✕

c'était trois ou quatre personnes... Le courant le plus important était le courant trotskyste qui -- c'est-à-dire, Alain KRIVINE, et ils ont fondé la Jeunesse Communiste Révolutionnaire, maintenant, c'est la Ligue Révolutionnaire, mais c'est pareil. Et puis, il y avait quelques petits groupes, qui n'étaient pas, eux, sur les lignes, qui étaient ce qu'on appelait "les oppositionnels."

Obligés de quitter l'UEC, "les divers gauche" ont dû trouver ou créer d'autres lieux pour militer. On verra plus loin les itinéraires groupusculaires que les fondateurs du Cerfi se traçaient. À ce point, il convient de retenir leur identification avec "les oppositionnels." Pas au PC, pas au PSU, pas Staliniens, pas Italiens, pas Trotskystes, pas "pro-chinois" (ceux qui seraient plus tard les Maoïstes), presque anarchistes mais pas cela non plus, ce qui les distinguait le plus était peut-être leur statut "hors-appartenance:" récupérés par aucune organisation, ils se voulaient pourtant militants révolutionnaires.

La révolution à grande échelle s'est emparée de la France au printemps 1968. La source reconnue de cette irruption, le Mouvement du 22 mars, se basait à l'Université de Paris à Nanterre; la plupart des fondateurs, ayant déjà quitté la faculté, n'y étaient pas au départ. Mais il y avait quelque chose dans ce mouvement qui faisait qu'ils se trouvent "de plain-pied avec," pour employer l'expression de François FOURQUET.(9)

Anne QUERRIEN: Il est apparu en '67, je crois, un gusse qui s'appelait Daniel COHN-BENDIT, qui

9. FOURQUET (F.), "L'Accumulation du pouvoir," op.cit., p. 10.

parce qu'il faisait coexister au sein d'un même mouvement -- c'est pour ça que ça s'appelait mouvement -- des gens qui avaient des appartenances idéologiques complètement disparates. Il y avait des Trotskyistes, il y avait des Maoïstes, il y avait des gens très, très différents. Il y avait des anarchistes, beaucoup d'anarchistes, profondément, essentiellement anarchistes. Mais qui, pour la première fois, disaient: "Bon, ben, on travaille pas ensemble à partir de nos différences idéologiques, mais sur des objets précis. Est-ce qu'on fait une manif? Comment se battre pour défendre COHN-BENDIT qui est arrêté à tort?" Sur des objets précis, ponctuels, et en mettant de côté les présupposés idéologiques. Bon, ça, c'était tout à fait nouveau, alors que par ailleurs en mai '68 coexistaient des organisations massives, avec leur stratégie planétaire -- les Trotskyistes et les Maoïstes. Bon.

Si le Mouvement du 22 mars attirait, de lieux divers, ceux qui allaient plus tard animer le Cerfi, c'était sans doute grâce à son côté empirique et ouvert: le fait qu'il se développait hors des corps politiques reconnus, la nature des objets auxquels il s'attaquait, la diversité idéologique de ses participants. On retrouvera ces mêmes tendances à plusieurs reprises dans l'engagement politique de ces gens.

Bien qu'ils fussent complètement mêlés à la suite de ce bouillonnement, les fondateurs du Cerfi, comme tout le monde, devaient faire face à sa fin. Une grande bataille, en fait, restait à faire, et elle s'annonçait à la fois politique et professionnelle. Comment ne pas être récupérés, soit par les groupuscules de gauche qui, à leurs yeux, tournaient en rond, soit par les appareils de l'Etat qui n'offraient que des postes d'enseignement ou d'administration, destins traditionnels pour des gens ayant

En plus des divisions proprement politiques, il y avait au sein de l'UNEF des courants qui se formaient autour des objets d'investissement particuliers, comme par exemple les expériences menées sur la maladie mentale en milieu étudiant.

Anne QUERRIEN: J'ai eu l'occasion, pendant que j'ai été étudiante, de participer à un centre de recherche fondé par l'UNEF qui s'appelait le CERS: le Centre Etudiant de Recherche Syndicale. Et dans ce CERS, nous essayions de travailler, par la recherche, les problèmes de la condition étudiante. On avait une revue, d'ailleurs, qui s'appelait Recherches Universitaires. Au fond, c'est l'UNEF qui m'a appris la recherche en sciences sociales...et la recherche-action. On a fait un truc notamment tout à fait extraordinaire à l'UNEF -- et c'est ça aussi qui nous a mis en relation avec GUATTARI, d'ailleurs. C'est-à-dire, les étudiants d'origine agricole s'étaient aperçus qu'ils se suicidaient deux fois plus que les autres. Nous avions, comme on était sociologues, on avait envie de faire une étude sur le suicide -- comme DURKHEIM, n'est-ce pas? -- le suicide en milieu étudiant. On a créé un groupe de travail par ville universitaire, formé d'étudiants d'origine agricole, avec un groupe leader, lui-même formé d'étudiants d'origine agricole, qui étaient ceux qui avaient posé le problème... Et nous, en fait, on les a laissés faire. C'est eux qui ont tout fait. Le questionnaire n'était plus un questionnaire administré à chaque étudiant mais un questionnaire qui servait de pense-bête à une réflexion collective, qui était réalimentée au fur et à mesure. Et alors, d'ailleurs, ça entraînait que pratiquement dans toutes les villes, ils ont créé des clubs de foot des étudiants d'origine agricole, des choses comme ça, mais surtout, à la fin de l'année, les étudiants d'origine agricole s'étaient suicidés deux fois moins que les autres étudiants. Alors, on s'est dit: "Tiens, on tient une méthode d'intervention sociale, au fond, qui n'est plus la manif habituelle, qui est chouette, qui nous plaît, et donc, on va essayer de

gens qui voulaient améliorer leurs conditions de travail et de vie, l'UNEF était également l'arène où se confrontaient les courants différents. Leurs divergences jouant souvent sur un continuum qui liait idéologie et pratique, ceux, comme les fondateurs du Cerfi, qui n'acceptaient pas l'hégémonie de la première étaient amenés à chercher des liens et des lieux d'investissement au-delà de l'UNEF.

L'un de ces contacts en dehors du milieu strictement étudiant fut la rencontre infiniment importante avec Félix GUATTARI et la Clinique de La Borde. Clinique psychiatrique de droit privé dans le Loir-et-Cher, La Borde était l'un des lieux principaux d'innovation dans la psychothérapie institutionnelle. Félix GUATTARI, administrateur à La Borde depuis 1955 (avec Jean OURY, médecin-chef, qui l'avait fondée en 1953), était également au centre de nombreuses initiatives politiques de l'extrême-gauche, notamment avec des courants "oppositionnels" et le milieu étudiant; la clinique elle-même servait de lieu de rencontres et de réunions politiques.

Avant la création des BAPU, GUATTARI fut invité par la mutuelle des étudiants à participer à des groupes de réflexion sur la maladie mentale en milieu étudiant. Il recrutait aussi parmi les réseaux militants estudiantins des moniteurs qui venaient travailler et vivre à La Borde pendant les vacances, dont certains revenaient régulièrement ou restaient plus longtemps. Pour ceux qui allaient animer le Cerfi, cette rencontre avec GUATTARI correspond à des changements dans l'équilibre des investissements politiques

se retrouvaient autour de La Borde, dont les fondateurs du Cerfi.

Claude HARMELLE: Bon, il y avait tout ce côté "groupuscule politique," mais il n'y avait pas que ça! Il y avait tout un côté...une attitude très critique, par rapport aux formes de militantisme qui proposaient aux gens de prendre une carte quelque part, puis d'avoir des opinions comme ça, et puis, ça changeait rien dans leur boulot, dans leur vie professionnelle. Et à l'intérieur de l'UNEF même, on s'était battu sur des thèmes un peu comme ça. Et autour de La Borde, il y avait, bon, en plus de l'Opposition de Gauche, il y avait la FGERI, qui est la matrice d'où est sorti le Cerfi d'une certaine façon, parce que la revue Recherches, c'était la revue de la FGERI avant d'être celle du Cerfi. Et là, il y avait toutes sortes de groupes de travail... C'était un groupe à la fois, des gens qui étaient à la fois des professionnels et qui voulaient réfléchir en des termes politiques sur leur secteur professionnel, mais en même temps, ça, en leur interdisant pas de voir des autres.

Lion MURARD: Il y avait autour de l'Opposition de Gauche, qui était un peu clandestine, enfin, ou discrète, il y avait ce qu'on appelait la FGERI.. qui était une idée excellente, qui était de faire travailler entre eux des gens -- alors, des adultes, cette fois, pas des étudiants -- inscrits dans des milieux professionnels et confrontant des pratiques, des expériences, etc... Bien entendu, il y avait beaucoup d'étudiants mais aussi beaucoup de gens inscrits dans la vie professionnelle, qui étaient d'une génération quand même un peu au-dessus.

Georges PRÉLI: L'Opposition de Gauche s'est constituée -- alors, en '64, '65 -- et autour, il y a eu la FGERI, c'est une sorte d'extension de l'Opposition de Gauche. Je dirais que quantitativement, il devait y avoir une cinquantaine ou une trentaine de personnes à l'Opposition de Gauche, et puis il devait y avoir une centaine de personnes à la FGERI. La FGERI, c'était une fédération de travailleurs, disons, de travailleurs

limites de ce travail. On remarquera ici seulement quelques éléments, sachant que La Borde et l'influence de GUATTARI reviendront à plusieurs reprises dans cette histoire. D'abord, on peut voir cette rencontre en termes de la "disponibilité" des uns et des autres et de leur volonté de continuer un certain style de militantisme: tout comme GUATTARI venait de rompre avec la Voix Communiste, les fondateurs du Cerfi se trouvaient fraîchement exclus de l'UEC, et donc, à la marge de l'UNEF. Leur tendance "oppositionnelle" commune et, particulièrement chez GUATTARI, la propension à constituer de petites bandes à la périphérie, convergeaient dans la création de cette nouvelle base, l'Opposition de Gauche.

Deuxièmement, le langage et les métaphores utilisés pour décrire la configuration humaine qui se mettait en place sont à noter. Dans les récits divers, la force du personnage de GUATTARI est constamment mise en relief. On dit que des choses se font "autour de lui," qu'il est catalyseur, capteur, qu'il a un charisme, qu'il fait venir des gens, qu'il draine leur énergie. Il faut également remarquer la façon dont on parle de ceux qui vont plus tard animer le Cerfi: c'est un noyau, un noeud, lié par des amitiés et des conflits, mais qui commence déjà à constituer quelque chose de dur, de solide, de par l'intensité de leur vécu commun et singularisant.

Troisièmement, la Clinique de La Borde était un lieu de découvertes pour ces jeunes gens: de la maladie mentale; du travail en institution et sur l'institution; de tout un

moniteurs, c'était un recrutement politique. C'était beaucoup de gens qui venaient de l'UNEF... Et puis, à La Borde, il y avait un autre groupuscule qui s'appelait l'Opposition de Gauche, qui était une scission de la Voix Communiste. Moi, je n'ai pas été à la Voix Communiste, j'étais trop jeune, mais j'ai été à l'Opposition de Gauche.

Ça m'était essentiel comme activité intellectuelle, comme référence, de continuer à aller à La Borde. Et puis, j'aimais beaucoup le travail qui se faisait à la clinique... À l'époque, il y avait une rotation des tâches très forte à La Borde. Moi, j'ai tout fait, j'ai fait la cuisine, j'ai fait la vaisselle, j'ai fait l'infirmier, j'ai fait le chauffeur -- ce que j'aimais le plus, c'était partir en vacances avec les pensionnaires de la clinique... À La Borde, c'était un peu une utopie professionnelle, quoi.

François FOURQUET: Au début, il y avait un pôle politique oppositionnel au Parti Communiste, qui était animé par GUATTARI. Dans les années '60. Bon, ce pôle politique était basé sur une revue appelée et un groupe appelé "la Voix Communiste." Il y avait deux ou trois animateurs à cette revue, il y avait GUATTARI, Denis BERGER, et SPITZER, Gérard SPITZER. Il y a eu conflit et rupture, en '65. Et GUATTARI a créé un espèce de réseau de regroupements, en faisant rentrer de l'air frais, de la vie nouvelle, qui étaient nous, les étudiants. Ça s'appelait "Opposition de Gauche." On a publié un bulletin. Alors, cette Opposition de Gauche était vaguement psychanalytique, vaguement Marxiste. Mais le principe était très clair. C'était GUATTARI qui en était le penseur, le moteur, qui dit: "Plus d'organisations centralisées, mais des réseaux qui se regroupent, qui se rencontrent pour échanger leurs expériences." Comme Félix en était le patron, qu'il était très marqué par la psychanalyse, il suivait les cours de LACAN, qu'il était animateur de La Borde, que ses amis -- on pourrait appeler ça "psychanalyse institutionnelle" -- il n'avait pas réussi à faire passer ses idées, son expérience de la relation analytique avec SPITZER et BERGER. C'est pour ça qu'il les a quittés. Par contre, avec nous, qui étions jeunes, il nous en a parlé, on était -- mais fascinés!

jours où il n'y avait pas de réunions plus sérieuses.. Mais je pense que -- moi, je ne voyais pas tout mais -- je pense que certainement les architectes, par exemple, de la FGERI, pouvaient se réunir ailleurs.. C'était plutôt par groupe qu'ils se réunissaient.

L'importance de la FGERI comme référence au Cerfi, au moins pour le noyau fondateur, provient de plusieurs choses. D'abord, la volonté de marier choix politiques et pratique professionnelle restera un constant. L'originalité politique de la FGERI servira également d'exemple: par son mode d'organisation, qui favorisait l'autonomie des groupes de travail, son goût pour l'empirique et sa remise en cause des frontières élevées entre secteurs de travail. La revue Recherches, désignée comme un outil disponible à des regroupements divers qui voulaient, même ponctuellement, s'exprimer à l'écrit, gardera cette fonction. L'un des premiers numéros, le bilan d'un travail sur la programmation des hôpitaux psychiatriques, mené conjointement par le groupe des architectes et le groupe des psychiatres, aura plus particulièrement un rôle important dans l'obtention du premier grand contrat de recherche au Cerfi.

De plus, la FGERI ne participait pas seulement aux tendances "oppositionnelles," elle reflétait aussi tout un style de relations en réseau: où les regroupements s'interpénétraient, où les liaisons entre eux sont souvent exprimées en termes de personnes plutôt que de voisinage idéologique, où "l'appartenance" se détermine en fait (par ce que l'on y fait) et non pas en droit, où l'on trouve

toutefois un centre et une périphérie.

Finalement, la FGERI servira de référence puisque c'était sur la base de cette fédération que le Cerfi fut juridiquement créé, en tant qu'association loi 1901, en 1967. Habilité à gérer des contrats de recherche, le Cerfi devait permettre à la FGERI de continuer à financer ses activités militantes.(11) Or, dans les récits de ceux qui ont plus tard mené les premiers contrats et fait du Cerfi un collectif fonctionnant, ceux que j'appelle ici ses "fondateurs," cette période dans l'existence du Cerfi ne compte presque pas.

Lion MURARD: Le Cerfi nominalement existait. Il y avait une association, qui avait été créée depuis longtemps, qui avait une revue, qui s'appelait la revue Recherches, qui existait depuis peut-être 1967, 1968. C'était un enfant de l'Opposition de Gauche, il y avait création d'une revue.. et puis avait été créée l'association. Au départ, c'était la FGERI, mais si je rentre là-dedans, on n'est pas sorti de l'auberge! Mais il n'y avait rien! C'était une enveloppe vide, une coque vide! Comme si moi, demain, avec vous, on peut créer une association -- ça ne veut rien dire.

D'autres individus font également la distinction entre l'existence juridique et l'existence réelle du Cerfi, sur des bases qu'on verra plus loin. À ce point, il faut noter que le fait de réduire à une "coque vide" la réalité d'une

11. C'est dans Recherches, No. 6, juin 1967, que j'ai trouvé la première mention faite du Cerfi. Le bureau signalé avec cette annonce se compose d'un président, Félix GUATTARI, de deux vice-présidents, Drs. Guy FERRAND et Jean-Paul ROUBIER, programmistes hospitaliers et co-rédacteurs du numéro sur la programmation, et d'un trésorier, François FOURQUET.

essentiellement de l'UEC ou des milieux d'extrême-gauche, mais aussi éventuellement de l'UNEF, des étudiants. Et puis on faisait aussi distribution des tracts sur les marchés. Moi, je me souviens très bien, on se réunissait chez Liane, qui habitait à ce moment-là dans le 6ème, alors, c'était le groupe du 6ème.. Ceci jusqu'en mai '68.

Anne QUERRIEN: Les gens du groupe Recherches, au début, ils y étaient pas, [au Mouvement du 22 mars,] puisque, en fait, au début, c'étaient des gens de Nanterre! Enfin, des gens qui étaient étudiants à Nanterre. Et puis, à partir de mai, quand il y avait des manifestations à Paris, bon, il y a eu un moment où l'UNEF, enfin, les gens bien établis voulaient arrêter les manifestations. Et là, on s'est retrouvé, c'est-à-dire, c'est GUATTARI qui a fourni le local, pour se réunir, pour continuer au contraire, et préparer la manif des barricades.. C'est-à-dire, on s'est retrouvé être invités à aller à une réunion dans le local de Recherches, quoi. Pour moi, c'étaient des espèces de retrouvailles. Mais en même temps, ils n'étaient pas comme moi, au coeur -- [ceux] à Recherches, c'est-à-dire, GUATTARI, FOURQUET, ROSTAIN, tout ça.. Moi, j'étais en fin d'études, j'étais en troisième cycle. Les autres sont pratiquement tous plus vieux que moi.. Donc, on s'est retrouvé comme ça, par hasard. Et donc, on a fait la fin de mai '68 ensemble. Mais quand même avec des positions très différentes.

Lion MURARD: Aux assemblées générales du 22 mars... comme par hasard, sans même nous être dit le mot, nous donner rendez-vous, on a retrouvé la plupart des gens de l'ancienne Opposition de Gauche ou de l'ancienne OSARLA. C'était évident, ça ne faisait pas l'ombre d'un doute que le seul endroit où il se passait quelque chose -- mais tout le monde le sentait, que le seul endroit où il y avait un discours -- enfin, où il se passait des choses neuves, c'était au 22 mars.

François FOURQUET: ..nous aimions la vie autant que la révolution!
Voilà pourquoi, dès les premiers jours du mois de mai 1968, nous nous sentîmes

autonome.. par rapport au champ politique comme il était organisé à cette époque-là, les partis, les groupuscules. Donc, il y avait ce machin, il y avait ça, Défense Active, c'était notre -- pour moi, c'était l'entre-FGERI et Cerfi. Mais à ce moment-là, l'idée qu'on -- comment dire? -- travailler, faire le Cerfi, je ne sais pas s'il y avait des copains qui pensaient ça, mais moi, j'étais pas dans le coup, en tout cas.

Certains aspects de ces lieux de militantisme, tels qu'ils sont décrits ici, nous sont maintenant familiers: à l'OSARLA, le goût de l'empirique, l'organisation en unités locales, le refus de reconnaître le PC comme point de passage obligé en visant la révolution; au Mouvement du 22 mars, la volonté de s'attaquer à des problèmes concrets plutôt qu'à un schéma révolutionnaire idéal, et l'intérêt extrêmement "évident" que ce mouvement posait, même si c'était à l'initiative d'autrui; à Défense Active, le côté "solidaire contre la répression" et la recherche d'un espace politique autonome.

En fait, dans l'ensemble de ces lieux traversés -- l'UEC, l'UNEF, la Clinique de La Borde, l'Opposition de Gauche, la FGERI, l'OSARLA, le Mouvement du 22 mars, Défense Active -- on voit un certain nombre de constants. D'abord, les regroupements où se trouvaient les fondateurs du Cerfi se donnaient souvent comme objectif "l'autonomie" dans le champ politique, se distinguant d'autres organisations et modes de fonctionnement. La démarche qu'ils prônaient se voulait empirique, locale, critique par rapport à tout ce qui était figé, institutionnalisé. Elle se basait dans des

sur l'importance de ces lieux comme points de retrouvailles. Que l'on dise que ces réunions renouvelées étaient "évidentes" ou dues à la magie du hasard, elles participent à la construction d'un fond commun: à la reconnaissance d'un "nous" naissant, nourri d'affinités, de collaborations, de confrontations. Complément vital au sentiment plutôt négatif de non-appartenance à toutes sortes d'autres regroupements militants, cette forme d'identification positive permettra aux fondateurs du Cerfi de démarquer leur propre terrain et de l'occuper à plein temps pendant quelques années.

Le troisième volet de cette pré-histoire du Cerfi vise les éléments plutôt théoriques de leurs références; en quelque sorte, les idées et les spéculations dont ils se sont appropriés au cours de cet itinéraire. Il me semble que l'on peut considérer ces références en termes de deux catégories: celles qui participent des courants de pensée largement connus et celles qui proviennent plutôt de la singularité de leur trajectoire collective.

Dans cette première catégorie, on trouve des courants d'idées ou des élaborations théoriques qui étaient discutés ou débattus au cours des années 1960 par un milieu beaucoup plus grand que les réseaux où se trouvaient les fondateurs du Cerfi. Ces références comprennent notamment la psychothérapie institutionnelle, les critiques du mouvement ouvrier et du Freudisme qui la sous-tendent, et la

Références théoriques et pratiques

Pour comprendre l'existence et le travail du Cerfi il faut faire retour à certains des lieux et moments qui ont précédé sa création. C'est là où l'on retrouvera les références théoriques et pratiques des fondateurs du Cerfi, c'est-à-dire, les réflexions, critiques et expériences qui les ont marqués. C'était en quelque sorte le bagage qu'ils portaient au moment de vouloir faire réellement fonctionner ce collectif de recherche. Pour commencer, il s'agit donc de suivre le chemin fait essentiellement par le noyau fondateur du Cerfi, chemin qui passait par des lieux plus généralement connus mais qui comportait aussi quelques déviations singularisantes. Ce guide de la route tient forcément peu compte des flâneries individuelles; mais on trouvera en annexe un tableau des itinéraires individuels qui indique plus précisément la façon dont les trajectoires se rapprochaient, se divergeaient et pouvaient se superposer.

Il convient de faire ici une parenthèse sur ce que j'entends par "le noyau fondateur du Cerfi." D'abord, c'est une expression indigène, interchangeable avec d'autres, telles "le noyau dur," "le noyau militant originel," "les politiques," et encore plus lyriquement, "la Mafia." Ces expressions réfèrent essentiellement à ceux qui ont formé et qui sont restés au coeur du collectif. Selon les récits,

c'étaient les plus visibles, les agitateurs, les plus puissants à certains égards, les plus imposants à d'autres; ceux qui participaient le plus aux histoires communes; ceux qui parlaient plus d'un projet politique; ceux qui négociaient plus souvent les contrats; ceux qui les terminaient en cas de besoin.

Lorsqu'il s'agit de rattacher des personnages spécifiques à ce noyau, de mettre certains là-dedans et d'autres en dehors, le problème qui se pose tient de la nature des appartenances et du style de rapports de tout un milieu. Rarement y avait-il dans ces collectifs des frontières absolues, des critères précis d'appartenance, et encore moins souvent, de *numerus clausus*. Ce qui déterminaient la position d'un individu vis-à-vis d'un collectif donné étaient plutôt sa présence continue, le degré auquel il s'impliquait, et sa proximité aux histoires et aux images collectives qui circulaient dans ce lieu et à ce moment-là.

Or, cette fluidité s'accompagnait de coagulations: autant on parle de réseaux, de connexions, de branchements, autant on reconnaît leurs noyaux, leurs noeuds, leurs coeurs. En effet, il y avait plusieurs noeuds dans le milieu où naquit le Cerfi, plusieurs cercles que je propose d'identifier et dont j'écarterai certains, pour n'en rester qu'avec ce que j'appelle "le noyau fondateur" du Cerfi.

Premièrement, il y a la distinction entre le Cerfi "juridique" (constitué en association loi 1901) et le "nouveau Cerfi," pour prendre l'expression de François

précurseur du Cerfi, qui était "le grand théâtre" et l'expérience capitale de cette époque.

Troisièmement, à l'intérieur de cette génération et de la petite tranche de l'extrême-gauche que ces gens représentaient, il y avait une grande diversité de trajectoires et d'engagements. Selon les récits, certains individus cités à propos des origines du Cerfi étaient surtout dans ce réseau au début, ensuite sont allés ailleurs (dont Prisca BACHELET, Janine CHRISTIANY, Gérard GRASS, Jean-Pierre MUYARD, Jean-Pierre PÉTARD, par exemple). D'autres étaient là au départ, se sont absentes pendant un certain temps, et sont réapparues plus tard (comme Claude HARMELLE, Georges PRÉLI, et selon certains récits, Anne QUERRIEN). Il y a également ceux qui sont peu mentionnés, par deux ou trois personnes seulement, et dont on dit qu'ils sont disparus de vue (tels Jean BOUCHERIE, qui est mort, Médam, et Jean DEPUSSÉ). Et puis il y a ceux qui échappent à toute élimination, ceux que l'on appelle "le phénomène essentiel," ou tout simplement "la Mafia:" François FOURQUET, Hervé MAURY, Liane MOZÈRE, Lion MURARD, Michel ROSTAIN, et encore selon certains récits, Anne QUERRIEN.(7)

C'est avant tout des récits de ce dernier cercle que je tire des passages et tisse ici une vision des références engagées dans la création du Cerfi. Or, les remarques d'autres personnes de ce réseau et de cette génération sont également perspicaces, et donnent une sorte de

7. Cette position ambiguë est signalée par Anne QUERRIEN elle-même, qui m'a parlé de sa tendance à se trouver dans une position intermédiaire au Cerfi.

FOURQUET. Comme on le verra, la différence entre l'entité statutaire et le collectif de recherche fonctionnant est souvent soulignée. Puisque c'est ce deuxième qui nous intéresse ici, "le noyau fondateur du Cerfi" comprendra non pas ceux qui ont rédigé les statuts de l'association (et qui sont nommés là-dedans), mais ceux qui ont réellement animé le collectif, le "nouveau Cerfi," qui est paru plusieurs années après sa création juridique.(6)

Deuxièmement, je délimiterai encore ce cercle en m'appuyant sur tout ce qui indique que le Cerfi était l'entreprise d'une génération: des gens qui étaient étudiants au début des années '60; qui connaissaient, comme premières guerres de leur vie, la Guerre d'Algérie et la Guerre du Viêt-nam; et qui arrivaient à l'entrée dans la vie active quelque peu avant ou après les événements de mai '68. Plus particulièrement, bien que le rôle de Félix GUATTARI, comme on le verra, fût fondamental dans la création et l'existence du Cerfi, et que l'idée de se lancer dans la recherche contractuelle fût apparemment la sienne, GUATTARI ne sera pas considéré ici comme étant "du noyau fondateur." Leurs récits suggèrent que GUATTARI était très présent au Cerfi (jusqu'à un moment donné), même s'il n'a pas pleinement participé aux travaux de recherche comme les autres. Mais ils reconnaissent aussi une différence fondamentale de génération et d'implication, et GUATTARI lui-même m'a signalé que, pour lui, c'était la FGERI,

6. Il peut y avoir toutefois certaines correspondances entre ces deux catégories, comme par exemple dans le cas de François FOURQUET.

contre-éclairage inestimable, vis-à-vis de l'intensité incarnée par la Mafia. "Le noyau fondateur du Cerfi" est donc à comprendre comme étant essentiellement constitué de cette bande de cinq ou six individus, bande qui se formait autour de Félix GUATTARI, mais sans qu'il se fonde entièrement avec, bande qui comportait parfois d'autres individus, mais sans que ceux-ci s'y identifient de la même façon.

Le premier volet de cette pré-histoire vise les points de repère événementiels: débuts, fins, crises qui avaient une importance générale dans la société française à l'époque et qui furent réinvestis d'une importance plus particulière dans les récits produits pour ce projet.

Le premier de ces points de repère est la Guerre d'Algérie, qui s'est terminée en 1961. Dans le débat autour du destin de l'Algérie qui divisait la société française, les fondateurs du Cerfi faisaient partie de la minorité qui luttait pour l'indépendance. Pour plusieurs d'entre eux, étudiants à l'époque, cette période correspond à leur entrée au militantisme gauchiste. En prenant parti pour l'indépendance, ils s'opposaient au Parti Communiste Français, qui réclamait la paix en Algérie mais dénonçait toute forme de soutien actif au mouvement indépendantiste.

Cette opposition importante se manifestait avant tout à partir de deux bases organisationnelles: l'UEC (l'Union des Etudiants Communistes), censée être une organisation de masse rattachée au PCF mais agissant plutôt comme un

mouvement autonome, et l'UNEF (l'Union Nationale des Etudiants de France), le syndicat étudiant, qui comportait aussi la mutuelle, organisme gestionnaire de la Sécurité sociale des étudiants. C'était l'époque de "l'ouverture" de l'UEC, qui se composait de plusieurs courants différents, notamment "les Italiens," "les Staliniens," et "les divers gauche." L'époque était aussi marquée par la "politisation" de l'UNEF, où le courant jusque-là majoritaire et de droite perdit le pouvoir au profit des courants de gauche (dits "les minos," même après ce renversement), et où les préoccupations de l'UNEF sont devenues plus sociétales et moins corporatistes. Ainsi, lors de la Guerre d'Algérie, le rôle joué par ces deux organisations estudiantines -- dans le paysage politique français et dans le début de la vie adulte de ces jeunes gens, dont les fondateurs du Cerfi -- est capital.

Prisca BACHELET: Pendant les années où moi, j'étais à la fac, il y avait plein de gens qui étaient à l'UEC sans être au PC, et elle jouait un peu le rôle d'un mouvement autonome... Toutes les idées qui étaient dans les courants extérieurs étaient rebrassées à l'intérieur de l'UEC, même avec des composantes originales... L'UEC, [en tant qu'organisation de masse du PC,] devait donc défendre les intérêts des étudiants, faire connaître le Marxisme, etc., etc. Mais il se trouve qu'en fin de compte, elle jouait le rôle d'un petit parti étudiant, en quelque sorte, ce qui lui était reproché par le Parti. Ils disaient: "Vous n'êtes pas un parti d'étudiants," et nous, on disait: "On n'est pas une courroie de transmission... On n'est pas simplement là pour faire passer la politique du Parti... Les étudiants nous ont mandaté certaines choses, on est une organisation démocratique de masse, donc, si les gens ne sont pas d'accord, on le dit, et on forge notre propre politique, enfin, on

ouvriers, etc. En France, les étudiants avaient une grande autonomie. Et dans la politique culturelle du Parti Communiste, c'était pas rien du tout...qu'il y ait une Union des Etudiants Communistes, organisée par cercles, sur toutes les facultés. Sur toutes les universités, il y avait un cercle de l'UEC, avec un journal, qui était Clarté, et qui était un journal qui représentait une ouverture: il y avait des choses qui étaient tolérées chez les étudiants communistes qui n'étaient pas tolérées au Parti, par exemple, Clarté dans les années '60 faisait une enquête sur l'amour ou la drague... Début des années 1960, il faut bien savoir que les étudiants en France, et le climat particulièrement chez les Communistes, c'est des puritains, c'est un milieu extrêmement fermé, vieillot, très réactionnaire, profondément. Bon. Ce type d'ouverture pouvait se faire à l'UEC et était tolérée.

Si ces deux organisations militantes avaient des assises différentes, elles se rapprochaient dans la mesure où leurs personnels dirigeants se composaient des mêmes tendances, ne serait-ce des mêmes individus. De 1959 jusqu'en 1964, l'UEC était dirigée par un courant dit "les Italiens," ceci parce qu'ils s'identifiaient au Parti Communiste Italien: à son style de débats internes, à son alignement avec le rapport Khrushchev, à son penchant culturel et son prestige intellectuel. Egalement à l'UEC étaient deux courants minoritaires, d'une part, "les Staliniens," d'autre part, "les divers gauche," dont les Trotskyistes et les nombreux groupuscules dits "oppositionnels." Au sein de l'UNEF, ces mêmes courants retrouvaient d'autres encore, dont "les Chrétiens de gauche," à ce moment-là majoritaires: tous ces courants se battaient pour la direction de l'UNEF.(8) Ainsi, lors des

8. Un autre indice de l'importance de l'UNEF comme lieu de formation pour cette génération est le fait que de ce courant majoritaire, les Chrétiens de gauche, sont sortis un certain nombre de dirigeants actuels du Parti Socialiste.

fait nos propres analyses." On était très, très chiant. On était des sales mômes. C'est ça qui était bien... Ils avaient jamais vu ça, quoi. Enfin, c'était un truc très, très, très important dans le paysage politique français. Tout d'un coup, il y a comme ça, plein de jeunes intellectuels, d'étudiants -- à la limite, on a contesté le Parti avant de contester en mai '68 l'Université. Enfin, c'était d'un même mouvement, parce qu'il y avait en plus, il y avait un syndicat étudiant, qui était l'UNEF, qui fonctionnait comme un syndicat, qui donc était complètement indépendant... Tout ça, c'est très fort culturellement. Ça voulait dire que des gens de 20 ans, en défendant des gens de 20 ans, de leur âge, deviendraient des gens qui auraient un rôle -- à l'époque, on avait des phrases, on mourrait de honte maintenant, on disait: "Les étudiants, futurs cadres de la Nation," des trucs comme ça, mais c'était dans les principes du syndicat étudiant. Ça voulait dire qu'il y avait des gens de 20 ans qui discutaient et avec l'Administration de la fac, à titre de représentants syndicaux, donc avec des gens qui en avaient 60, 70 souvent, et dans des trucs intersyndicaux avec des vieux militants chevronnés. Et en disant: "Nous, on vote contre, nous, on vote pour, parce que nos mandants" -- on croyait tellement à l'idée d'être un syndicat, on se rendait pas compte que c'était, on était des moufflets aux yeux de tous ces gens-là... Et ça a sûrement beaucoup contribué à casser des images... qui est qu'on ne parle que quand on a de l'expérience, etc. On avait un truc où la légitimité d'être élu était prioritaire par rapport à toutes les légitimités qui fonctionnaient dans la société, c'est-à-dire, soit avoir du pouvoir, soit avoir de l'âge, soit avoir de l'expérience, etc. Et ça nous a beaucoup appris parce que ça nous a appris à nous conduire en adulte politique... C'était des organisations qui nous permettaient d'emblée d'avoir un rôle de dirigeant, et c'était donc très formateur.

Lion MURARD: L'UEC, toute l'entreprise a été de se dégager de l'emprise du Parti Communiste. Alors, c'était une expérience tout à fait originale, puisque dans tous les autres pays, il y a uniquement un mouvement de jeunesse communiste dans lequel sont fondus, sont noyés, avec des jeunes paysans, des jeunes

c'était trois ou quatre personnes... Le courant le plus important était le courant trotskyste qui -- c'est-à-dire, Alain KRIVINE, et ils ont fondé la Jeunesse Communiste Révolutionnaire, maintenant, c'est la Ligue Révolutionnaire, mais c'est pareil. Et puis, il y avait quelques petits groupes, qui n'étaient pas, eux, sur les lignes, qui étaient ce qu'on appelait "les oppositionnels."

Obligés de quitter l'UEC, "les divers gauche" ont dû trouver ou créer d'autres lieux pour militer. On verra plus loin les itinéraires groupusculaires que les fondateurs du Cerfi se traçaient. À ce point, il convient de retenir leur identification avec "les oppositionnels." Pas au PC, pas au PSU, pas Staliniens, pas Italiens, pas Trotskystes, pas "pro-chinois" (ceux qui seraient plus tard les Maoïstes), presque anarchistes mais pas cela non plus, ce qui les distinguait le plus était peut-être leur statut "hors-appartenance:" récupérés par aucune organisation, ils se voulaient pourtant militants révolutionnaires.

La révolution à grande échelle s'est emparée de la France au printemps 1968. La source reconnue de cette irruption, le Mouvement du 22 mars, se basait à l'Université de Paris à Nanterre; la plupart des fondateurs, ayant déjà quitté la faculté, n'y étaient pas au départ. Mais il y avait quelque chose dans ce mouvement qui faisait qu'ils se trouvent "de plain-pied avec," pour employer l'expression de François FOURQUET.(9)

Anne QUERRIEN: Il est apparu en '67, je crois, un gusse qui s'appelait Daniel COHN-BENDIT, qui

9. FOURQUET (F.), "L'Accumulation du pouvoir," op.cit., p. 10.

élections à l'UEC en 1965, un changement brusque de la représentation au Bureau National a également provoqué une crise à l'UNEF. De nouvelles directions s'installaient mais ce n'était pas sans conséquences pour ceux qui se trouvaient tout à coup exclus, tels les fondateurs du Cerfi.

Claude HARMELLE: Le Cerfi? En fait, ça commence pour moi à l'UNEF..parce que tout un réseau de gens que j'ai connus quand j'étais militant... Notamment, on était des gens qui étaient mal vus de la gauche officielle à l'époque, du PC, notamment, parce que beaucoup de gens étaient, dans ces groupes militants-là, étaient des gens qui avaient été exclus de l'UEC... Le PC n'arrivait pas à faire ce qu'il fait maintenant, c'est-à-dire, il n'arrivait pas à contrôler l'UNEF. Il essayait mais...il y avait une force militante dans le milieu étudiant assez forte et autonome. Mais c'était une force très diverse, parce qu'il y avait des querelles de groupuscules terribles, hein? Tantôt c'était l'un qui l'emportait, tantôt c'était l'autre.

Lion MURARD: Cette situation d'ambiguïté ne pouvait pas durer éternellement vis-à-vis du PC, et c'est pour ça, si vous voulez, que tous ces étudiants acceptaient de venir à l'UEC parce que ça représentait une ouverture, du jour où il y a eu la cassure en 1965... Il y avait deux courants minoritaires, la gauche et les Staliniens, et entre les deux, il y avaient les Italiens qui étaient majoritaires. Bien. En 1965, il y a eu changement de rapports de force. Les Staliniens qui se sont appuyés sur les Althusseriens, qui représentaient tout un courant de rénovation du Marxisme mais qui était, sur le plan politique, sur la ligne du Parti, et donc, tout le cercle de Normal Sup a appuyé les Staliniens, et cette alliance a réussi à renverser le rapport de force. Bien. Donc, toute la gauche -- alors, les Italiens ont disparu, ils sont partis en petits morceaux, et toute la gauche a été exclue! Donc, nous avons été, nous, en 1965, nous avons dû quitter l'UEC. Alors, je parle de la gauche..elle était très composite, très diverse. Les Maoïstes, en 1965, '64, n'existaient pas. C'était rien,

parce qu'il faisait coexister au sein d'un même mouvement -- c'est pour ça que ça s'appelait mouvement -- des gens qui avaient des appartenances idéologiques complètement disparates. Il y avait des Trotskystes, il y avait des Maoïstes, il y avait des gens très, très différents. Il y avait des anarchistes, beaucoup d'anarchistes, profondément, essentiellement anarchistes. Mais qui, pour la première fois, disaient: "Bon, ben, on travaille pas ensemble à partir de nos différences idéologiques, mais sur des objets précis. Est-ce qu'on fait une manif? Comment se battre pour défendre COHN-BENDIT qui est arrêté à tort?" Sur des objets précis, ponctuels, et en mettant de côté les présupposés idéologiques. Bon, ça, c'était tout à fait nouveau, alors que par ailleurs en mai '68 coexistaient des organisations massives, avec leur stratégie planétaire -- les Trotskystes et les Maoïstes. Bon.

Si le Mouvement du 22 mars attirait, de lieux divers, ceux qui allaient plus tard animer le Cerfi, c'était sans doute grâce à son côté empirique et ouvert: le fait qu'il se développait hors des corps politiques reconnus, la nature des objets auxquels il s'attaquait, la diversité idéologique de ses participants. On retrouvera ces mêmes tendances à plusieurs reprises dans l'engagement politique de ces gens.

Bien qu'ils fussent complètement mêlés à la suite de ce bouillonnement, les fondateurs du Cerfi, comme tout le monde, devaient faire face à sa fin. Une grande bataille, en fait, restait à faire, et elle s'annonçait à la fois politique et professionnelle. Comment ne pas être récupérés, soit par les groupuscules de gauche qui, à leurs yeux, tournaient en rond, soit par les appareils de l'Etat qui n'offraient que des postes d'enseignement ou d'administration, destins traditionnels pour des gens ayant

était un pitre qui racontait la même chose que nous, mais avec de l'humour, ce que nous, ça nous manquait beaucoup, il faut bien dire. Et donc, il a commencé à faire un tabac, ce type.. Enfin, au-delà de l'anecdote, disons, il y avait des groupes partout, des manifestations dans les villes ouvrières de France. Il s'est passé quelque chose, on ne sait pas ce que c'est, il y a une mouche qui a piqué la France, mais alors, la mouche, enfin, le coeur quand même du dispositif, c'était COHN-BENDIT et sa capacité à dire son fait à n'importe qui sur un mode humoristique.

Or, il était étudiant à Nanterre. Donc, autour de lui s'est créé un espèce de groupe, qui un jour a eu l'idée saugrenue, pour je ne sais quelle raison, d'occuper le bureau du président de l'université. Bon. Et alors là, les flics sont venus, ça a fait toute une histoire, après ça, on a manifesté pour libérer nos camarades, et à ce moment-là, d'un seul coup, crac! la fac s'est transformée en un espèce de lieu de meeting permanent. Il n'y avait plus un cours qui marchait, on était en grève tout le temps, on se battait contre les fascistes, enfin, brutalement, quoi, un espèce de bouillonnement...

On faisait des tas de trucs, ils nous ont fermé notre fac, en début mai. Et c'est comme ça qu'a commencé mai '68. La fac était fermée, et alors, on est allé à la Sorbonne, et à la Sorbonne, on s'est fait arrêter... Il y avait 100 ou 150 personnes, mettons, qui ont, ou 300, qui ont été arrêtées. Et par milliers, ça a rafflué au quartier Latin se battre avec les flics toute la soirée, et mai '68 a commencé comme ça. Bon. Et alors, le 22 mars, dont mai '68, a toujours été un tout petit noyau de 100 personnes, qui étaient toujours ceux qui créaient la nouvelle manifestation, relançaient le truc, etc.

Lion MURARD: On était complètement débranché, pas au courant du tout de ce qui se passait dans les facultés, de nouveau. Et on a raccroché le Mouvement du 22 mars, qui nous a évidemment tout de suite apparu comme le seul intéressant, puisqu'en mai '68 ont coexisté, si vous voulez, des choses tout à fait neuves et des choses tout à fait vieilles. Les choses neuves, c'était le 22 mars, qui était un mouvement passionnant, tout à fait neuf,

En plus des divisions proprement politiques, il y avait au sein de l'UNEF des courants qui se formaient autour des objets d'investissement particuliers, comme par exemple les expériences menées sur la maladie mentale en milieu étudiant.

Anne QUERRIEN: J'ai eu l'occasion, pendant que j'ai été étudiante, de participer à un centre de recherche fondé par l'UNEF qui s'appelait le CERS: le Centre Etudiant de Recherche Syndicale. Et dans ce CERS, nous essayions de travailler, par la recherche, les problèmes de la condition étudiante. On avait une revue, d'ailleurs, qui s'appelait Recherches Universitaires. Au fond, c'est l'UNEF qui m'a appris la recherche en sciences sociales...et la recherche-action. On a fait un truc notamment tout à fait extraordinaire à l'UNEF -- et c'est ça aussi qui nous a mis en relation avec GUATTARI, d'ailleurs. C'est-à-dire, les étudiants d'origine agricole s'étaient aperçus qu'ils se suicidaient deux fois plus que les autres. Nous avions, comme on était sociologues, on avait envie de faire une étude sur le suicide -- comme DURKHEIM, n'est-ce pas? -- le suicide en milieu étudiant. On a créé un groupe de travail par ville universitaire, formé d'étudiants d'origine agricole, avec un groupe leader, lui-même formé d'étudiants d'origine agricole, qui étaient ceux qui avaient posé le problème... Et nous, en fait, on les a laissés faire. C'est eux qui ont tout fait. Le questionnaire n'était plus un questionnaire administré à chaque étudiant mais un questionnaire qui servait de pense-bête à une réflexion collective, qui était réalimentée au fur et à mesure. Et alors, d'ailleurs, ça entraînait que pratiquement dans toutes les villes, ils ont créé des clubs de foot des étudiants d'origine agricole, des choses comme ça, mais surtout, à la fin de l'année, les étudiants d'origine agricole s'étaient suicidés deux fois moins que les autres étudiants. Alors, on s'est dit: "Tiens, on tient une méthode d'intervention sociale, au fond, qui n'est plus la manif habituelle, qui est chouette, qui nous plaît, et donc, on va essayer de

ce genre de formation mais à peine tentants? La création du Cerfi allait être une réponse à ce double-dilemme. Mais avant d'interroger cette réponse, retournons au début de cette histoire, pour suivre de plus près les itinéraires militants qui ont mené les fondateurs du Cerfi à ce moment de décision.

Les itinéraires militants, constituant le deuxième volet de cette présentation des références théoriques et pratiques de ce réseau, marquent les lieux traversés et parfois occupés par ceux qui allaient animer le Cerfi. Lieux d'expression militante, ils étaient également des lieux de retrouvailles, peut-être par hasard, au moins, par affinités communes, et des lieux où commençait à se dessiner l'originalité de cette convergence.

Le premier d'entre eux est ce grand espace occupé plus ou moins conjointement par l'UNEF et l'UEC. Comme on l'a vu, humainement, leurs bases se recouvraient, au moins, du point de vue de l'UEC, où étaient au départ nos protagonistes. Malgré les divisions en courants et les nombreuses querelles entre groupuscules, il y avait un fond commun à cette gauche qui contrôlait l'UNEF.

Lion MURARD: Il faut bien voir qu'il y avait un corps de références commun au Marxisme...qui dépassait largement les frontières de l'UEC, qui s'étendait à toute l'UNEF. Donc, c'était un bain culturel dans lequel baignait toute l'extrême-gauche et qui unifiait en quelque sorte. Alors, à l'intérieur de ça, il y avait d'énormes divisions, mais...

gens qui voulaient améliorer leurs conditions de travail et de vie, l'UNEF était également l'arène où se confrontaient les courants différents. Leurs divergences jouant souvent sur un continuum qui liait idéologie et pratique, ceux, comme les fondateurs du Cerfi, qui n'acceptaient pas l'hégémonie de la première étaient amenés à chercher des liens et des lieux d'investissement au-delà de l'UNEF.

L'un de ces contacts en dehors du milieu strictement étudiant fut la rencontre infiniment importante avec Félix GUATTARI et la Clinique de La Borde. Clinique psychiatrique de droit privé dans le Loir-et-Cher, La Borde était l'un des lieux principaux d'innovation dans la psychothérapie institutionnelle. Félix GUATTARI, administrateur à La Borde depuis 1955 (avec Jean OURY, médecin-chef, qui l'avait fondée en 1953), était également au centre de nombreuses initiatives politiques de l'extrême-gauche, notamment avec des courants "oppositionnels" et le milieu étudiant; la clinique elle-même servait de lieu de rencontres et de réunions politiques.

Avant la création des BAPU, GUATTARI fut invité par la mutuelle des étudiants à participer à des groupes de réflexion sur la maladie mentale en milieu étudiant. Il recrutait aussi parmi les réseaux militants estudiantins des moniteurs qui venaient travailler et vivre à La Borde pendant les vacances, dont certains revenaient régulièrement ou restaient plus longtemps. Pour ceux qui allaient animer le Cerfi, cette rencontre avec GUATTARI correspond à des changements dans l'équilibre des investissements politiques

continuer comme ça!" Et en fait, le Cerfi n'est que l'héritier de ça, hein? Faire les équipements avec les habitants.

Claude HARMELLE: Dans le cadre de la mutuelle des étudiants, il y avait l'ouverture de ce qu'on appelait "les BAPU" à l'époque, des Bureaux d'Aide Psychologique Universitaires. Alors, à l'intérieur de l'UNEF, on avait soutenu une position qui consistait à dire qu'il fallait pas se contenter dans les BAPU de fournir des psychanalyses aux types qui n'allaient pas bien, mais également, on essayait de les organiser, pour faire un travail de groupe, pour comprendre d'où ça sortait, qu'ils n'allaient pas bien dans la vie sociale à l'université, qu'est-ce qui déconnaît, qu'est-ce qui rendait fou, quoi. Parce qu'on se contentait pas d'une approche en termes de relations duales...

À la fois, il y avait des clients des BAPU, des types qui n'allaient pas bien, les militants de l'UNEF, des gens de l'extérieur, tout ça, où il y aurait un travail de réflexion qui se faisait sur l'université. Ce qu'on faisait à l'intérieur des BAPU, ça alimentait des débats même à l'intérieur de l'UNEF... Les gens qui faisaient ça à l'intérieur de la mutuelle, les gens qui se retrouvaient autour de La Borde, tout ça, c'était un courant à l'intérieur de l'UNEF. Je me souviens qu'on était assez euh..en biz-biz dans ces périodes-là, par exemple, avec les gens qui, à l'intérieur de l'UNEF, s'appuyaient sur les thèses de BOURDIEU. En biz-biz, en bagarre. Parce qu'il y avait toute une tendance à l'intérieur de l'UNEF qui était animée par des gens qui sont maintenant à Libé, [Serge] JULY, [Marc] KRAVETZ, [Jean-Louis] PÉNINGOU, tout ça, qui disaient que la revendication prioritaire à l'intérieur de l'UNEF, ça devait être la revendication de la salaire étudiante. Alors, ils étaient sur tout un truc, il fallait démocratiser l'Université, et alors, nous -- enfin, c'était des querelles internes à l'extrême-gauche, hein? Et nous, on se battait sur l'idée que plutôt que démocratiser l'Université, il fallait la changer, pour qu'elle ne forme pas des petits bourgeois.

Lieu de formation, de débat, de rencontres entre jeunes

se retrouvaient autour de La Borde, dont les fondateurs du Cerfi.

Claude HARMELLE: Bon, il y avait tout ce côté "groupuscule politique," mais il n'y avait pas que ça! Il y avait tout un côté...une attitude très critique, par rapport aux formes de militantisme qui proposaient aux gens de prendre une carte quelque part, puis d'avoir des opinions comme ça, et puis, ça changeait rien dans leur boulot, dans leur vie professionnelle. Et à l'intérieur de l'UNEF même, on s'était battu sur des thèmes un peu comme ça. Et autour de La Borde, il y avait, bon, en plus de l'Opposition de Gauche, il y avait la FGERI, qui est la matrice d'où est sorti le Cerfi d'une certaine façon, parce que la revue Recherches, c'était la revue de la FGERI avant d'être celle du Cerfi. Et là, il y avait toutes sortes de groupes de travail... C'était un groupe à la fois, des gens qui étaient à la fois des professionnels et qui voulaient réfléchir en des termes politiques sur leur secteur professionnel, mais en même temps, ça, en leur interdisant pas de voir des autres.

Lion MURARD: Il y avait autour de l'Opposition de Gauche, qui était un peu clandestine, enfin, ou discrète, il y avait ce qu'on appelait la FGERI.. qui était une idée excellente, qui était de faire travailler entre eux des gens -- alors, des adultes, cette fois, pas des étudiants -- inscrits dans des milieux professionnels et confrontant des pratiques, des expériences, etc... Bien entendu, il y avait beaucoup d'étudiants mais aussi beaucoup de gens inscrits dans la vie professionnelle, qui étaient d'une génération quand même un peu au-dessus.

Georges PRÉLI: L'Opposition de Gauche s'est constituée -- alors, en '64, '65 -- et autour, il y a eu la FGERI, c'est une sorte d'extension de l'Opposition de Gauche. Je dirais que quantitativement, il devait y avoir une cinquantaine ou une trentaine de personnes à l'Opposition de Gauche, et puis il devait y avoir une centaine de personnes à la FGERI. La FGERI, c'était une fédération de travailleurs, disons, de travailleurs

style de discussions politiques, théoriques, pratiques; de l'innovation dans l'organisation et la gestion d'un collectif de travail; de la psychanalyse et d'un travail sur les phénomènes de l'inconscient; autant d'ouvertures sur d'autres aspects de la vie devant eux. Mais peut-être la plus importante de ces ouvertures pour l'inspiration et la création du Cerfi était la rencontre avec tout un milieu de professionnels, à la FGERI.

La FGERI (Fédération des Groupes d'Etudes et de Recherches Institutionnelles), créée en 1965, était un réseau de regroupements et d'individus qui voulaient relier engagement politique et pratique professionnelle. Cette fédération s'inspirait de l'idée qu'il fallait militer à partir d'une réflexion sur sa pratique professionnelle, et que cette réflexion serait enrichie par une confrontation d'expériences venant de secteurs différents. Ce réseau s'organisait en de nombreux groupes de travail, groupes sur la pédagogie institutionnelle, sur l'architecture, sur la psychiatrie, sur le cinéma, sur le mouvement étudiant. Ces groupes se réunissaient indépendamment les uns des autres mais, d'après François FOURQUET, étaient reliés entre eux par une revue, Recherches, par un local (Villa des Ternes, dans le 17ème arrondissement à Paris), et par les initiatives décentralisées de rencontres entre tel et tel regroupement.(10)

Egalement au coeur de ce réseau étaient Félix GUATTARI et l'Opposition de Gauche, attirant ainsi ceux qui

10. FOURQUET (F.), "L'Accumulation du pouvoir," op.cit., p. 9.

limites de ce travail. On remarquera ici seulement quelques éléments, sachant que La Borde et l'influence de GUATTARI reviendront à plusieurs reprises dans cette histoire. D'abord, on peut voir cette rencontre en termes de la "disponibilité" des uns et des autres et de leur volonté de continuer un certain style de militantisme: tout comme GUATTARI venait de rompre avec la Voix Communiste, les fondateurs du Cerfi se trouvaient fraîchement exclus de l'UEC, et donc, à la marge de l'UNEF. Leur tendance "oppositionnelle" commune et, particulièrement chez GUATTARI, la propension à constituer de petites bandes à la périphérie, convergeaient dans la création de cette nouvelle base, l'Opposition de Gauche.

Deuxièmement, le langage et les métaphores utilisés pour décrire la configuration humaine qui se mettait en place sont à noter. Dans les récits divers, la force du personnage de GUATTARI est constamment mise en relief. On dit que des choses se font "autour de lui," qu'il est catalyseur, capteur, qu'il a un charisme, qu'il fait venir des gens, qu'il draine leur énergie. Il faut également remarquer la façon dont on parle de ceux qui vont plus tard animer le Cerfi: c'est un noyau, un noeud, lié par des amitiés et des conflits, mais qui commence déjà à constituer quelque chose de dur, de solide, de par l'intensité de leur vécu commun et singularisant.

Troisièmement, la Clinique de La Borde était un lieu de découvertes pour ces jeunes gens: de la maladie mentale; du travail en institution et sur l'institution; de tout un

fascinés! Notamment, moi -- c'est la raison pour laquelle je suis allé à La Borde -- que j'ai été co-rédacteur d'un petit bouquin qui s'appelle "Les Neuf thèses de l'Opposition de Gauche."

Je suis parti en septembre '66 à La Borde. Donc, il y avait ce noyau politique, ce noeud politique, organisé et drainé par, catalysé par ce GUATTARI... On a connu la Clinique de La Borde, dont Félix GUATTARI était l'administrateur et le gestionnaire, en égalité avec DURY... En '65, j'avais passé deux ou trois mois comme stagiaire, comme Liane, d'ailleurs. Il y avait Liane, il y avait plein, plein de gens de cette équipe. C'est vraiment le lieu et le moment intenses, que j'appelle "intenses" parce qu'il s'y passe plein de choses. Il y a tout un noyau qui se constitue, avec des liens affectifs très solides, et irréversibles, en fait, malgré toutes les disputes et les conflits violents, c'est vraiment le lieu de naissance de ce groupe, sous l'égide de ce GUATTARI, qui est un être catalyseur et capteur!... Pour moi, le captage, c'est l'idée non pas de rendre prisonnier mais de drainer l'énergie des gens. Alors, soit l'énergie de la plus-value, ou l'énergie des jeunes gens de 20 ans.

Lion MURARD: Félix GUATTARI était l'administrateur de La Borde. Et Félix est une personnalité qui avait un charisme, une forte personnalité... C'est quelqu'un, si vous voulez, qui -- à La Borde, par qui passaient tous les rapports avec La Borde, qui a fait venir.. Enfin, si des gens qui étaient dans le mouvement étudiant, à l'UEC ou à l'UNEF sont venus à La Borde, c'est par Félix. Félix a une capacité d'attirer à La Borde des gens qui spontanément auraient pas beaucoup de raison d'y être. Il faut bien voir la singularité de notre histoire, dans le mouvement étudiant-politique en 1965 -- même '64! -- je ne vois pas qui allait dans une clinique psychiatrique, s'occuper des malades mentaux, etc. Donc, c'était rare.

Faire un inventaire de toutes les façons dont les fondateurs du Cerfi étaient marqués par la rencontre avec Félix GUATTARI et La Borde est une tâche qui dépasserait les

moniteurs, c'était un recrutement politique. C'était beaucoup de gens qui venaient de l'UNEF... Et puis, à La Borde, il y avait un autre groupuscule qui s'appelait l'Opposition de Gauche, qui était une scission de la Voix Communiste. Moi, je n'ai pas été à la Voix Communiste, j'étais trop jeune, mais j'ai été à l'Opposition de Gauche.

Ça m'était essentiel comme activité intellectuelle, comme référence, de continuer à aller à La Borde. Et puis, j'aimais beaucoup le travail qui se faisait à la clinique... À l'époque, il y avait une rotation des tâches très forte à La Borde. Moi, j'ai tout fait, j'ai fait la cuisine, j'ai fait la vaisselle, j'ai fait l'infirmier, j'ai fait le chauffeur -- ce que j'aimais le plus, c'était partir en vacances avec les pensionnaires de la clinique... À La Borde, c'était un peu une utopie professionnelle, quoi.

François FOURQUET: Au début, il y avait un pôle politique oppositionnel au Parti Communiste, qui était animé par GUATTARI. Dans les années '60. Bon, ce pôle politique était basé sur une revue appelée et un groupe appelé "la Voix Communiste." Il y avait deux ou trois animateurs à cette revue, il y avait GUATTARI, Denis BERGER, et SPITZER, Gérard SPITZER. Il y a eu conflit et rupture, en '65. Et GUATTARI a créé un espèce de réseau de regroupements, en faisant rentrer de l'air frais, de la vie nouvelle, qui étaient nous, les étudiants. Ça s'appelait "Opposition de Gauche." On a publié un bulletin. Alors, cette Opposition de Gauche était vaguement psychanalytique, vaguement Marxiste. Mais le principe était très clair. C'était GUATTARI qui en était le penseur, le moteur, qui dit: "Plus d'organisations centralisées, mais des réseaux qui se regroupent, qui se rencontrent pour échanger leurs expériences." Comme Félix en était le patron, qu'il était très marqué par la psychanalyse, il suivait les cours de LACAN, qu'il était animateur de La Borde, que ses amis -- on pourrait appeler ça "psychanalyse institutionnelle" -- il n'avait pas réussi à faire passer ses idées, son expérience de la relation analytique avec SPITZER et BERGER. C'est pour ça qu'il les a quittés. Par contre, avec nous, qui étions jeunes, il nous en a parlé, on était -- mais fascinés!

des uns et des autres, changements déclenchés pour eux par leur exclusion de l'UEC en 1965. D'ailleurs, c'est en décrivant cette époque qu'ils commencent à parler de la naissance du noyau fondateur.

Michel ROSTAIN: En 1965, il y a eu une grave crise à l'UNEF, ou une petite crise, comme on veut, je dis grave, je veux dire qu'une partie d'entre les dirigeants de l'UNEF, comme moi, ont été amenés à rencontrer GUATTARI... Parce que GUATTARI lui-même dirigeait à l'époque, faisait partie d'un groupe politique qui s'appelait "la Voix Communiste," qui était un groupe oppositionnel. Et c'était ce groupe qui a eu une crise, en fait, et qui a scissionné. La Voix Communiste a eu une crise et l'UNEF a eu une crise, et c'est normal parce que toute la direction qu'on appelait "gauchiste" de l'UNEF se rattachait à la Voix Communiste. Une

partie de la Voix Communiste, c'était des gens qui sont connus, bon, comme JULY, comme PENINO, comme KRAVETZ, qui sont maintenant journalistes, et puis l'autre partie, c'était GUATTARI. Et donc, je me suis retrouvé plutôt du côté de GUATTARI, pour des raisons affectives, de séduction intellectuelle, enfin, c'est un type merveilleux, GUATTARI, c'est un type qui a une intelligence prodigieuse, et c'est un type qui a eu, dans les rapports aux gens, quelque chose de très riche. Et c'est comme ça que moi, j'ai connu la Clinique de La Borde. Je suis allé à La Borde, je suis allé travailler à La Borde, et j'ai retrouvé des gens comme Liane MOZÈRE, qui travaillait déjà avec lui, comme Hervé MAURY -- qui ont ensuite été le noyau fondateur du Cerfi.

Claude HARMELLE: Il y avait autour de La Borde..un groupe de gens qui étaient en même temps à l'UNEF, qui se retrouvaient à La Borde. L'approche politique qu'il y a eue autour de La Borde sur les questions de santé m'intéressait.. C'était un peu tous les thèmes de la psychothérapie institutionnelle, de dire que, avant de soigner les malades mentaux, il fallait réfléchir aux institutions qui produisaient la folie. J'avais travaillé l'été comme moniteur. Les

jours où il n'y avait pas de réunions plus sérieuses.. Mais je pense que -- moi, je ne voyais pas tout mais -- je pense que certainement les architectes, par exemple, de la FGERI, pouvaient se réunir ailleurs.. C'était plutôt par groupe qu'ils se réunissaient.

L'importance de la FGERI comme référence au Cerfi, au moins pour le noyau fondateur, provient de plusieurs choses. D'abord, la volonté de marier choix politiques et pratique professionnelle restera un constant. L'originalité politique de la FGERI servira également d'exemple: par son mode d'organisation, qui favorisait l'autonomie des groupes de travail, son goût pour l'empirique et sa remise en cause des frontières élevées entre secteurs de travail. La revue Recherches, désignée comme un outil disponible à des regroupements divers qui voulaient, même ponctuellement, s'exprimer à l'écrit, gardera cette fonction. L'un des premiers numéros, le bilan d'un travail sur la programmation des hôpitaux psychiatriques, mené conjointement par le groupe des architectes et le groupe des psychiatres, aura plus particulièrement un rôle important dans l'obtention du premier grand contrat de recherche au Cerfi.

De plus, la FGERI ne participait pas seulement aux tendances "oppositionnelles," elle reflétait aussi tout un style de relations en réseau: où les regroupements s'interpénétraient, où les liaisons entre eux sont souvent exprimées en termes de personnes plutôt que de voisinage idéologique, où "l'appartenance" se détermine en fait (par ce que l'on y fait) et non pas en droit, où l'on trouve

sociaux: des architectes, des sociologues, des économistes, etc., qui avaient chacun leur secteur d'activité. Et qui se réunissaient ensemble et qui aussi s'interpénétraient, si vous voulez. C'était un peu pluridisciplinaire. Alors, l'Opposition de Gauche faisait de droit partie de la FGERI...

L'Opposition de Gauche, c'était des militants, en quelque sorte, alors que la FGERI, bon, c'était une sorte de photographie de la société, disons, d'une société dite avancée.. et bienveillante par rapport aux idées révolutionnaires. Mais on pouvait pas dire vraiment il y avait un militantisme révolutionnaire dans la FGERI, alors que l'Opposition de Gauche avait pour finalité essentielle, à la limite, de faire la révolution..

L'Opposition de Gauche était une sorte de noyau et puis, selon les secteurs de travail -- il y avait une mise en commun des expériences de secteurs sur ces points-là. La seule chose organisée, c'est quand même ça, l'Opposition de Gauche, et autour -- un certain nombre de groupes -- bon, mais il y avait une interpénétration entre ces deux cercles, disons. Et puis les gens de la FGERI ou même les gens de l'Opposition de Gauche, il n'y a pas de discrimination à ce niveau-là, peuvent avoir à l'extérieur encore, dans un troisième cercle, des activités syndicales ou politiques.. dont ils peuvent rendre compte dans les deux structures plus centrales. Et c'est de la mise en commun de ces expériences politiques et syndicales qu'on essayait une sorte d'analyse de l'état des luttes et puis une sorte d'analyse de la société, et de l'état de décomposition du capitalisme..

Il n'y avait pas de réunions de la FGERI, je crois, il y avait des réunions annuelles de l'Opposition de Gauche, qui regroupaient, en fait, 50, 60, 70 personnes, 80 ou une chose comme ça. La FGERI, c'était quand même beaucoup plus large, apparemment. Il n'y avait pas de réunions annuelles, seulement, ça coïncidait avec les kermesses de La Borde... C'était une sorte de grande fête où se retrouvaient tous ceux qui étaient dans la FGERI, tous ceux qui étaient dans l'innovation dans le secteur de la psychiatrie, et puis il y avait beaucoup de gens qui venaient à la fois de la région et puis de Paris. C'était la fête, c'était deux

toutefois un centre et une périphérie.

Finalement, la FGERI servira de référence puisque c'était sur la base de cette fédération que le Cerfi fut juridiquement créé, en tant qu'association loi 1901, en 1967. Habilité à gérer des contrats de recherche, le Cerfi devait permettre à la FGERI de continuer à financer ses activités militantes.(11) Or, dans les récits de ceux qui ont plus tard mené les premiers contrats et fait du Cerfi un collectif fonctionnant, ceux que j'appelle ici ses "fondateurs," cette période dans l'existence du Cerfi ne compte presque pas.

Lion MURARD: Le Cerfi nominalement existait. Il y avait une association, qui avait été créée depuis longtemps, qui avait une revue, qui s'appelait la revue Recherches, qui existait depuis peut-être 1967, 1968. C'était un enfant de l'Opposition de Gauche, il y avait création d'une revue.. et puis avait été créée l'association. Au départ, c'était la FGERI, mais si je rentre là-dedans, on n'est pas sorti de l'auberge! Mais il n'y avait rien! C'était une enveloppe vide, une coque vide! Comme si moi, demain, avec vous, on peut créer une association -- ça ne veut rien dire.

D'autres individus font également la distinction entre l'existence juridique et l'existence réelle du Cerfi, sur des bases qu'on verra plus loin. À ce point, il faut noter que le fait de réduire à une "coque vide" la réalité d'une

11. C'est dans Recherches, No. 6, juin 1967, que j'ai trouvé la première mention faite du Cerfi. Le bureau signalé avec cette annonce se compose d'un président, Félix GUATTARI, de deux vice-présidents, Drs. Guy FERRAND et Jean-Paul ROUBIER, programmistes hospitaliers et co-rédacteurs du numéro sur la programmation, et d'un trésorier, François FOURQUET.

association qui n'existe que statutairement correspond tout à fait à cette tendance à se fier plus aux engagements humains concrets qu'aux formes délimitées en droit.

D'ailleurs, la représentation de la FGERI et de cette période de l'existence du Cerfi qui est projetée par ces interlocuteurs ne semble pas sans rapport avec leur place dans cette fédération. Plus jeunes que les animateurs principaux de la FGERI, et étant beaucoup moins (ou pas du tout) situés professionnellement à ce point de leur vie, ils étaient logiquement un peu à la marge. Alors que la FGERI leur était très formateur, c'était essentiellement l'entreprise d'une autre génération.(12) De plus, les fondateurs du Cerfi avaient par ailleurs encore d'autres engagements militants.

Lion MURARD: [Est-ce que je participais] à un groupe de la FGERI? Non. À ce moment-là, j'étais essentiellement dans des activités politiques, pour vous dire.. Dans l'année '67 -- donc, on est juste à la veille de '68 -- on avait créé -- c'était la grande année de l'Amérique Latine, il y a eu Ché GUEVARA.. Nous, nous avons quitté l'UEC, nous n'avions plus de lieu où militer. On avait créé une organisation, rien que nous -- enfin, rien que nous, disons, à partir de l'Opposition de Gauche -- qui s'appelait l'OSARLA: l'Organisation de Solidarité A la Révolution Latino-Américaine. Et on s'était organisé quartier par quartier, et chacun prenait en charge un pays de l'Amérique Latine. On discutait.. c'était des gens qui venaient

12. Au cours d'un entretien non-enregistré, Liane MOZÈRE m'a suggéré que la FGERI était surtout un lieu où des professionnels pouvaient travailler leur rapport à leur pratique et savoir: les étudiants y étaient moins impliqués. D'après elle, la FGERI était très importante pour la forme du travail au Cerfi, dans ce sens que les fondateurs apprenaient auprès de leurs aînés à "composer un peu;" or, ces derniers, dans l'ensemble, n'étaient pas des "révolutionnaires."

essentiellement de l'UEC ou des milieux d'extrême-gauche, mais aussi éventuellement de l'UNEF, des étudiants. Et puis on faisait aussi distribution des tracts sur les marchés. Moi, je me souviens très bien, on se réunissait chez Liane, qui habitait à ce moment-là dans le 6ème, alors, c'était le groupe du 6ème.. Ceci jusqu'en mai '68.

Anne QUERRIEN: Les gens du groupe Recherches, au début, ils y étaient pas, [au Mouvement du 22 mars,] puisque, en fait, au début, c'étaient des gens de Nanterre! Enfin, des gens qui étaient étudiants à Nanterre. Et puis, à partir de mai, quand il y avait des manifestations à Paris, bon, il y a eu un moment où l'UNEF, enfin, les gens bien établis voulaient arrêter les manifestations. Et là, on s'est retrouvé, c'est-à-dire, c'est GUATTARI qui a fourni le local, pour se réunir, pour continuer au contraire, et préparer la manif des barricades.. C'est-à-dire, on s'est retrouvé être invités à aller à une réunion dans le local de Recherches, quoi. Pour moi, c'étaient des espèces de retrouvailles. Mais en même temps, ils n'étaient pas comme moi, au coeur -- [ceux] à Recherches, c'est-à-dire, GUATTARI, FOURQUET, ROSTAIN, tout ça.. Moi, j'étais en fin d'études, j'étais en troisième cycle. Les autres sont pratiquement tous plus vieux que moi.. Donc, on s'est retrouvé comme ça, par hasard. Et donc, on a fait la fin de mai '68 ensemble. Mais quand même avec des positions très différentes.

Lion MURARD: Aux assemblées générales du 22 mars... comme par hasard, sans même nous être dit le mot, nous donner rendez-vous, on a retrouvé la plupart des gens de l'ancienne Opposition de Gauche ou de l'ancienne OSARLA. C'était évident, ça ne faisait pas l'ombre d'un doute que le seul endroit où il se passait quelque chose -- mais tout le monde le sentait, que le seul endroit où il y avait un discours -- enfin, où il se passait des choses neuves, c'était au 22 mars.

François FOURQUET: ..nous aimions la vie autant que la révolution!
Voilà pourquoi, dès les premiers jours du mois de mai 1968, nous nous sentîmes

immédiatement de plain-pied avec le Mouvement du 22 mars initiateur de la révolte, et plusieurs d'entre nous se diluèrent en lui. Notre originalité politique se dissipa et nous fusionâmes avec la nouvelle génération engendrée par mai 68; désormais, nos problèmes n'étaient plus différents de ceux des multiples mouvements qui prolifèrent après mai en dehors des cadres politiques institués: ils cherchaient à poser et à résoudre les problèmes de la vie au lieu de spéculer sur la reconstruction du futur parti révolutionnaire. L'idée même de révolution n'avait plus le même sens, si tant est qu'elle en eût!(13)

Claude HARMELLE: Donc, à l'époque, le réseau du -- qu'est-ce qu'on faisait? -- ah oui, il y avait quand même un truc qui faisait qu'on se retrouvait, quand même, les copains. La FGERI ne marchait plus tellement à cette époque-là, je crois, parce que, je ne sais pas, c'est drôle, c'est une période où...il y a eu une façon d'être gauchiste dans les années après '68, qui était un côté un peu "baba cool," "fumez un joint." Il y avait toute une idéologie, prendre son pied, s'éclater.. Mais on avait quand même fait un truc! On avait fait un groupe qui s'appelait Défense Active. Comme il y avait tout le temps des manifs, tout le temps des types arrêtés, tout le temps des trucs comme ça, on avait fait un groupe qui s'appelait Défense Active, où il y avait des avocats, et puis pas seulement des avocats mais des militants. On s'est retrouvé en fait, toute une bande d'anciens du 22 mars, de la FGERI et tout ça, et alors, on politisait, on pratiquait la défense collective, quoi. On faisait pression sur les tribunaux, quoi, quand il y avait des types arrêtés, plutôt que de les laisser se défendre tout seul. De temps en temps, on faisait des opérations politiques, pour monter des coups quand il y avait des manifs gauchistes. On s'organisait de façon autonome, on militait de façon autonome. On essayait de ne pas se faire -- comme on était en général tous assez critique par rapport à ce qui se faisait du côté des Maos, du côté des Trotskystes, tout ça, on avait envie d'avoir un espace politique..

13. FOURQUET (F.), "L'Accumulation du pouvoir," op.cit., p. 10.

autonome.. par rapport au champ politique comme il était organisé à cette époque-là, les partis, les groupuscules. Donc, il y avait ce machin, il y avait ça, Défense Active, c'était notre -- pour moi, c'était l'entre-FGERI et Cerfi. Mais à ce moment-là, l'idée qu'on -- comment dire? -- travailler, faire le Cerfi, je ne sais pas s'il y avait des copains qui pensaient ça, mais moi, j'étais pas dans le coup, en tout cas.

Certains aspects de ces lieux de militantisme, tels qu'ils sont décrits ici, nous sont maintenant familiers: à l'OSARLA, le goût de l'empirique, l'organisation en unités locales, le refus de reconnaître le PC comme point de passage obligé en visant la révolution; au Mouvement du 22 mars, la volonté de s'attaquer à des problèmes concrets plutôt qu'à un schéma révolutionnaire idéal, et l'intérêt extrêmement "évident" que ce mouvement posait, même si c'était à l'initiative d'autrui; à Défense Active, le côté "solidaire contre la répression" et la recherche d'un espace politique autonome.

En fait, dans l'ensemble de ces lieux traversés -- l'UEC, l'UNEF, la Clinique de La Borde, l'Opposition de Gauche, la FGERI, l'OSARLA, le Mouvement du 22 mars, Défense Active -- on voit un certain nombre de constants. D'abord, les regroupements où se trouvaient les fondateurs du Cerfi se donnaient souvent comme objectif "l'autonomie" dans le champ politique, se distinguant d'autres organisations et modes de fonctionnement. La démarche qu'ils prônaient se voulait empirique, locale, critique par rapport à tout ce qui était figé, institutionnalisé. Elle se basait dans des

groupes de travail et de réflexion, des discussions menant à des innovations, et parfois, des revues ou bulletins. Créer de nouveaux lieux, de nouveaux terrains qui correspondaient à ces objectifs, devenait chose courante. C'est seulement dans la mêlée provoquée par le Mouvement du 22 mars, apparemment, que cette attitude n'était pas si singularisante; mais comme on le sait, cette agitation générale s'est vite calmée et ceux qui voulaient continuer à lutter, à la recherche d'une plus grande autonomie, se trouvaient de nouveau à la marge.

Deuxièmement, la participation des fondateurs du Cerfi à tel ou tel regroupement n'était guère permanente. Cette circulation entre lieux tenait, certes, de la nature de ces organisations -- ponctuelles, clandestines, ou simplement "tout petites." Mais le langage utilisé est aussi révélateur: ici et ailleurs, les expressions "exclus," "oppositionnels," "hors appartenance" reviennent dans les récits portant sur la suite des engagements militants. Est-ce un refus -- ou une incapacité -- de s'identifier aux structures telles quelles qui entraîne cette espèce de balade permanente d'un lieu à un autre? Ou est-ce la recherche et l'accumulation d'un capital d'expériences alternatives qui mènent ce déplacement? Les deux possibilités ne sont pas exclusives.

Quoi qu'il en soit, cet itinéraire se caractérisait aussi par la présence de compagnons de route. Si ces interlocuteurs reconnaissent que leurs parcours individuels n'étaient pas toujours identiques, ils insistent toutefois

sur l'importance de ces lieux comme points de retrouvailles. Que l'on dise que ces réunions renouvelées étaient "évidentes" ou dues à la magie du hasard, elles participent à la construction d'un fond commun: à la reconnaissance d'un "nous" naissant, nourri d'affinités, de collaborations, de confrontations. Complément vital au sentiment plutôt négatif de non-appartenance à toutes sortes d'autres regroupements militants, cette forme d'identification positive permettra aux fondateurs du Cerfi de démarquer leur propre terrain et de l'occuper à plein temps pendant quelques années.

Le troisième volet de cette pré-histoire du Cerfi vise les éléments plutôt théoriques de leurs références; en quelque sorte, les idées et les spéculations dont ils se sont appropriés au cours de cet itinéraire. Il me semble que l'on peut considérer ces références en termes de deux catégories: celles qui participent des courants de pensée largement connus et celles qui proviennent plutôt de la singularité de leur trajectoire collective.

Dans cette première catégorie, on trouve des courants d'idées ou des élaborations théoriques qui étaient discutés ou débattus au cours des années 1960 par un milieu beaucoup plus grand que les réseaux où se trouvaient les fondateurs du Cerfi. Ces références comprennent notamment la psychothérapie institutionnelle, les critiques du mouvement ouvrier et du Freudisme qui la sous-tendent, et la

psychanalyse.

Lion MURARD: On ne peut rien, enfin, on ne peut comprendre la naissance du Cerfi sans comprendre que -- je vous disais que c'est un phénomène de bande, c'est des gens qui se connaissaient depuis six, sept, huit ans. Et qui avaient été formés à ce point de rencontre entre une critique élaborée par des gens d'une génération supérieure, de leurs aînés, disons, une réflexion critique sur l'histoire du mouvement ouvrier, et une réflexion également sur le Freudisme. La critique du mouvement ouvrier, c'est l'incapacité du mouvement ouvrier à traiter des problèmes de hiérarchie, de leaders, les problèmes de femmes, les problèmes d'argent. Le Freudisme, appliqué à certaines institutions psychiatriques, je pense évidemment essentiellement à La Borde, la clinique dans le Loir-et-Cher, où nous avons tous fait des séjours, nous avons tous travaillé.. et qui était très nourrie, si vous voulez, de cette réflexion critique sur le mouvement ouvrier.

L'important, c'était donc la rencontre entre -- bon, des gens comme GUATTARI et tout ça -- c'était intéressant parce qu'ils se sont greffés sur ce courant de la psychothérapie institutionnelle. L'idée majeure, c'est que.. la relation analytique duelle -- on ne peut pas traiter un malade.. simplement à travers une relation duelle. Et que dans une institution, dans un groupe quel qu'il soit, il se passe tellement de choses en dehors de cette relation, que le rapport duel peut être réduit à néant si vous ne contrôlez pas, ou n'intervenez pas de quelque façon que ce soit sur ce qui se passe dans l'ensemble de l'institution. Donc, c'était l'idée de transporter la relation analytique à l'échelle de l'ensemble de l'institution. Et donc, de multiplier autant que se faire des groupes de parole, des groupes dans lesquels les malades puissent expliciter, verbaliser un certain nombre de choses. Et donc, il fallait que l'institution elle-même devienne thérapeutique.

Pour nous, étudiants, qui arrivions, qui venions exactement, qui refaisions à 10 ou 15 ans après l'expérience de Félix.. nous, qui étions un peu les enfants de Félix, qui avions été aspirés comme ça dans les mouvements étudiants, nous refaisions un petit peu le même trajet, le même voyage

intellectuel. C'était une découverte très importante pour des gens qui n'avaient parlé que de politique -- en dehors de leurs études, de se trouver, d'abord, confrontés avec la maladie mentale, qui est quelque chose d'assez, enfin, profondément riche, profondément enrichissante comme expérience, et puis de voir la façon dont on travaillait toute cette matière humaine, dont tout ce bougeait en permanence.

Michel ROSTAIN: [Jean OURY et Félix GUATTARI] ont créé une clinique psychiatrique qui a maintenant 30 ans et qui s'appelle La Borde, qui était une référence dans la création du Cerfi, qui était un point d'appui matériel, qui a donc son importance..

L'enjeu dans cette clinique psychiatrique, c'était de faire en sorte que le travail soit le moins aliéné que possible, que les tâches ne soient pas fixées, que les fonctions ne soient pas rigidifiées et que les départements ne soient pas cloisonnés les uns par rapport aux autres. Alors au Cerfi, nous avons, au début en tout cas, même jusqu'à la fin, beaucoup fonctionné comme ça. C'est-à-dire que moi qui ne connaissais rien à l'urbanisme, qui n'y connais rien toujours, d'ailleurs, là, je pouvais travailler sur l'urbanisme. Quelqu'un qui ne connaissait rien à la musique pouvait prétendre venir travailler avec moi sur la musique -- enfin, une sorte de folie d'organisation qui était très coûteuse et pas très rentable mais très excitante, quoi.

La référence à la génération supérieure à celle des fondateurs du Cerfi est à cet égard essentielle. Si c'était principalement par la rencontre avec Félix GUATTARI que cette transmission d'idées et d'expériences se faisait, GUATTARI lui-même, par sa participation à un mouvement de rénovation psychiatrique beaucoup plus grand que les expériences de La Borde, avait des références partagées aussi bien que particularisantes: le mouvement des Auberges de Jeunesse, le Trotskysme, les surréalistes,

etc. (14) Ce que les fondateurs du Cerfi ont gagné de cette rencontre comprenait certainement une ouverture d'esprit et une attention aux aspects de l'existence et de l'action politique qu'ils ignoraient auparavant. Mais ils en ont également tiré des éléments qui allaient leur servir dans le fonctionnement même du Cerfi: la volonté de dépasser les problèmes de hiérarchie, d'argent, d'affectivité au sein du collectif; la tendance à multiplier les lieux de parole, à se fier aux discussions régulières et analytiques comme d'un moyen de gérer les problèmes de toutes sortes; l'attention portée à l'organisation du travail, afin d'encourager l'innovation et l'implication des individus, à tous les niveaux.

Cette époque était également celle de la floraison des sciences humaines et, plus particulièrement, de l'intérêt grandissant dans la psychanalyse, au-delà du milieu soignant. Pour les fondateurs du Cerfi, cette ouverture s'effectuait évidemment autour de La Borde et à travers Félix GUATTARI, qui était pendant un certain temps en analyse chez LACAN. Une bonne partie des fondateurs, à leur tour, étaient en analyse chez GUATTARI ou ailleurs. Mais il faut voir que cette référence se rattachait à une réflexion politique qui dépassait le cadre de la clinique et de son fonctionnement. Et elle rencontrait également d'autres

14. Les limites de ce travail ne permettent pas de rentrer ici dans les détails également intéressants de la trajectoire de Félix GUATTARI et d'autres de sa génération. Pour ceux qui s'intéressent à ce sujet, il y a plusieurs ouvrages à consulter, dont Recherches, No. 21, mars-avril 1976, "La Menthe à l'eau," et un entretien réalisé par Michel BUTEL dans L'Autre Journal, No. 5, mai 1985.

références déjà acquises.

François FOURQUET: Il faut bien que vous sentiez que le milieu étudiant, à l'époque minoritaire, dont nous étions un élément, un produit, c'était un milieu marqué par le Marxisme. Or, nous rencontrions à travers La Borde et GUATTARI un courant qui était à la fois politique et à la fois mettant en premier plan la dimension inconsciente, donc, psychique, etc., à la fois de la personnalité individuelle et puis de la société.. Il y a vraiment une définition de ce qui nous relie au-delà de toutes nos divergences, c'était cette référence à l'inconscient et au désir, hein? Et ça, c'était extrêmement fort pour des gens de 20 ans, 25 ans, de découvrir qu'il y avait une autre dimension de l'existence que des rapports de production, les forces productives, l'organisation sociale, etc., mais ce qu'on appelait l'inconscient et le désir.

La sensibilité à l'inconscient et au désir allait devenir une des sources reconnues de l'originalité intellectuelle du Cerfi. François FOURQUET exprime très succinctement les bases théoriques et épistémologiques de l'usage fait de ces notions dans les travaux du Cerfi; notamment, l'idée que, particulièrement dans la recherche sociale, l'objet d'attention, ou la réalité sociale, n'est à décrire "ni en termes de lois (agencements de structure, rapports de pouvoir codifiés), ni en termes de sujet humain (représentations, besoins, demandes ou préférences)," mais que l'on doit avant tout repérer le côté "désinant," qui est la substance réelle et vivante de tout entité social.(15) Ces réflexions rejoignent, confrontent et se nourrissent des travaux de Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI (en particulier,

15. FOURQUET (F.), "L'Accumulation du pouvoir," op.cit., p. 17.

L'Anti-Oedipe), de FOUCAULT, de LACAN, de NIETZSCHE, d'autres auteurs encore; mais cela serait toute une autre histoire, que de poursuivre en profondeur ces références.

Car il faut comprendre que cette sensibilité à l'inconscient et au désir ne se traduisait pas simplement par les écrits du Cerfi mais aussi par leur mode de fonctionnement journalier. L'attention que ces individus portaient aux phénomènes de l'inconscient et du désir voulait aussi dire que les assemblées générales du collectif tournaient souvent en séances d'analyse collective; qu'il fallait y assumer son désir en demandant le montant du salaire que l'on croyait pouvoir se justifier; que les groupes de travail se constituaient (et cela fut reconnu) autant par affinités personnelles, voire érotiques, que par intérêts intellectuels. Dans la lignée précisée au début de cette histoire du Cerfi, ce sont ces aspects-là des références qui sont intéressants.

Dans un deuxième temps, il y a toute une autre catégorie d'éléments théoriques qui servaient de références aux fondateurs du Cerfi. Ce sont, me semble-t-il, des idées ramassées en route, plutôt singulières, dans ce sens qu'elles n'étaient pas avancées par de grands publics. Elles singularisent encore les trajectoires de ce noyau. Ces idées portent essentiellement sur l'organisation des collectifs -- rétrospectivement, des diverses organisations traversées, et prospectivement, du Cerfi -- et sur la façon dont un collectif, à travers son mode de fonctionnement, exprime l'essence de son militantisme.

Pour comprendre le rôle que ces références pouvaient avoir dans la création du Cerfi, il faut se mettre dans l'état d'esprit de ces individus qui, ayant traversé tout ce terrain, se trouvaient au lendemain de mai '68 avec un désir commun: que cette remise en cause généralisée continue.

Michel ROSTAIN: [À la FGERI,] L'idée principale était une idée éthique, précisément, une idée morale, à savoir, il n'y a pas de différence entre la vie privée, la vie professionnelle et la vie politique. Il n'est pas possible qu'un type qui se prétend révolutionnaire se conduise comme un salaud au travail ou comme une ordure avec sa femme. Bon, c'était à peu près ça. Je veux dire, il y a correspondances entre les trois niveaux de vie qui sont les nôtres, peut pas y avoir de coupures. Et ça, c'était une idée morale, enfin, c'est celle que j'ai retenue, il y en avait d'autres. L'idée théorique qui était liée à ça, c'est que la vie d'un mouvement révolutionnaire ne pouvait pas reposer simplement sur les idéologies, à savoir, des grandes idées sur la façon dont la société devrait se transformer, mais qu'elle devrait trouver un point d'ancrage dans la réalité professionnelle.

Par exemple, à l'époque, moi, j'étais professeur de philo. Eh bien, l'enjeu politique -- enfin, d'abord, c'était être professeur de philo pour moi, qui avais été un militant professionnel pendant des années, j'étais un politique professionnel quand j'étais à la direction de l'UNEF, c'était ça, ma vie, mon métier. Bon, j'étais un peu étudiant, je passais les examens en fin de l'année, mais c'était tout, j'allais jamais en cours. Tout à coup, de devenir -- de me retrouver professeur de philo, c'était horrible! Et puis en même temps, l'enjeu, c'était, moi, professeur de philo -- enfin, peut-être que j'idéalise maintenant mais -- comment est-ce que je fais la révolution, étant professeur de philo? Bon, c'est des questions comme ça qu'on se posait.

François FOURQUET: L'idée d'une "nouvelle race militante".. c'était des types capables d'avoir des relations avec des masses, des gens, pas des intellectuels enfermés mais des

animateurs, qui aient une notion de la relation analytique. C'est-à-dire, une notion du fait que les relations sociales ne passent pas seulement par la tête et par la représentation qu'on en a, mais par les relations inconscientes, d'ordre libidinal.. que donc, ces relations inconscientes étaient de véritables substrats des phénomènes sociaux, y compris les phénomènes militants! Le rapport entre le militant et le milieu où il évoluait mais aussi le rapport entre les militants, entre eux, est un rapport inconscient. D'abord inconscient. Un rapport de désir. Il fallait partir de là. Alors, c'était quand même une approche qui a été absolument refusée par les Trotskystes.. "Nouvelle race de militants" s'oppose aux militants trotskystes ou aux militants communistes. C'est un militant capable de gérer ses problèmes affectifs, ses problèmes psycho-sexuels. C'était l'ambition de Félix, à laquelle moi, j'adhérais beaucoup, et ROSTAIN et toute la bande! Ça, c'était très, très fort! On a entièrement essayé d'appliquer ça au Cerfi. Entièrement!

Michel ROSTAIN: Alors, il y a un autre environnement intellectuel qu'il faut voir. C'est que la fin des années '60, ça a été la grande vogue des communautés, en France, comme aux Etats-Unis. Eh bien, nous, au lieu de faire une communauté de vie, c'est-à-dire, une maison dans laquelle tout le monde vit, plutôt mal, d'ailleurs, on a fait une communauté de travail. On a fait une communauté de travail, en disant: "D'accord, nous sommes des intellectuels, mais au lieu d'aller en ordre dispersé, chacun dans notre administration, dans notre lycée, dans notre etc., nous allons mettre notre force de travail en commun et nous allons la négocier, nous allons la vendre. Et l'argent que nous en tirerons, eh bien, nous le partagerons -- il nous servira à faire fructifier nos idées, notre force de travail, notre courant en tant que courant." C'était vraiment important, quoi. Je crois que c'était un peu ça comme idée.

Les idées exposées dans ces passages donnent à voir, en fait, la façon dont la spécificité du Cerfi en tant que

collectif dérivait d'un travail constant de différenciation. Toute innovation implique, évidemment, une distanciation par rapport aux formes existantes, mais ce qui est frappant dans les récits des fondateurs du Cerfi est la manière dont ils accusent sans cesse des distinctions fondamentales: entre leur position et celle des modèles autour d'eux.

Reconnaître et assumer des correspondances entre les niveaux politique, professionnel et privé de sa vie, c'est connecter des domaines fréquemment déconnectés: le politique et le professionnel, d'une part, et les activités publiques et privées, de l'autre.

Situer la force d'un mouvement révolutionnaire dans son "ancrage" dans la vie professionnelle, c'est avancer une vision du militantisme qui oppose idéologie et action, spéculation et pratique, idées nébuleuses et projets concrets.

Hauser les enjeux organisationnels d'un collectif au plan d'égalité avec les enjeux dits proprement politiques, c'est échanger un mode de fonctionnement contre un autre; c'est refuser que toute l'énergie soit dépensée dans le maintien de la structure; c'est proposer que l'efficacité du collectif dépende de sa capacité de se remettre en cause.

Créer une "nouvelle race de militants," c'est entreprendre un travail de formation qui soit basé sur les distinctions entre un parti et un réseau, entre le refus et la capacité de travailler la dimension inconsciente de son engagement, entre l'austerité révolutionnaire et le plaisir dans l'agitation.

Fonder une communauté de travail, c'est se rallier contre l'isolement et l'aliénation potentielle des carrières individuelles; c'est aussi, dans ce cas, profiter de l'appartenance à une collectivité sans s'imposer les inconvénients de la vie matérielle commune. Autant d'innovations par rapport aux modèles professionnels, militants et communautaires existants, toutes ces idées supposent une volonté confirmée de nager à contre-courant.

Les composantes de cette grande volonté d'innover se retrouvent presque sans faute dans les récits de ceux qui se considèrent "du noyau fondateur:" l'idée qu'une communauté de travail pouvait fournir une issue aux destins individuels classiques; l'image d'un autre type de militant, participant à un réseau, maniant la dimension inconsciente de l'existence, cherchant autant du plaisir que du sérieux dans la lutte; l'idée que leur militantisme devait connaître aucune compartimentage et qu'il devait être "pratique," en visant des objets précis et en étant ancré dans une activité professionnelle; et avant tout, cette idée que les enjeux organisationnels étaient aussi importants que les enjeux dits proprement politiques. Le thème de l'organisation des collectifs revient sans cesse dans leurs récits; et il y a, à toute évidence, un consensus très fort sur l'importance d'une réflexion constamment renouvelée au sein du collectif à ce propos.

Mais dès lors qu'il s'agit d'explicitier l'objectif de ce travail de réflexion sur l'organisation du collectif, des différences se manifestent. En gros, il me semble que les

récits des fondateurs du Cerfi révèlent deux façons différentes d'articuler l'importance de cette réflexion. D'une part, il y a ce que j'appellerais la "version externe" de cette sensibilité, externe dans le sens de tournée vers l'au-delà du Cerfi.

Lion MURARD: Le projet était de constituer -- vous m'excuserez de la naïveté mais -- il était de constituer les cadres dirigeants de la révolution. De constituer un trésor de guerre, donc, là où l'ensemble du gauchisme fuyait les problèmes d'argent, d'affronter directement l'argent, de gagner de l'argent. Enfin, on n'en a pas gagné beaucoup, nous avons toujours été extrêmement pauvres -- mais d'affronter les problèmes d'argent, de traiter les relations érotiques à l'intérieur d'un groupe de façon moins lamentable que dans la plupart des autres groupes gauchistes, donc, d'affronter ce qui fait les données de notre société -- l'argent, le fric -- et les résoudre différemment avec des outils théoriques. Mais ce que nous faisons était tout à fait secondaire par rapport à ce projet-là. Donc, de traiter de telle manière l'argent, etc., qu'un jour nous serions naturellement les cadres dirigeants de la révolution.

Dans la "version externe," les objets de travail -- les problèmes d'argent, d'affectivité, de hiérarchie -- sont identifiés comme ayant une importance dans la société dans son ensemble. Ce qui est visé, en les travaillant, c'est une compétence, une capacité de diriger, une puissance. Autrement dit, il s'agit de l'accumulation d'un capital organisationnel et gestionnaire.

D'autre part, il y a la "version interne" de cette sensibilité, interne dans la mesure où elle s'oriente vers l'espace occupé par le collectif.

Anne QUERRIEN: Il y a une certaine forme de

subjectivité de groupe qui est tout à fait particulière, c'est-à-dire, cette capacité, par exemple, à agréger n'importe qui -- bon, c'est un truc à GUATTARI -- ça, il le fait très facilement mais c'est vraiment rare, quoi. Au fond, la plupart des gens ne sont pas comme ça.. C'est rarissime de pouvoir accueillir n'importe quoi. Et au fond, cette capacité-là ne s'enseigne pas. Elle s'auto-- on se l'approprie, hein? En fonctionnant avec, en en chiant, enfin, vraiment en en souffrant terriblement, mais on se l'approprie, et personne ne peut vous dire comment faire, hein? C'est une espèce de travail, bon, de groupe.

Je crois que dans le Cerfi, dans mai '68, dans des choses comme ça, il y a, a émergé une forme de subjectivité dont je ne saurais dire le nom -- moi, je m'amuse à appeler ça "la forme -- "la subjectivité nouvelle communiste," ou quelque chose comme ça, mais qui est absolument pas -- enfin, c'est des gens qui n'ont pas besoin de tout reterritorialiser sur leur petit individu, leur grand moi, etc.

Il a émergé une autre forme de subjectivité, donc, qui n'est plus la vieille subjectivité communiste, qui elle, est une subjectivité qui n'est pas enracinée dans le territoire du moi, mais qui est enracinée dans le territoire de la classe, du groupe social, de la région, etc. Cette nouvelle forme de subjectivité me semble extrêmement déterritorialisée ou portant une espèce de mini-territoire avec elle, qui permet des branchements mais.. qui est, manifestement, terrorisante pour les autres.. C'est un genre de secte spéciale qui n'a pas de territoire.

Les objets de travail, selon la "version interne," sont plutôt nommés "la subjectivité de groupe," "l'agencement collectif d'énonciation," "les territoires," entre autres. C'est-à-dire qu'il s'agit de résoudre, à partir de la combinaison particulière d'histoires et de positions singulières qui se rencontrent au sein du collectif, les problèmes de toutes sortes qui se posent; à partir de cette rencontre unique de subjectivités hétérogènes, de créer une

"subjectivité collective," où tous et toutes peuvent se retrouver. Ce qui est visé par ce travail d'analyse collective, c'est un îlot respirable, une certaine qualité de vie, une forme d'utopie basée sur la tolérance (et la mobilisation) des composantes du collectif, dans toute leur singularité. Plutôt que d'accumuler un capital de compétences, il est question d'aménager un espace, une base dans quelque sorte, de laquelle on peut agir mais qui n'est pas collée à un seul territoire. Par contraste avec la maîtrise des techniques de gestion cherchée dans la "version externe," l'ouverture, ou la capacité d'accueillir n'importe qui, n'importe quoi, et l'épanouissement individuel au sein du collectif sont ici les objectifs.

Avec deux explications de l'importance d'une réflexion sur l'organisation du collectif qui se diffèrent point par point, il n'est pas surprenant de constater qu'elles traduisent un clivage au sein du noyau fondateur: d'une part, ceux qui parlent de capacités gestionnaires, de comptabilité, de problèmes de production; de l'autre, ceux qui s'expriment en termes d'agencements, de territoires, de subjectivités.

Jusqu'ici, en vue de la singularité des références signalées par ces quelques individus, je les ai présentés en tant que noyau; c'est-à-dire, sans faire la part des différences de position qui existent bien entre eux. Mais ici, les différences subjectives font irruption dans cette vision collective des références du noyau fondateur: comme si tout à coup, l'objet révélait encore une autre facette de

lui-même. C'est à ce point qu'il convient de ne plus projeter une image singulière de "l'histoire" du noyau fondateur, mais de laisser parler leurs divergences.

Lion MURARD: Mais le Cerfi -- la Mafia était violemment divisée entre ceux comme FOURQUET, ROSTAIN et moi, qui pensaient le Cerfi comme une entreprise de libération personnelle par rapport à l'influence de Félix, et comme une conquête d'autonomie personnelle -- nous avions 25 ans, hein, nous étions jeunes et tout le monde avait ses maîtres à penser -- et ceux comme Liane, Hervé, Anne QUERRIEN, qui sont, qui étaient et qui sont demeurés dans l'orbite, si vous voulez, politico-idéologique, etc. que pouvait représenter Félix, à travers lui -- enfin, une adhésion à certaines valeurs. Bon, c'était un clivage souterrain mais profond, enfin, déterminant même.

Liane MOZÈRE: Il y avait des enjeux de pouvoir, des enjeux érotiques, il y avait toutes sortes d'enjeux, les enjeux théoriques. Je veux dire, il y avait de quoi faire, hein? Et alors, ça, on essayait d'être un peu analytique, mais c'était beaucoup plus compliqué -- d'abord, parce que Félix n'était pas dans la même position où il était à La Borde, hein? Notamment, FOURQUET, ROSTAIN, tout ça, c'était des gens -- et Lion -- c'est des gens qui, quand même, surtout les hommes, d'ailleurs.. Enfin, dans leur position par rapport à Félix, ils étaient pas, à mon avis, dans une clarté totale. Ne serait-ce parce qu'il y avait des femmes autour et que c'était pas simple. Donc, il y a toujours eu une espèce de -- mais on a travaillé bien là-dessus, je veux dire, on a travaillé cette dimension-là.

Anne QUERRIEN: Le Cerfi, c'est le genre de lieu -- et ça a été un des gros problèmes, d'ailleurs -- où on a à assumer la subjectivité collective, hein? C'est-à-dire, s'il n'y a pas du tout une subjectivité collective autoritaire qui vous dit de faire ça et ça et ça, mais au contraire, chacun doit faire sienne la subjectivité collective, tout en gardant la sienne. Alors, il y a des moments où ça peut être très lourd, et on a

tendance à basculer complètement dans la glu collective -- bon, ça, c'est, à admettre, un défaut. Et puis il y a d'autres qui supportent pas et qui continuent à faire leur petit pépère tranquille, malgré tout, bon, enfin, pas plus, hein?

Voici donc une autre image du noyau fondateur du Cerfi: solidaire par leurs références communes et leur sensibilité aux enjeux organisationnels, divisé entre ceux qui voyaient dans le travail du collectif sur lui-même un moyen d'accumuler un capital gestionnaire, et ceux qui y voyaient une façon d'aménager un espace collectif vivable. Un drôle de dénouement pour une tentative d'insister sur la singularité de la trajectoire commune à ces individus? Peut-être que non.

Cette même repartition humaine se manifestera à d'autres points dans cette histoire. Et si elle est à remarquer ici ou ailleurs, ce n'est pas sur le registre des petites histoires personnelles, potins, bruits de couloir. C'est, au contraire, pour proposer une autre façon de penser un collectif de recherche: pas comme un entité fondé uniquement sur une intimité "strictement intellectuelle," et pas non plus comme un foyer de fraternité et d'accord infini, mais comme un ensemble d'individus reliés par leurs passions communes et leurs conflits vécus, l'intensité des deux étant en quelque sorte le même ciment.

Pour résumer cette vision des références du noyau fondateur, plaçons-nous dans le contexte d'après-mai '68. À la veille de la création du Cerfi, qu'est-ce que les

fondateurs portaient avec eux?

Une histoire de continuité militante: un passé marqué par l'effervescence des luttes, une volonté d'aménager de nouveaux lieux de militantisme, une image d'un collectif en forme de réseau où, par une pratique d'analyse collective et d'innovation dans l'organisation même du collectif, l'on pouvait espérer dépasser l'aliénation et l'inefficacité d'autres groupuscules politiques.

Un élément d'engagement professionnel: provenant de la nécessité, pour pouvoir vivre (n'étant plus étudiants et étant insatisfaits des premiers et de petits boulots), mais provenant aussi de l'idée que la révolution devait être ancrée dans le travail, plus terre-à-terre, moins idéaliste et globale.

Une force collective: l'idée de mettre ensemble leur force de travail, de la négocier, de la vendre, d'en gérer les bénéfices collectivement; mais aussi tout le fond de leur histoire commune, leurs passions, leurs conflits, le côté "phénomène de bande," leur croyance dans la force des efforts collectifs contre l'isolement, l'aliénation, l'assujétissement de l'individu face aux formes traditionnelles de pouvoir; bref, le désir d'être et de faire quelque chose ensemble.

Et puis ces choses allaient rencontrer un autre élément: la volonté -- ou l'audace -- de tenter, à travers la recherche contractuelle, d'établir un nouveau rapport avec l'Etat; de reconnaître la fascination qu'ils avaient pour le pouvoir, en tant que militants, de travailler à proximité

de l'Etat et à partir de ses ressources, mais sans s'assujétir à sa logique, sans s'assimiler à ses appareils. Cette rencontre d'éléments sera examinée d'avantage dans le prochain chapitre, où on considérera quelques articulations différentes du projet théorique et politique du Cerfi.

Le Projet théorique et politique du Cerfi

On a déjà remarqué la distinction entre le "Cerfi juridique," association loi 1901 constituée en 1967, et le "nouveau Cerfi," collectif de recherche fonctionnant. Cette distinction est à approfondir ici en regardant ce que j'appelle "le projet théorique et politique" du Cerfi. J'entends par là ce que les fondateurs se proposaient de faire au Cerfi, ce qui les poussait à faire d'une coque vide un collectif vivant, ce qu'ils visaient en s'investissant ainsi sur cet objet. Si c'est un projet "théorique," c'est dans le sens d'une réflexion qui précède une expérience, d'un idéal vers lequel le collectif tendait dans un travail d'innovation. L'aspect "politique" réfère à ce sentiment de lutte qui imprégnait les initiatives de ce noyau, à leur volonté d'aller à contre-courant, et à la vision d'une puissance qu'ils espéraient atteindre. Ce projet n'est pas un objet identifié une fois pour toutes ou toujours de la même façon, mais plutôt un objet qui prend forme par l'exercice de mettre ensemble les différents récits. Ce n'est donc ni une déclaration officielle déposée avec les statuts de l'association, ni un programme proprement dit de recherche, ni des évaluations après-coup de ce que le Cerfi a bien produit. C'est un ensemble de visions moteurs et mobilisateurs qui donnaient un sens au Cerfi au départ.

Pour commencer, il faut évoquer la position subjective

commune à ceux qui constituaient le noyau fondateur du Cerfi, à la veille de leur décision de "faire quelque chose ensemble." (16.) Au-delà de leurs références communes, plusieurs choses reliaient à ce moment-là ces individus: le besoin de travailler, de gagner leur vie; liée à ceci, l'insatisfaction avec leurs premières situations professionnelles; le désir de continuer à militer, quoique différemment que dans le passé; et le fait de s'imaginer capable de faire de la recherche (par suite de leur bagage universitaire, leur expérience préalable, ou simplement par culot).

Cette position subjective commune allait être le lieu d'une volonté de changement et de renaissance.

Lion MURARD: C'était des gens qui s'étaient connus pendant des années, qui partageaient les mêmes aspirations.. qui avaient envie de faire quelque chose ensemble.. On s'est retrouvé au lendemain de '68.. C'était soit le passage dans la vie professionnelle, individuellement, sur des trajectoires individuelles, ou la possibilité de constituer, enfin, d'essayer quelque chose.. Les circonstances de la naissance du Cerfi sont assez secondaires.

Anne QUERRIEN: [En] '69, '70, on était tous vraiment désespérés de travailler chacun dans son coin, dans des trucs plus emmerdants les uns que les autres. Donc, on s'est dit, "Il faut absolument faire sortir le Cerfi de ses cendres."

Michel ROSTAIN: Après '68, on a tous probablement plus ou moins traversé une crise politique et existentielle. Je dis tous, hein? Vraiment, je pense de GUATTARI à moi, de MURARD à FOURQUET, de Liane MOZÈRE à MAURY, etc. Je

16. Cette expression, revenant souvent dans les récits, indique bien la nature non-officielle de ce projet.

le dis de la façon dont ça se posait pour moi, mais en reprenant des mots que probablement vous trouverez dans le discours des autres. C'est devenu un discours collectif, mythique, pas mythique, j'en sais rien.

J'avais mes diplômes, j'avais fini mes études, j'avais mes diplômes de philosophie, mon destin, c'était de devenir professeur de philosophie, fonctionnaire. Avec un peu de chance, au lieu d'être fonctionnaire dans un lycée, je pouvais être fonctionnaire dans une université. Ou bien, je pouvais devenir cadre administratif de l'Etat. FOURQUET le dit bien dans ses bouquins: tous les militants politiques sont fascinés par l'Etat. À un moment, nous avons tous rêvé d'être chef d'Etat ou ministre ou je ne sais quoi -- et de l'Etat comme interlocuteur principal du militant politique. Et notre destin, c'était d'être serviteur de l'Etat. Là, j'emploie les mots de FOURQUET..

Nous avons peu de chances de passer dans le privé, dans le secteur privé, parce que notre formation était une formation universitaire de lettres ou d'économie. C'est une formation d'intellectuels beaucoup plus que de partenaires commerciaux, quoi, et surtout, bon, nous n'avions pas beaucoup de scientifiques parmi nous, très peu. Donc, notre destin, il était là. Et je crois que -- il y a une chose forte -- bon, dans la mesure où nous continuions à nous voir, à militer ensemble, à avoir des projets ensemble, eh bien, nous avons eu cet audace, cette folie, de vouloir rompre avec notre destin.

On remarque que la fascination avec l'Etat et la formation d'intellectuel définissent ce destin; par la suite, on verra que rompre avec leur destin ne voulait pas dire abandonner ces éléments mais plutôt les transformer. À ce point, le fait d'être ensemble et de partager les mêmes histoires leur permettait de se mobiliser autour du nouveau Cerfi, dans la recherche d'une issue à ce chemin trop étroit.

En vue de quoi, plus précisément, est-ce que ce noyau s'est réinvesti dans la coque vide qu'était l'association loi 1901? Comment expliquent-ils ce qu'ils proposaient d'en faire? D'abord, il était question d'argent: de faire rentrer de l'argent, de gagner leur vie, de faire vivre le réseau, d'établir leur indépendance.

François FOURQUET: Il y a eu une véritable coupure, qui était liée à la conjonction, si vous voulez, de situations personnelles.. Je me souviens, par exemple, de Liane MOZÈRE, qui était chercheur au CNRS, qui a laissé tomber, Michel ROSTAIN.. enseignait la philosophie, en classe de philo, il s'emmerdait comme c'était pas possible. Il y a eu moi, qui étais à La Borde et qui avais rencontré ma première crise -- je ne pouvais plus rester à La Borde, quoi, j'étais en conflit avec GUATTARI, en conflit avec DURY, il fallait que je sorte de là. Et de toute cette espèce de conjonction est sortie la Mafia, c'est-à-dire, ce qu'on peut appeler le nouveau Cerfi, le Cerfi nouvelle mode, qui a un caractère complètement différent, car il s'agissait de gagner de l'argent.

Michel ROSTAIN: Félix, avec d'autres copains, dont Gérard GRASS.. ils ont eu l'idée de gagner du pognon, de gagner de l'argent. C'est-à-dire, pas simplement d'être un mouvement d'idées, pas simplement d'être un mouvement politique ou un mouvement de réflexion sur le travail, la vie privée, la vie publique, etc., mais aussi de gagner de l'argent.. de gagner du fric, honnêtement ou malhonnêtement, gagner du fric pour financer notre revue, pour financer notre activité intellectuelle.. On [s'est] dit: "Bon, au lieu de travailler à gauche et à droite, maintenant, on travaille au Cerfi. On cherche de l'argent, on cherche des contrats, on va essayer de vivre de ça." Vivre de ça, ça voulait dire vivre nous-mêmes de ça, c'est-à-dire, gagner de l'argent comme ça, faire vivre tout le réseau avec ça. Faire vivre la revue, faire vivre nos activités, avoir un local, le payer, avoir des machines, etc.

L'idée de gagner de l'argent introduisait deux distinctions. D'une part, elle faisait du "Cerfi nouvelle mode" quelque chose de très différent par rapport aux collectifs et réseaux que ce noyau avait connus auparavant: elle en faisait un moyen de gagner sa vie et pas simplement de soutenir des activités ou une structure militante. D'autre part, en insistant sur ce fait, les gens du Cerfi se distinguaient implicitement de ceux qui, au sein des structures "officielles" de la recherche, se réclamaient de "faire de la science pour la science," évitant ainsi de parler d'argent, de ressources ou de désir comme éléments de leur travail.

Deuxièmement, le projet du Cerfi comprenait un travail permanent sur les problèmes identifiés comme obstacles au bon fonctionnement des collectifs militants: problèmes de hiérarchie, d'argent, d'affectivité; problèmes qu'ils proposaient de traiter à la lumière de l'inconscient et du désir. On a déjà vu les deux façons dont ce travail interne était expliqué: en vue d'aménager un espace collectif qui ne soit pas aliénant et en vue d'accumuler un capital gestionnaire. "Faire quelque chose ensemble" voulait donc dire, pour certains, créer ce lieu d'accueil et travailler vers une ouverture de la recherche et une pratique d'analyse collective.

Claude HARMELLE: C'était la position qu'on défendait, c'est-à-dire que les gens dans leur vie professionnelle à un moment pouvaient se mettre -- on soutenait un peu que la recherche, ça ne devait pas seulement être réservée à des gens qui étaient des

fonctionnaires, ou à la recherche à vie, mais que ça pouvait être une pratique aussi comme ça, pour quelqu'un qui à un moment avait quelque chose à dire, par rapport à une expérience de vie, par rapport à une expérience professionnelle.

Anne QUERRIEN: Au fond, le Cerfi, ça se voulait un lieu tout à fait original, il faut dire, d'articulation des gens entre eux. Et on appelait "spécialité scientifique" le fait d'être concierge, par exemple, c'est-à-dire, on avait absolument aucune barrière à agréger à notre collectif n'importe qui. Et à essayer de transformer en profil de recherche les particularités de la personne. Donc, on appelait ça "un chercheur." Un chercheur, c'était une espèce de tête-chercheuse comme une tête d'épingles, hein? Tout le monde aurait été des épingles. Et la tête n'était rien que le rassemblement des épingles. Et puis on s'est rendu compte qu'il fallait être un peu plus rigoureux dans nos définitions, et maintenant, c'est GUATTARI -- enfin, le rôle de GUATTARI, c'est aussi ça, quand même, la conceptualisation. C'est-à-dire, il a parlé d'"agencement collectif d'énonciation," c'est-à-dire, comment, dans une situation, il y a des lignes de force, portées par des gens, des objets, des choses, qui s'agencent, pour que émerge une parole qui n'avait jamais lieu avant. Et c'est, au fond, à réfléchir à ça qu'on a passé la plupart de notre temps et à le mettre en acte dans des tas de situations diverses et variées.

Le traitement des problèmes au sein du collectif visait, selon cette perspective, la maximalisation de la capacité d'accueil; plus il y avait d'ouverture, plus il y aurait d'innovation.

Pour d'autres, le fait de se colleter des problèmes que d'autres collectifs ignoraient tenait plutôt de l'espoir d'acquérir des compétences gestionnaires et une connaissance du capitalisme.

Lion MURARD: Nous n'avons jamais eu d'exécutants, jamais eu de secrétaires, nous avons jamais fait appel à des personnels extérieurs, nous faisons tout nous-mêmes. Et avec une idée -- mais enfin, c'était comme ça à l'époque -- d'une omni-compétence, une compétence totale. C'est-à-dire que chacun doit pouvoir tout faire. Tout le monde devait taper à la machine à écrire, tout le monde devait faire la correspondance, la gestion. C'était déterminant..

Lorsqu'il s'agissait d'aller à La Borde, c'était pour apprendre des techniques de gestion d'une entreprise! Bon, nous existions sous forme d'une association loi 1901, mais il fallait la gérer, il fallait savoir ce que c'était que de déclarer des salariés, la Sécurité sociale, de savoir tenir des comptes, enfin -- ce travail-là, quand je disais être capable de tout faire, c'était aussi bien être chercheur, enfin, être capable de faire des rapports de recherche que gérer une entreprise sous une forme capitaliste, et en plus, régler des problèmes psychologiques, érotiques, etc., à l'intérieur d'un groupe.

Janet MORFORD: D'où venait l'idée d'affronter les problèmes d'argent?

François FOURQUET: Il y a deux aspects, deux réponses à votre question. Premier niveau: pratique. À partir du moment où on fait une coopérative, on est bien obligé de gérer des problèmes d'argent, de faire notre cuisine nous-mêmes. Ça nous donnait un poids, une expérience extraordinaire que ne pouvait pas avoir l'intellectuel salarié au CNRS ou ailleurs.

Il y a un niveau beaucoup plus idéologique, plus moral.. qui était que: on ne pouvait connaître le capitalisme qu'en y plongeant nous-mêmes, et non en restant à l'abri de l'Université ou du CNRS. Une chose qui pour moi a été très importante, c'était la découverte que le socialisme n'existait pas.. quand j'ai découvert la psychanalyse, La Borde et tout, je n'avais pas renoncé à l'idée marxiste qu'il existait un capitalisme et qu'opposée à ce capitalisme existait une bonne société qui était socialiste.. J'imaginai que cette société socialiste serait ni soviétique, ni autre, qu'elle

serait différente, que la psychanalyse y aurait droit de cité.. Et après mai '68, en plus, cette société devrait être un peu sur le modèle de mai '68, plus libérale.

Mais au fur et à mesure que les années passaient, non seulement l'idée de socialisme se modifiait mais on parlait de moins en moins de socialisme.. Au début du Cerfi encore, dans les années '70, '71, on avait l'idée d'œuvrer à la préparation d'une société, dans la prolongation de mai '68!.. Au fur et à mesure qu'on avait l'expérience du Cerfi -- de l'argent, plus précisément -- on s'apercevait que l'idée socialiste de l'administration "tout Etat," c'était de la merde!..

[Mais] à l'époque, cette coupure n'était pas faite. On croyait encore plus ou moins qu'il existait une société meilleure, qui s'appelait socialiste. Donc, alors là, c'est là encore la part de l'originalité, plutôt que de dénoncer l'argent capitaliste, il valait mieux s'en servir pour savoir comment ça fonctionnait.

C'est une image forte du Cerfi en tant qu'entreprise collective qui se trouve dans l'idée de tout faire eux-mêmes, d'apprendre en faisant, d'être impliqués tant au niveau de la gestion du collectif que dans la production des rapports de recherche. Tout ceci rendait d'autant plus risquée et prometteuse l'initiative. L'apprentissage envisagé était également lié aux idées des fondateurs du Cerfi, et d'une bonne partie de leur génération, sur la façon dont le monde fonctionnait. Rêver d'une meilleure société, vouloir travailler eux-mêmes vers sa construction, oser remettre en cause leurs premiers modèles pour s'en donner l'expérience d'autres: ils n'étaient évidemment pas les seuls à le faire. Mais la nouveauté de cette stratégie -- d'accepter de jouer avec le capitalisme afin de mieux comprendre sa force -- distinguait leur projet et leur

collectif d'autres initiatives et renforçait le sentiment d'originalité.

Alors que les fondateurs du Cerfi se proposaient de gagner de l'argent et d'affronter des problèmes de fonctionnement interne, il était également et fondamentalement question d'être ensemble, de créer une forme de vie communautaire qui correspondait à leurs goûts particuliers.

Hervé MAURY: La plupart de nous, ce qu'on cherchait, c'était une viabilité économique, un groupement de personnes qui avaient quand même des centres d'intérêt, des investissements complètement hétérogènes par rapport à un projet de recherche, je pense. Parce que le projet du Cerfi, c'était beaucoup plus un projet communautaire, un projet de rester en rapport avec des formes de marginalité, bon, un projet politique dans ce sens-là. Ça restait, c'était assez différent d'un projet d'un groupe de recherche, comme on en conçoit maintenant. C'était communautaire-communautaire en principe, mais pas de la fusion communautaire de ceux qui sont dans les Cévennes. En plus, avec l'analyse que bon, communauté sans rapports sociaux ordinaires, ça n'avait pas grand sens, quoi, c'est-à-dire que communauté en isolat, ça n'avait aucun intérêt, encore plus, à la campagne -- bon. Qu'il n'y avait pas tellement de viabilité de projet de communauté campagnarde, quoi. Disons, c'est une communauté urbaine.

Claude HARMELLE: Moi, j'ai pris le train en marche, mais le projet du Cerfi à cette époque-là, c'était une époque où tout le monde faisait les communautés à la campagne, et nous, on se disait: "On veut faire une communauté mais faire une communauté en ville, une communauté de travail en ville." Et puis il y avait l'idée, plutôt que de chercher tous à se chercher des boulots individuellement, sur le marché du travail, on se disait qu'on présentait une sorte de potentialité intellectuelle qui nous permettait de nous défendre mieux si on

faisait ensemble, quoi. C'est un peu ça, l'idée forte du Cerfi.

François FOURQUET: Je vous disais que FOUCAULT se demandait bien quelle était la nature de ce projet.. Il était très confus, ce projet. Il faut dire, voyons.. On avait vaguement un projet politique. C'était avant mai '68, d'abord -- on ne peut pas comprendre, il faut faire intervenir mai '68 d'abord. Avant mai '68, c'était un projet politique classique.. un projet politique et inconscient, si vous voulez. Critique de la forte hiérarchie des groupuscules d'extrême-gauche, forte hiérarchie avec son bureau politique, son secrétaire général, etc., au profit des groupes d'action politique, décentralisés, sous forme de réseau. C'est presque une image: hiérarchisée, contre une image en réseau. Voilà.

Et là-dessus, il y a eu mai '68, dans lequel on s'est fondu, littéralement fondu. On a été tous plus ou moins lié au 22 mars, parfois tous les jours.. Après mai '68, ça a été l'efflorescence, au sens propre, une multiplicité de fleurs, l'efflorescence des mouvements de type MLF, Front Homosexuel de Libération, truc, machin, comité de ci, comité de ça.

Et nous, donc, c'est à l'époque où s'est créée la Mafia, donc, deux ou trois ans après, trois ans après mai '68, et c'était -- ah, notre projet -- ben, au fond, le seul projet qu'on avait, c'était de continuer à vivre, on voulait continuer à vivre intensément ce que nous avons vécu en mai '68! C'est-à-dire, une espèce de révolution tous azimuts dans tous les domaines de la société! On ne savait pas très bien quoi! Il n'y avait pas de buts politiques! C'était une espèce d'effervescence dont on voulait surtout qu'elle continue, si vous voulez. Bon.

Comme nous, on était plutôt intellectuel, on voulait qu'elle continue dans le domaine intellectuel-- non, en réalité, le vrai but était de nous retrouver ensemble et de travailler ensemble! Il faut dire qu'à l'époque, Michel ROSTAIN et moi, par exemple, on s'est mis à habiter ensemble. On a fait une petite commune à trois ou quatre, rue Popincourt, à Paris. C'était notre habitation personnelle, qui était tout proche du Cerfi, mais en fait, beaucoup de groupes

se sont réunis à rue Popincourt. C'était la commune, c'était ça qui était très fort.

Bien que le Cerfi participât à la vague communautaire qui a marqué la fin des années '60 et le début des années '70, il se voulait une communauté distincte des autres: communauté de travail et en ville, ayant des contacts avec d'autres réseaux et au courant d'activités autres que celles visant sa propre subsistance. L'idée communautaire, de mettre ensemble des ressources pour en partager les bénéfices, se traduisait également en stratégie collective pour aborder le champ intellectuel, où d'habitude, l'on brille ou l'on se voit effacer, individuellement.

Mais dès que l'on parle de "projet," on évoque l'idée d'une originalité. Dans ce dernier récit, on voit bien les oscillations qui peuvent accompagner les tentatives de préciser ce qui aurait été le projet principal du Cerfi. On pouvait le qualifier de projet politique, dans la mesure où la distinction "hiérarchie/réseau" représentait une critique des structures militantes traditionnelles. Or, vu à la lumière de l'effervescence générale de mai '68, le Cerfi perd quelque peu son originalité. De plus, cet effort pour expliciter son projet montre bien la tension entre les objectifs expressifs et instrumentaux: est-ce un "projet" de simplement vouloir "vivre la révolution tous azimuts," de vouloir être et travailler avec ceux que l'on aime? ou faut-il avoir des buts plus précis et moins localement centrés?

Si le Cerfi avait un côté instrumental, dans l'idée de

lutter pour de plus grandes libertés, son originalité semble surtout tenir de sa volonté d'investir des valeurs plutôt expressives, comme le plaisir de distribuer ses ressources de façon non-rationnelle. Dans le contexte de la recherche, où les notions de scientificité et de productivité dominaient, le fait de remettre en cause la valeur suprême de ces notions était bien un projet, c'est-à-dire, une initiative exigeant un travail maintenu. C'était, dans ce sens, bien un projet aussi de vouloir de gagner de l'argent, de s'engager à traiter régulièrement les problèmes internes au fonctionnement du collectif, et de reconnaître leur désir de travailler ensemble et en milieu urbain.

Il est également intéressant de noter la façon dont l'aspect intellectuel de cette entreprise pouvait être minimisé.

Lion MURARD: J'ai toujours dit, si vous voulez, le Cerfi, c'était pas un projet -- c'est pas un mouvement intellectuel. C'est un projet théorique, certainement, mais j'ai toujours dit que nous aurions pu faire aussi bien une boucherie que -- autre chose. Il se trouve simplement que, sortant, nous étions des intellectuels, nous venions de finir nos études..

Le fait de se déplacer à l'intérieur -- de faire des contrats de recherche avec l'Etat, et de devenir pour l'essentiel, enfin, pour un certain nombre d'entre nous, des chercheurs, était à l'origine tout à fait anecdotique. Et j'ai toujours dit qu'on aurait pu faire une boucherie, ça aurait été exactement pareil. Bon. Il se trouve simplement que les circonstances et le fait que nous savions écrire nous ont jetés dans cette voie-là.

L'analogie proposée entre un collectif de recherche et une boucherie diminue le côté intellectuel du Cerfi: elle

assimile, de façon étonnante, un travail de recherche à un travail manuel, commercial, artisanal, bref, rarement considéré comme noble. Cette attitude réduit le bagage intellectuel à quelque chose de contingent, à un produit du hasard, tout court. Et le fait même de devenir chercheur n'est ici qu'un petit fait curieux, loin d'être l'objectif principal du projet. Mais d'où vient, au Cerfi, cette volonté de réduire l'importance de sa position dans le champ intellectuel? D'une part, elle semble dériver d'un refus de prétendre à un statut quelconque, de prendre trop au sérieux le jeu de la gloire universitaire. D'autre part, elle implique d'autres ambitions, notamment, celle de se montrer capable sur d'autres registres.

Bien que les termes utilisés pour parler du vrai début du Cerfi impliquent une sorte de redémarrage -- "on a lancé un pari," "on a joué un coup de poker merveilleux," "il y a eu des remaniements," "on a rompu avec notre destin" -- il y avait en même temps un fond de continuité pour les fondateurs, par rapport à leur passé militant. En quoi est-ce que le projet du Cerfi était politique pour eux? Les réponses sont encore nombreuses.

Lion MURARD: Et pour nous, après-'68, ça a sonné, si vous voulez, la fin, en fait, de notre rapport avec la politique dans le sens du militantisme étudiant. C'est pour ça qu'on a fait le Cerfi, parce que c'était fini. Le Mouvement du 22 mars, ça avait duré un temps, c'était neuf, c'était -- bon. Mais justement, ce que ça avait d'intéressant, c'était que ça tournait autour de choses précises, concrètes.. Ça signalait la fin d'un certain type de politique globale, en termes, "On va faire la révolution!". Enfin, on ne croyait plus au Grand Soir -- après

'68, tout le monde était assez désillusionné, en plus..

Mais au lieu de se rabattre sur un destin individuel, et un destin professionnel -- mais vu de façon extrêmement individuelle -- il fallait aborder, de toute façon, la vie professionnelle, on n'était plus étudiant, c'était fini. Ça coïncide pour beaucoup d'entre nous avec l'entrée dans la vie active.

[Que l'une des idées à l'origine du Cerfi, c'était] de construire les cadres de la révolution -- c'est pas contradictoire! Je veux dire.. absolument.. mais disons, c'était une démarche plus terre-à-terre.. Je ne veux pas dire qu'on a rompu tout rapport avec la politique, mais avec la politique conçue de façon mondiale, planétaire, il va avoir la révolution, le Grand Soir, etc. Non, c'était pas ça. Non, on va constituer pas à pas, et pour ce qui nous concerne, un type de militant -- un type de révolutionnaire un peu plus compétent, un peu moins idéaliste.. Et surtout, essayer de résoudre à notre échelle, à notre modeste échelle, les problèmes que -- aucune organisation dite révolutionnaire ne résout.

Pour certains d'entre eux, le Cerfi concrétisait le passage d'un type de militantisme à un autre: d'un militantisme grandiose et plein de fureur à un militantisme enraciné dans la vie professionnelle et se fixant des objectifs plus modestes, telle la résolution des problèmes internes au collectif. La volonté de lutter était toujours là; il s'agissait simplement de développer des compétences et d'apprendre à gérer, afin d'être eux-mêmes le moteur de changements. Cette nouvelle vision représentait essentiellement un changement de tactique, qui correspondait à un changement de leur position dans la société -- vers la vie active et des positions de responsabilité.

D'autres expressions de l'aspect politique du projet du

Cerfi se trouvaient dans la façon des uns et des autres de faire de la recherche. Il faut noter que, selon ceux qui étaient au Cerfi, le travail du collectif était caractérisé bien plus par une hétérogénéité de styles que par une seule tendance ou un corpus théorique homogène. Mais il y avait néanmoins pour certains d'entre eux, une vision très forte de la recherche comme outil d'expression militante.

Michel ROSTAIN: Alors, sur le plan scientifique, il y a beaucoup de gens qui trouvaient qu'on n'était pas assez rigoureux scientifiquement, mais finalement -- notre stratégie scientifique était une stratégie politique! Quand je dis politique, ce n'est pas politicienne. Je veux dire qu'on misait plus sur la vie d'un mouvement -- enfin, quand on faisait quelque chose, c'était pas pour le regarder à la façon d'un entomologiste, d'un savant. C'était pour vivre avec. Si on le faisait, c'est parce qu'on aimait ce qu'on faisait. C'est-à-dire, j'espère que vous aimez le Cerfi! Voyez ce que je veux dire? Sinon, ben, on ne le fait pas, quoi. C'était un peu ça. Une sorte de passion pour l'objet étudié, qui était le contraire de l'objectivité scientifique. Bon -- aimer, ça ne veut pas dire admirer, comme ça, c'est aider à vivre, du coup, aider à se développer.

Par exemple, sur la psychiatrie de secteur, c'était pas simplement une étude sur la psychiatrie de secteur. C'était une réflexion sur comment faire en sorte que la psychiatrie devienne humaine. C'était ça, l'enjeu de l'étude. C'était pas simplement une description froide de la psychiatrie. C'était comment faire en sorte que l'asile disparaisse, quoi. Voyez, que l'enfermement asilaire soit transformé.

Si on faisait une étude sur la Clinique de La Borde, c'était pas pour décrire un bel objet. C'est parce que -- comment dire? -- il nous semblait que là, il y avait quelque chose de très précieux.. L'Esprit a soufflé là-bas, à savoir, il y avait du génie dans l'air, qui était un génie collectif, et ça, c'est précieux.

Et nous, nous parlions de ça parce que nous espérions pouvoir communiquer cette

expérience, enfin, dire: "Il y a quelque chose d'important là. Et nous voulons contribuer à ce que ce soit important, contribuer à ce génie-là."

Janet MORFORD: Oui, c'était ce rapport à l'objet qui motivait la recherche?

Michel ROSTAIN: Voilà. Et qui motivait aussi la façon de faire de la recherche. Ça donnait des choses absolument extravagantes.

Ce qui était politique, c'était le fait de reconnaître son engagement, son implication par rapport à l'objet de recherche; de reconnaître son intérêt à ce que l'objet vive et prospère ou s'adapte et s'améliore. La subjectivité du chercheur, ou le fait d'être porté par une passion vers l'objet de son travail, s'opposait nettement à l'idée de l'objectivité, c'est-à-dire, à la distance maintenue en vue de la "scientificité." Les raisons pour lesquelles on faisait de la recherche -- pour encourager à vivre, à changer, à prendre de l'ampleur -- se distinguaient aussi du modèle classique qui vise à cerner, à disséquer et à en produire un savoir souverain. Tout chercheur est certainement attiré d'une façon ou d'une autre par son objet de recherche; mais ce qui faisait de cette attitude une position radicale était la manière dont l'attirance était articulée: en termes du désir, et en mettant sur un même plan la démarche scientifique et la démarche politique.

François FOURQUET: Le projet officiel.. il était vaguement teinté de politique. Pour nous, c'était très politique de soutenir le FHAR (Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire),

de le publier. C'était toute cette myriade, cette multiplicité de mouvements qui vraiment travaillaient la société en profondeur, c'était ça qui nous intéressait. Comme ça intéressait les sociologues, comme TOURAINE! Bon, lui aussi -- mais nous, on était complètement branché là-dessus, c'était notre vie, notre existence, notre plaisir.

Claude HARMELLE: On voulait faire de la révolution, mais en même temps, on restait articulé un peu, une position militante à l'intérieur de la recherche.. pas être seulement des observateurs de la réalité sociale, mais d'être aussi proches des gens qui changeaient des choses, quoi. Je ne sais pas, par exemple, une des connexions qu'il y a eues au début du Cerfi qui a été importante, ça a été avec le Front Révolutionnaire Homosexuel.. et il y avait aussi des copains qui ont continué à travailler sur la justice. On restait à la fois un peu entre.. l'écriture et les gens actifs dans le social, quoi. Enfin, très vite, on s'est professionnalisé dans l'écriture quand même.. On s'est rapproché un peu des pratiques universitaires, sauf qu'on gardait quand même une singularité.. dans les groupes qu'on faisait, dans le travail qu'on faisait, qui faisait qu'on faisait de la recherche pas tout à fait comme dans la pratique universitaire classique.. Je crois que c'était dans la démarche de terrain que nous étions.. Enfin, ceci dit, très vite c'est devenu assez divers, donc, c'est difficile -- c'était un peu l'idéologie, en même temps. Mais bon -- puis de toute façon, on avait des pratiques de groupe très, très importantes. On était une collectivité auto-gérée, on avait une maison qui était vachement -- on s'est choisi un local qui était très, très grand. Notre lieu de travail, c'était un lieu où on faisait d'autres choses..

Selon ces perspectives, le militantisme du Cerfi avait un sens surtout par contraste avec les positions d'autres chercheurs. À la différence de ceux qui visaient le changement social en tant que phénomène à étudier, les gens

du Cerfi reconnaissent leur désir d'y participer, de s'en imprégner, d'en prendre un plaisir. L'aspect politique de leur travail dérivait de leur proximité à ceux qui faisaient bouger les choses: c'était une forme de soutien, qui pouvait aller du simple fait de prendre au sérieux un objet, un groupe ou un débat jusqu'à donner l'accès à la parole (par les publications).

Mais l'activité principale du Cerfi restait l'écriture, et cela introduisait quelques équivoques, ou des difficultés à préciser ce qu'était une "position militante à l'intérieur de la recherche." Ils voulaient faire plus que de l'écriture, mais ne prétendaient pas à être aussi actifs ou impliqués que d'autres militants. Ils cherchaient à dépasser la "pratique universitaire classique" par leur travail sur le terrain, mais respectaient nécessairement certaines exigences dans la mise en forme de leur travail.(17) En plus, le Cerfi n'avait pas une seule position à avancer sur le militantisme dans la recherche, et parfois, les positions semblaient être essentiellement des visions idéales, pas toujours réalisées.

Si le travail de recherche n'était pas lui-même une expression de leur militantisme, il y avait au moins une forme de contestation dans ce qu'ils choisissaient de faire de leurs ressources: engager comme chercheurs des individus

17. Il faut noter cependant les "interventions militantes" comprises dans certaines publications, notamment, "Les Équipements du pouvoir," Recherches, No.13, décembre 1973. Ce sont des passages critiquant sous des plumes individuelles le processus même de recherche et de production collective.

sans qualifications professionnelles reconnues; maintenir un lieu de travail qui était aussi un lieu de vie; donner à des groupes militants extérieurs l'occasion de prendre la parole à travers un numéro de la revue; se permettre des productions plus variées (des spectacles lyriques, d'autres formes d'écriture, etc.).

Lorsqu'il s'agit de préciser l'ambition politique du Cerfi, on rencontre évidemment des ambiguïtés. Dans le fond, il n'y avait pas un projet politique unique ou homogène, mais un ensemble de volontés et de tendances. Leur projet, dans ce sens, consistait à augmenter leurs compétences à travers une forme d'auto-gestion; à participer de près aux forces qui travaillaient les moeurs et modes de vie; à donner la parole à des regroupements qui n'y auraient autrement pas eu accès; à assumer et à reconnaître les désirs qui motivaient leur travail de recherche; à refuter la validité du titre et des sanctions institutionnelles comme indices du "bon chercheur;" bref, à nager une bonne partie du temps à contre-courant.

Les objets de leur militantisme étaient donc aussi divers et variés. Parmi eux, il y avait les objets même de recherche: les crèches, les institutions scolaires, le milieu des musiciens, le discours de l'Etat sur la sécurité routière, objets que, alternativement, ils critiquaient ou encourageaient à vivre. Leur militantisme visait aussi le fonctionnement du collectif, lequel ils espéraient mieux maîtriser en le remettant régulièrement en cause.

La parole était également objet de leur militantisme,

dans la mesure où ils la donnaient à des regroupements marginaux, et où ils faisaient tout un travail de réflexion sur leur propre exercice de la recherche et de l'écriture. Enfin, la question de la légitimité du chercheur faisait l'objet de leur attention; notamment, dans leurs critiques de la notion du "savoir souverain" du chercheur, dans leur volonté d'intégrer à leurs projets des "praticiens" sans formation à la recherche, et dans leur défense publique du "droit à la recherche" pour les chercheurs hors-statut.

Cette image multi-forme d'un militantisme diffus devait néanmoins affronter une vision plus traditionnelle d'une structure militante.

François FOURQUET: Mais on ne peut pas dire.. comme on l'avait vaguement pensé à l'époque, que ce Cerfi était purement une couverture pour un travail politique. Ça, c'est faux. On en avait vaguement l'illusion, mais c'est faux. Parce que vous savez que pendant la guerre, par exemple, il y a eu des couvertures, des organismes de couverture -- par exemple, vous créez une société commerciale avec des amis, c'était la couverture, vous faisiez marcher la société, mais ça vous permettait d'avoir un visage public, qui cachait une activité privée, qui était la Résistance. C'est très -- cette structure est très importante pour un militant. Avoir l'activité officielle qui couvre l'activité réelle. Mais en réalité, l'activité réelle pour le Cerfi -- l'activité clandestine, elle n'existait pas! On avait vaguement l'idée qu'elle devait exister, mais elle n'existait pas! L'activité officielle et l'activité réelle se superposaient complètement, à ceci près: qu'on avait la prétention de ne pas être un organisme de recherche comme les autres. C'est tout. On avait la prétention de se différencier.

Dans ce sens, il n'y avait pas de dimension politique

du Cerfi qui n'était pas simplement partie intégrale du fonctionnement quotidien et ouvert. Dans l'imaginaire Cerfienne, il n'y avait pas deux sphères d'activité séparées et existant en symbiose, mais un désir commun d'agir et d'agiter. Toute la diversité d'activités -- l'écriture, les réunions, le travail de terrain, le partage des ressources, les "discussions fantastiques," les collaborations et les engueulades, les spectacles, la mise en forme des publications -- tout ceci participait d'une plus grande volonté: le désir de se différencier en tant de collectif.

Au début de ce texte, j'ai avancé une définition préliminaire du projet du Cerfi, définition à quatre volets. Premièrement, il était question d'inventer une nouvelle forme de travail qui ne soit pas aliénant. D'après les récits présentés jusqu'ici, il serait plus juste, en fait, de dire qu'il s'agissait de trouver une issue à des destins traditionnels au sein des administrations, une option à des carrières individuelles ainsi délimitées. Quant à la notion de "désaliénation:"

François FOURQUET: Quand vous êtes seul, quand vous êtes pris dans une hiérarchie, comme le cas de ROSTAIN, dans son lycée, Liane dans son CNRS, puis d'arriver dans un endroit où il n'y a que des pairs, des gens du même milieu, du même niveau, qu'on fait un truc ensemble, c'est profondément désaliénant! Quand on est une entreprise en commun, une entreprise coopérative, une coopérative, c'est désaliénant, parce que vous déversez de votre énergie, vous donnez le meilleur de vous-même!.. C'est ça, l'effet désaliénant.

La désaliénation n'était donc pas un objectif explicite mais le résultat du fait d'être avec d'autres qui

participent à une histoire commune et de travailler intensément sur un projet collectif.

Deuxièmement, il s'agissait d'établir un nouveau rapport avec l'Etat, où l'on pourrait utiliser ses ressources sans être usé par lui. Pour le Cerfi, cela voulait dire tirer parti des fonds réservés à la recherche contractuelle, sans céder de retour son autonomie. Cette attitude a suscité des critiques de la part de militants qui les accusaient de "récupération" ou de "vendre le gauchisme."⁽¹⁸⁾ Le Cerfi tenait pourtant à l'idée du contrat, où tant que chaque parti en respectait les termes, le jeu était bon.

La politique de la recherche contractuelle représentait pour eux l'occasion de concrétiser leur attirance pour le pouvoir. Bien plus qu'un choix professionnel délibéré, la recherche était, d'une part, une sortie qui correspondait à leur formation d'intellectuels, et d'autre part, un moyen d'avoir comme interlocuteurs et mécènes les agents de l'Etat.

Troisièmement, il était question de former une "nouvelle race de militants" capables de dépasser les impasses habituellement rencontrées par les groupuscules de gauche. Alors que le souci de traiter collectivement toutes sortes de problèmes qui se manifestaient au sein du Cerfi était partagé, il y avait, comme on l'a vu, deux façons différentes de justifier ce travail interne. Selon certains, c'était en vue de l'aménagement d'un espace de

18. Une série de critiques et de défenses du Cerfi, lancée et provoquée par Robert LINHART, est paru dans Libération du 7 décembre, du 24 décembre 1974, et du 6 mars 1975.

vie, d'un lieu d'accueil, tandis que pour d'autres, il visait l'acquisition de compétences, l'accumulation d'un capital gestionnaire. Ces deux explications traduisaient un clivage au sein du collectif qui refaisait surface à plusieurs reprises.

Enfin, il s'agissait d'expérimenter le fonctionnement d'un collectif qui serait la base matérielle et humaine de ces innovations. Bien que le Cerfi se voulût un regroupement sans frontières, un réseau capable d'accueillir n'importe qui et n'importe quoi, la notion de territoire, d'un "espace à nous," était néanmoins très investie. Tout comme la politique n'était plus conçue de façon globale, planétaire, les innovations envisagées étaient plus terre-à-terre et essentiellement inscrites dans un espace très local. Autrement dit, l'expérience du Cerfi tendait à concentrer l'énergie de ces individus sur l'intérieur même du collectif.(19) Les perspectives présentées ci-dessus semblent donc largement renforcer cette définition. Les dimensions du projet du Cerfi identifiées ici -- l'idée de gagner de l'argent, de traiter les problèmes internes au collectif à la lumière de l'inconscient et du désir, de se retrouver pour travailler ensemble en ville -- sont, en fait, autant de modalités pratiques d'une même volonté de "faire quelque chose ensemble."

Pour récapituler, le projet du Cerfi se présente comme un ensemble de propositions, de visions moteurs et

19. Certains critiquent, dans ce sens, la "conjugalité du groupe." Voir, par exemple, les "interventions militantes" dans "Les Équipements du pouvoir," op.cit.

mobilisateurs, d'initiatives exigeant un investissement maintenu. C'est un projet théorique dans ce sens qu'il supposait une réflexion préalable à et poursuivie pendant l'expérience, et qu'il visait des idéaux à atteindre par un travail d'innovation. C'est un projet politique de par la volonté d'aller à contre-courant, le sentiment de lutte qui imbibait toute initiative, et la vision d'une puissance à laquelle ils pourraient parvenir.

Mais si le projet du Cerfi était théorique et politique, il était également et fondamentalement singulier, c'est-à-dire, enraciné dans les références particulières que ces individus avaient accumulées, dans les désirs qu'ils articulaient, dans les affinités et les oppositions qui donnaient à l'entreprise toute son intensité. C'est parce que ce projet était si singulier qu'il est souvent simplement exprimé en termes d'une quête d'originalité.

Le grand projet qui comportait toute la multiplicité de projets était cette ambition de se différencier: vis-à-vis d'autres organismes de recherche qui les entouraient, d'autres organisations militantes qui avaient marqué leur passé, d'autres expériences communautaires qui fleurissaient à l'époque. Autrement dit, c'était un projet aussi expressif qu'instrumental, qui visait l'essence du collectif autant que les résultats de son travail. L'originalité du Cerfi trouvera une autre expression dans le prochain volet de cette histoire, lorsqu'on regardera de près quelques moments forts dans l'existence du collectif.

Moments forts du Cerfi

On arrive à un point dans cette histoire où il convient de s'interroger de nouveau sur ce que c'est que faire une histoire. Au départ, en soulignant l'aspect subjectif de la chose, j'ai situé cette histoire comme un travail de mise en opposition de vérités singulières, les unes ni plus vraies ni plus fausses que les autres. Parallèlement, il me semble que pour mettre ensemble des histoires singulières, la linéarité n'est ni le seul ni sans faute le meilleur principe d'assemblage.

À la recherche d'une autre démarche, j'ai trouvé parmi les travaux du Cerfi tout un courant historiographique qui propose une perspective intéressante à cet égard; notamment, à travers deux notions: celle d'écheveau et de rythme.(20) L'image d'écheveau est utilisée pour signaler que ce qui se passe réellement entre des individus dans une situation donnée est rarement assez simple pour se le représenter en termes d'un fil unique et droit. François FOURQUET élabore cette idée dans ses réflexions sur un travail de synthèse historique:

Mon travail était nécessairement reducteur: présenter sur un tableau à deux dimensions un écheveau de fils directeurs s'enchevêtrant, formant des noeuds, se dénouant tout à coup et filant droit vers une direction inconnue, s'arrêtant net et revenant en arrière pour s'emmêler à un autre noeud.(21)

20. "Histoires de La Borde," Recherches, No. 21, est particulièrement exemplaire de ce style de travail.

21. FOURQUET (F.), "L'Accumulation du pouvoir," op.cit., p. 14.

L'intérêt de ce modèle est donc qu'il nous permet de reconnaître et de projeter la complexité inhérente aux phénomènes sociaux, et ceci faisant, d'être un peu plus modeste et vigilant dans la présentation, forcément singulière et subjective, que nous pouvons en faire.

Quant à la notion de rythme telle qu'elle paraît dans les travaux du Cerfi, il me semble que l'on peut la comprendre comme l'aspect ou l'allure particulière créée par une combinaison de temps forts et de temps creux. Les temps forts seraient les moments les plus intenses qui marquent le mouvement des choses. Cela serait justement dans ces intensités que les individus attribuent un sens à ce qui se passe, là-dessus qu'ils produisent des souvenirs et, finalement, qu'ils peuvent les mettre ensemble sous forme de récit.

L'importance de cette notion pour le présent travail est dans ce qu'elle propose sur la démarche: il ne suffit pas simplement de mettre en ordre chronologique des événements, et il importe peu d'essayer de les commenter de façon à ce qu'il y ait une évolution méthodique ou régulière. Ce qui importe, c'est plutôt de rester attentif à la dimension de "l'intensité;" d'identifier les temps forts, de cerner leurs composantes principales, de chercher à comprendre pourquoi elles font partie des récits.

Le premier des moments forts de cette histoire, ce que j'appelle "le véritable début" du Cerfi, est intéressant car il est traité dans de nombreux récits mais qualifié à chaque

fois de façon différente (et pourtant complémentaire à ce qu'en disent les autres interlocuteurs). Comme on l'a précédemment vu, le Cerfi existait sur papier à partir de 1967 mais n'était qu'une "coque vide," jusqu'à ce moment décisif où le collectif commençait à prendre corps. Qu'est-ce qui a signalé que le pas était franchi entre l'existence juridique et l'existence réelle?

Michel ROSTAIN: Je crois que le moment où nous avons dit: "Nous allons devenir une communauté de travail," c'est la fin de l'année 1970, à peu près. Entre 1967 et 1970, c'était moins clair. C'est-à-dire qu'il n'était pas question de communauté de travail, il était question de gagner du fric -- mais c'était moins clair, en tout cas, pour moi..

Alors, à l'époque, nous avions nos locaux au Boulevard Beaumarchais, et je me souviens très bien d'une réunion où nous avons dit: "Chiche, on y va!" Je me souviens, on se réunissait autour d'une grande table et toujours la même -- entre 1965 et 1980, on a toujours eu la même grande table, et je ne sais plus où elle est maintenant. Elle est superbe, cette table -- on pouvait tenir à 30 autour de cette table.. Je me souviens très bien de cette réunion, où on a dit: "Chiche! On tente le coup!" Alors, "on," c'était -- on a constitué ce qu'on appelait une "mafia." Il y avait FOURQUET, il y avait Lion MURARD, Hervé MAURY, il y avait moi. Je crois qu'il y avait peut-être Liane MOZÈRE, mais j'en suis pas sûr. En tout cas, si elle n'y était pas au début, elle est venue très vite.

François FOURQUET: Le nouveau Cerfi.. son contenu humain était complètement différent! Puisque c'était pas les grands.. FERRAND, ROUBIER, les docteurs et tout ça. C'était une équipe de gens de 25, 30 ans qui ont décidé de faire un truc ensemble. Bon, c'est pour ça qu'on avait appelé ça "Mafia." Mafia, il y a l'idée d'entreprise, d'entreprise parallèle et marginale et même cachée! Et avec des relations entre nous cachées -- enfin, cachées, non-officielles, disons. Il y avait notamment un mot d'ordre dont on

plaisantait beaucoup: perinde ac
cadaver. Ça voulait dire: "En militant,
militant." On se demande bien: "Militant de
quoi?", d'ailleurs, parce qu'à la réflexion,
on se demande bien sur quoi on militait. Et
c'est une expression jésuite qui veut dire:
"Vous devez obéir jusqu'à la mort."

Lion MURARD: Le Cerfi a démarré à l'automne '71,
à partir du moment où des gens sont venus à
plein temps dans un endroit, qui était 63 --
ou 69? -- 63 Boulevard Beaumarchais, à Paris.
(22) Nous avons loué un grand appartement
bourgeois dans lequel nous avons commencé à
passer jour et nuit..
Peu de mois avant, ils avaient loué un local
avec un peu d'argent qui était rentré parce
que Hervé MAURY et François FOURQUET étaient
partis en Afrique pour faire quelque chose
pour la coopération. Bon, ils avaient eu un
contrat, déjà, sur la coopération, qui avait
fait rentrer un petit peu d'argent. Ce petit
peu d'argent avait servi à acheter le local.
Mais ça, c'est rien! Le démarrage, c'est à
partir du moment, en octobre '71, où six,
sept personnes abandonnent tout pour venir
dans un endroit et vivre, jour et nuit! Ça,
ça a complètement changé tout! et.. à
l'époque, on passait l'essentiel de notre
temps, d'ailleurs, à nous bagarrer.

Anne QUERRIEN: On avait commencé un peu.. conte
de fée. On a fait un travail, au fond, le
premier contrat qu'on a eu, c'était un
contrat pour l'étude de la télévision
éducative en Côte d'Ivoire. C'est-à-dire
qu'une d'entre nous, qui s'appelle Janine
CHRISTIANY, elle est architecte, et au fond,
cette femme, par des copains, elle avait
rencontré un type qui était au Ministère de
l'Éducation en Côte d'Ivoire, qu'elle avait
séduit, et à qui elle avait raconté que:
elle saurait l'aider à développer son
éducation télévisuelle correctement. Sauf
qu'elle savait pas du tout, mais ça a marché,
ils l'avaient eu là-bas, et donc, on a eu,
enfin, le premier contrat du Cerfi, ça a été
ça..
Ils sont partis en Côte d'Ivoire, deux

22. À ma connaissance, et d'après d'autres interlocuteurs,
la véritable adresse était au 103, Bd. Beaumarchais,
mais ce n'est qu'un détail mineur.

clans.. Hervé MAURY, le mari de Liane MOZÈRE, et FOURQUET, d'un côté, et Janine de l'autre, se parlant pas, s'entretenant, enfin, épouvantable! Et alors, moi, comme d'habitude, on m'a demandé de ramasser les morceaux au retour, et de faire le lien entre les deux sous-groupes. Effrayant. C'est-à-dire.. ma spécialité, c'était d'être le cul entre deux chaises, dans ces histoires-là. Toujours quand il y a deux groupes qui s'engueulent, je me retrouve au milieu.

Janine CHRISTIANY: Il y a eu un moment où on a décidé d'essayer de trouver des contrats et de former donc le Cerfi. C'était des choses qui étaient complètement dans l'air et qui ont pu se concrétiser sur un contrat très particulier. Alors, le premier contrat a été un contrat avec l'Afrique, "La Coopération en pratique."(23)

Et alors ça, c'est encore quelque chose qui est très lié à ma vie personnelle parce que -- donc, Jean-Pierre PÉTARD travaillait au Niger depuis quatre, cinq ans et travaillait dans la télévision scolaire. Et travaillait aussi avec des équipes un peu engagées -- qui faisaient partie du Cerfi -- mais un peu engagées aussi politiquement.. des gens qui étaient dans la coopération. Et il se trouvait que la Côte d'Ivoire a voulu mettre en place une télévision scolaire, et à ce moment-là, il y avait une opportunité pour une équipe de travailler sur la programmation, de ces programmes mais surtout la programmation architecturale -- du centre des émissions et puis des écoles télévisuelles.

Et donc, mes relations avec Jean-Pierre PÉTARD, mes relations aussi avec des personnes qui connaissaient très bien GUATTARI, qui connaissaient très bien ce milieu-là, ont fait que cette équipe a aidé le Cerfi à avoir ce premier contrat. Et donc, j'étais une des premiers à négocier, avec GUATTARI, auprès du gouvernement de la Côte d'Ivoire. Mais moi, c'était aussi lié à -- me rapprocher d'une façon ou une autre.. un moyen d'aller en Afrique, mais l'Afrique, c'était donc lié à Jean-Pierre et aussi me rapprocher quelque part -- et puis trouver du boulot, puisque moi, je finissais juste mes

23. Voir Recherches, No.15, juin 1974.

études..

Et donc, ce contrat a duré un an.. [La négociation,] ça a été assez simple -- enfin, bon, c'est pas ça qui m'a semblé le plus difficile. Le plus difficile, après, ça a été de partir avec FOURQUET et MAURY, pendant trois mois en Afrique, tous les trois, et je crois qu'on n'avait pas du tout le -- eux étaient peut-être plus engagés politiquement que moi, voyaient peut-être plus les pièges de la coopération que moi. Et puis je crois que c'était assez épouvantable dans les prises de pouvoir des uns et des autres..

[Le Cerfi] se constituait. Alors, nous, on est revenu trois mois après.. Il y avait Anne QUERRIEN, FOURQUET, MAURY, Liane MOZÈRE, Jean-Pierre PÉTARD. Ceux qui ont fait le contrat, c'était FOURQUET, Anne QUERRIEN, MAURY, PÉTARD et moi. C'était dur! Très, très dur.. Avec des problèmes relationnels très, très compliqués.. Je suis partie avec deux garçons, deux hommes qui avaient déjà milité ensemble, etc. Moi, je faisais un peu une image de "jaune".. En plus de ça, j'avais des relations avec des gens, soit du Ministère, soit des gens qui avaient aidé aussi à avoir ce contrat, mais qui n'étaient pas des purs et durs. J'étais pas une pure révolutionnaire..

Quand on est revenu à Paris, on était trois personnes qui ne pouvaient pas cohabiter ensemble parce que, eux non plus ne pouvaient pas cohabiter. Et alors, après, il a fallu qu'on écrive le contrat. Alors, on s'est formé en deux équipes.. de rédaction, en partageant le contrat en deux parties. Donc, moi, j'ai travaillé avec Anne QUERRIEN et Jean-Pierre PÉTARD, et puis FOURQUET et MAURY ont travaillé.. Et c'est seulement en '74, qu'on a pu, au cours justement de cet interview qu'on a fait avec FOURQUET, qui a donné lieu à cet article-là, "Architecture et programmation télévisuelle," qu'on a pu comprendre ce qui s'est passé sans que ça soit complètement..

L'intensité de ce moment dépendait essentiellement de deux choses. D'abord, de la constitution d'une petite communauté reconnue et nommée, la Mafia, dont la cohésion était symbolisée par la grande table chère à Michel ROSTAIN.

L'engagement des individus était capital: leur présence corporelle ("dans un même endroit, jour et nuit"); leur volonté d'abandonner leurs situations professionnelles antérieures (ou d'assumer tant bien que mal deux engagements à la fois); leur délectation à partager des mystères ("perinde ac cadaver," et la connotation "parallèle" de la Mafia). Comme on l'a noté antérieurement, les conflits et les alliances au sein du collectif marquaient fortement le moment.

Ensuite, son intensité dépend de ce coup de chance que représentait le premier contrat. Peu importe qu'il soit obtenu par relations amicales ou amoureuses, qu'il ait lieu loin de Paris, qu'il révèle une disparité d'engagements militants, qu'il n'ait pas donné suite à d'autres contrats avec la même source. L'essentiel, c'était que cet exploit mette de l'argent dans la caisse, des équipes au travail et le pied du Cerfi dans la porte de la recherche contractuelle.

Il convient, justement, d'ouvrir une parenthèse sur la politique de la recherche contractuelle qui était en place à l'époque.(24) La disponibilité des ressources de l'Etat, sous forme de contrat de recherche, et le mécénat des gestionnaires de la recherche (pour employer l'expression de

24. Les travaux du Cerfi étaient essentiellement produits à la fin du 5ème (1966-1971), au cours du 6ème (1971-1975) et quelque peu pendant le 7ème Plans (1975-1981). Pour ceux qui s'intéressent davantage à l'orientation respective de ces Plans, il y a les excellents travaux de Michaël POLLAK à ce sujet, notamment, "La Planification des sciences sociales," dans Actes de la recherche en sciences sociales, mai/juin 1976, pp. 105-121.

François FOURQUET) étaient fondamentales pour l'entrée des collectifs comme le Cerfi au champ de la recherche sociale. Ces deux conditions étaient ce qui permettaient aux fondateurs du Cerfi de viser haut, et au collectif, de prendre une telle ampleur. Spécifique à la France et à cette époque, cette politique et ses conséquences prennent forcément une place importante dans les récits des uns et des autres. Selon une gestionnaire de la recherche contractuelle :

Il faut bien parler plus généralement de la recherche contractuelle. C'est-à-dire, c'était l'époque Chabron.. CHABRON, DELORS. Il y avait tout un mouvement qui expliquait la recherche contractuelle, qui était un mouvement de récupération des idées de la gauche. C'est-à-dire, c'est la modernisation de la France. Je crois qu'il faut expliquer cette période vraiment en termes de mouvement culturel..

À l'époque, on opposait le Marxisme et la psychanalyse, hein? C'est-à-dire, un Marxisme qui était, à l'époque, un petit peu structuraliste et fortement influencé par ALTHUSSER.. qui laissait finalement peu de place aux représentations, à l'imaginaire, aux investissements affectifs, etc.. Et puis, de l'autre, le Cerfi, qui faisait beaucoup plus référence à l'affectif, aux histoires individuelles des gens, à l'individu.. Et c'était considéré comme deux pôles, si vous voulez, des mouvements culturels post-soixante-huitards. Sur le plan politique, ça s'exprimait par des multitudes de clivages politiques, mais le Cerfi n'a jamais été à proprement parler un mouvement politique, il a toujours fonctionné plutôt comme un mouvement culturel..

À l'époque, vraiment, on était tellement demandeur d'idées, de ces idées-là, nos appels d'offre étaient assez larges, et qu'énormément d'équipes ont été financées. C'est ça qu'il faut bien voir, si vous voulez. C'est-à-dire, de pouvoir faire appel à tous les courants de la sociologie.. Ça s'est terminé en '79, '80.

Lion MURARD: À cette époque, le CNRS ne faisait pas, était totalement incompétent sur les domaines de la sociologie urbaine, de l'urbanisme, de toutes ces questions. Et les Ministères, à la grande époque du Gaullisme, et au moment où le Gaullisme croyait à la recherche et avait mis les fonds importants dans la recherche -- les Ministères étaient dotés, ont eu pendant toute cette époque des fonds relativement importants, pour financer des recherches. Alors, c'était en principe simplement des études, c'est-à-dire, qui ne duraient qu'un an, au maximum, deux ans, mais enfin, en un an, deux ans, vous pouvez déjà faire quelque chose..

Et avec des phénomènes de mode très importants. Il y a eu d'abord, je ne sais pas, CROZIER, TOURAINE, BOURDIEU, etc. et puis nous, on est arrivé, porté par nos capacités -- enfin, intellectuellement, on n'était pas plus mauvais, on était plutôt brillant. On était porté aussi par, enfin, lorsque c'est sorti.. par L'Anti-Oedipe. GUATTARI a sorti L'Anti-Oedipe avec DELEUZE, en '72.. mais on avait déjà, sans eux, obtenu des contrats..

Tout le monde vivait de la recherche contractuelle! Tout le monde travaillait par contrat.. Le CORDES, qui dépendait du Commissariat au Plan, qui avait des fonds relativement importants -- c'était essentiellement le CORDES et le Ministère de l'Urbanisme, enfin, le Ministère de l'Équipement.. C'était une situation spécifique à la France et spécifique aux années '70. Ça a disparu maintenant. C'est ça qui nous a fait disparaître.

Michel ROSTAIN: Et alors, si ce mouvement a pu se démarrer, c'est qu'à la même époque en France se développait ce qu'on appelle la "politique contractuelle," hein? À savoir que les Ministères, essentiellement la DGRST, le CNR-- pas le CNRS, précisément -- la DGRST, le Commissariat au Plan, et le Ministère de l'Équipement essayaient de contourner le CNRS pour susciter de nouvelles équipes de recherche.

En d'autres termes, le CNRS était considéré par un certain nombre d'administrateurs comme insuffisant aux besoins de recherche en France -- trop inerte, trop bureaucratisé, trop sclérosé -- immobile -- et ils

suscitaient des équipes de recherche hors du CNRS.

Et nous, nous avons cru à fond à ça, parce que nous, on a rencontré des administrateurs formidables, qui étaient intéressés par des courants de pensée -- bon, apparemment, on avait l'air dynamique, je crois qu'on était, un peu, et bon, en particulier, au Ministère de l'Équipement, il y a eu des interlocuteurs très vivants, qui ont cru à ce qu'on pouvait faire..

Non, c'était pas des copains. Parfois, il y avait des copains, mais non, en général, c'était -- on était trop jeune. On avait à peine 30 ans, même pas. Donc, on était un peu trop jeune pour avoir des copains dans les bureaux.. Ils avaient cinq ans, disons, plus que nous, c'était ça. Et ils s'intéressaient à notre courant.

Janet MORFORD: Comment ça se fait? Est-qu'ils connaissaient les gens vraiment--

Michel ROSTAIN: Ah non, ah non, c'est nous! On a fait -- de porte à porte, on est allé les voir, en disant: "On a des choses à dire, on a une force de travail, on est capable de --" et puis, ils nous ont cru, ce qui était fou parce que, au départ, c'était pas évident. Mais bon, il y avait des garanties quand même. Tout le monde avait des diplômes, parmi nous.

Et puis, on avait, on proposait une force de travail collective. On proposait des méthodes de travail qui étaient un peu originales. C'est-à-dire, au lieu de faire des enquêtes de type purement quantitatives, on composait des enquêtes un peu qualitatives, et du type de celle que vous faites. Mais au lieu de les faire comme vous faites toute seule, nous, on serait arrivé à dix pour faire ça, voyez? On aurait vu tout le Cerfi, on aurait vu tout le monde, on aurait organisé des réunions, enfin, un travail colossal d'agitation comme ça, pour en sortir quelque chose qui avait une certaine gueule, bon, discutable -- bon, on avait un peu de santé, quoi, je sais pas, on était moins triste, je crois, que les autres.

Cette époque représentait donc, pour tout parti

concerné, un renouveau de la recherche en sciences sociales et, plus particulièrement, des domaines qui touchaient à la modernisation de la France, souvent dits "de la recherche appliquée." Dans cette tourbillon d'idées, s'est établi un nouveau rapport entre gestionnaires de la recherche et chercheurs "hors-statut" (hors du CNRS et de l'Université): les uns disposant des fonds importants et s'intéressant à des courants de pensée innovateurs, les autres attirés par l'ouverture des appels d'offre (si ce n'étaient pas des "appels d'idées," sorte de carte blanche de la recherche) et ayant de fortes chances de décrocher un contrat auprès d'un organisme ou un autre. Les deux milieux se retrouvaient dans cette espèce de croyance mutuelle dans l'apport de la recherche et dans les valeurs du mécénat. Bien que le Cerfi ne fût certainement pas seul à bénéficier de cette situation, il se faisait remarquer dans la multitude de centres, notamment, par rapport aux équipes Marxistes et aux équipes du CNRS.

Le langage utilisé pour qualifier cette opposition -- ici, du point de vue Cerfien, faut-il remarquer -- est haut en images: au CNRS "incompétent, insuffisant, inerte, bureaucratisé, sclérosé, et immobile" s'oppose le Cerfi, avec son "dynamisme, ses capacités, sa force de travail collective, ses choses à dire, ses méthodes originales, son agitation, sa gueule, sa santé, bref, son allure moins triste." Je souligne ce contraste non pas pour suggérer que c'était la seule vérité, mais afin de signaler l'intensité de l'opposition qui caractérisait les rapports effectifs et

anticipés, entre le Cerfi et le domaine fonctionnarisé que représentait le CNRS.

L'essentiel, c'est de comprendre que le développement de la recherche contractuelle impliquait, d'une façon ou d'une autre, tout le milieu de la recherche en sciences sociales et qu'il a marqué une période précise dans l'histoire de celle-ci. Il convient également d'apprécier jusqu'à quel point le fonctionnement du Cerfi, en tant qu'équipe indépendante de toute attache institutionnelle, était dépendant de cette politique.

Si le contrat de programmation en Côte d'Ivoire, ainsi qu'un petit contrat de formation des vendeurs à la FNAC en 1970, avaient fait rentrer un peu d'argent dans la caisse du Cerfi, le premier grand projet, et le premier dit "de recherche," était le contrat obtenu auprès du Ministère de l'Équipement qui s'intitulait "Généalogie des équipements collectifs," et qui était surtout connu après qu'il fut plus tard publié en tant que Les Équipements du pouvoir. (25) Ce contrat marquait le début d'un deuxième temps fort, que l'on situe entre 1971 et 1974, à peu près.

Anne QUERRIEN: Il faut dire qu'il y a eu un événement complètement -- le hasard absolu. Un jour -- c'était moi qui étais secrétaire général du Cerfi, donc, j'allais régulièrement à l'adresse relever le courrier, etc. Mais cette adresse, c'était chez un architecte, on n'y faisait rien

25. À l'initiale, sorti en tant que numéro de Recherches, No.13, en décembre 1973, signé par toute une équipe et comportant les "interventions militantes" des uns et des autres, cet ouvrage fut ensuite réédité aux éditions 10/18, sans la plupart de ces réflexions sur le travail en équipe, et aux seuls noms de François FOURQUET et Lion MURARD.

d'autre que prendre -- s'il y en avait -- du courrier.

Et alors, je vois arriver une dame avec un numéro de Recherches sous le bras, et celui justement où on avait parlé de la programmation des hôpitaux psychiatriques, puis elle me dit: "Bon, voilà, dans mon ministère, on a vu ça et on aimerait vous rencontrer. Mon chef voudrait vous rencontrer." "Bon ben, très bien," et alors, on a eu un rendez-vous avec son chef.. qui s'appelait Michel CONAN, [et qui] nous dit: "Ben voilà, je trouve passionnant ce que vous dites à cette page-là!"

Alors, qu'est-ce c'était qu'on disait là? On disait que toutes les études traditionnelles de demande d'équipements, en fait, se font par questionnaire, en demandant aux gens s'ils veulent ce qui existe déjà. Donc, il n'y a jamais de place pour faire autre chose que d'augmenter quantitativement ce qui existe déjà. Que donc, il faudrait créer d'autres méthodes d'analyse de la demande, qui permettraient aux nouveaux d'advenir, d'être proposés et tout ça, et notamment, donc, peut-être à des transformations qualitatives d'arriver et non pas toujours qu'une accumulation quantitative.

Alors, il nous a dit: "Ça nous passionne parce que c'est vraiment un problème fondamental! Enfin, vous avez mis le doigt sur le problème central des équipements collectifs pour notre ministère. Donc, est-ce que vous seriez d'accord si on vous donnait de l'argent pour développer cette idée?" Bon alors, "Oui!" Et tant pis pour les compromis avec l'Etat et tout ça. Et donc, on a commencé à travailler sérieusement sur cette histoire-là, des équipements collectifs, des équipements du pouvoir, etc.

Félix GUATTARI: Ce contrat était considérable à l'époque puisqu'il fait un million de francs, ça faisait 100 million à l'époque.. C'est un gros truc, hein? Et là, ça a été un espèce de coup d'audace des gens qui dirigeaient -- de Michel CONAN, de Lucien BRAHMS, de toute cette équipe-là, que je revois de temps en temps, qui.. ont été vraiment un peu emballés par ce qu'on faisait, ce qu'on proposait.

François FOURQUET: Vers octobre ou septembre '71, l'événement, enfin, le premier contrat qui

donne une essence à ça (la Mafia), c'est le contrat "Généalogie des équipements collectifs," qui est négocié avec le Ministère de l'Équipement, grâce à un mécène d'une extrême importance dans cette affaire.. qui est CONAN, et sous l'égide philosophique de DELEUZE et de FOUCAULT, et GUATTARI aussi. Mais c'était surtout pour nous l'occasion de la rencontre avec FOUCAULT, qu'on avait été voir et qui nous a complètement encouragés, curieusement. Tout en se demandant, je m'en souviens toujours: "Mais je ne vois pas très bien ce que vous voulez faire d'autre que de la recherche en sciences humaines. Vous dites que vous voulez faire du militantisme, mais on ne voit pas très bien ce que ça veut dire." Mais enfin, ceci dit, il était très sympathique, il nous avait patronnés, encouragés.

L'intensité de ce moment est d'abord liée à l'intérêt inattendu manifesté par des personnes extérieures au Cerfi: d'une part, par Michel CONAN et son équipe au Ministère de l'Équipement, sous forme d'une étude exploratoire et ensuite d'une grande convention de recherche à plusieurs volets; et d'autre part, dans le patronage accordé par Michel FOUCAULT et Gilles DELEUZE. Tout à coup, et presque miraculeusement, cette bande de hors-la-loi se trouvait soutenue et encouragée par l'appareil de l'Etat, c'est-à-dire, par le biais de ses agents particuliers qui les prenaient au sérieux en tant qu'interlocuteurs. Les dimensions de ce coup de chance n'étaient pas uniquement symboliques: l'importance du montant du contrat était également matérielle, dans ce qu'il permettait au Cerfi de grossir considérablement ses ressources auto-gérées et d'engager dans un travail de recherche des personnes n'ayant pas un profil ou un poste de chercheur.

Ce deuxième temps fort était également caractérisé par la forte présence de Félix GUATTARI au Cerfi.

Lion MURARD: De la fin de 1971 à la fin de 1974, ça reste un petit groupe avec des petits contrats, et un rythme qui est fou, mais qui est -- à la fois, enfin, vraiment les mousquetaires, tous pour un et un pour tous. Et avec une force de frappe et un élan et une dynamique assez extraordinaires. Là, Félix nous a beaucoup aidés parce que Félix avait une capacité aussi -- d'abord, il faisait aussi L'Anti-Oedipe, si vous voulez, il y avait un phénomène de mode, comme je disais. Et auprès des ministères, Félix a ses liens personnels avec un certain nombre d'interlocuteurs, des décideurs, au niveau de la gestion des contrats. Il a eu un rôle de relations publiques important -- comme il avait, il a dix ans plus que nous, il avait une capacité que je n'avais pas, bien évidemment, à parler avec des gens qui maniaient des sommes d'argent importantes, et à faire un peu des offres, quoi. Du cinéma. Après, il fallait écrire le rapport aussi, c'est autre chose! Bon, ça, c'était toujours les mêmes. Et l'élément décisif, enfin, qui a lancé toute la machine, ça a été "Généalogie."

Anne QUERRIEN: GUATTARI, lui, a toujours été un grand manitou mais n'a jamais fait de travail autre que voir CONAN, aller à des colloques, etc. Mais disons, il faisait jamais le travail -- et puis, il venait à l'assemblée générale du Cerfi toutes les semaines. Mais il participait jamais à un groupe de travail, etc. Il était vraiment ailleurs.

Claude HARMELLE: Il y avait ces réunions hebdomadaires du Cerfi.. une grande réunion autour de Félix où tout le monde parlait de ses fantasmes, ses projets, c'était très délirant.. Félix, c'est sûrement une position tout à fait originale.. Il n'a jamais eu de position mandarinale, Félix. Bizarrement, le Cerfi, c'est un groupe qui a été très marqué par Félix, mais en même temps, avec une diversité -- il n'y a jamais eu d'histoires d'allégeance théorique. Je crois que Félix, c'est quelqu'un qui a laissé vivre la

diversité autour de lui, alors qu'en générale, ou dans le monde universitaire notamment, il y a souvent un mimétisme, et des écoles qui se fondent.

François FOURQUET: L'autre régularité, c'était la présidence de Félix. Parce que si Félix était président en titre, il était aussi président affectif, je dirais. C'est-à-dire, en cas de conflit, il y avait toujours une tentative de demander à Félix d'arbitrer le conflit. De l'arbitrer à sa manière. C'est-à-dire, en réalité, il n'y avait aucun pouvoir de président là-dedans, il n'y avait aucun pouvoir juridique. Le vrai pouvoir, c'était nous qui l'avions, au niveau juridique, de qui va faire quoi. Mais il avait un tas de prestige auprès de nous, puisque c'était notre aîné d'une dizaine d'années -- et puis, en plus, un prestige intellectuel et affectif -- qu'il était en position de dire: "Tiens, tu devrais faire ça" -- enfin, pas de pousser mais d'influer sur le cours des choses, voilà, d'influer sur le cours des choses.

Dans la myriade de façons dont Félix GUATTARI participait au Cerfi pendant cette période, on remarque à plusieurs reprises la distinction faite entre son engagement et celui des autres. Alors que sa présence aux négociations et ses connaissances dans le milieu administratif étaient des contributions inestimables au travail de prospection, il ne se mêlait pas au travail de l'écriture. Il faisait bien partie des "discussions fantastiques" où se débattaient des idées menant aux projets, mais restait plutôt une référence et un patron qu'un élément actif dans la production des travaux.

En outre, GUATTARI se distinguait en étant au centre des choses et pourtant détaché d'elles. Cette combinaison d'implication et de recul dérivait non pas d'un pouvoir en

droit mais d'une position de puissance, puissance relative par l'âge, par l'expérience, par les capacités gestionnaires particulières à lui. Dans la mesure où les compétences et les ressources propres au noyau fondateur augmentaient, la place de GUATTARI dans le collectif devait forcément s'ajuster; il était, de toute façon, dès le début différemment impliqué que ceux de la Mafia et les autres qui travaillaient au Cerfi.

L'intensité de cette époque est aussi attribuée au style de rapports entre ceux qui étaient au Cerfi à plein temps.

Michel ROSTAIN: De 1971 à 1975 à peu près, nous avons été un grand groupe, comme ça, aux limites jamais fixées. Vous dites que vous êtes du Cerfi, c'est vrai. Vous venez, vous avez envie de travailler, travaillez. Une sorte de phénomène d'absorption. Si jamais ça ne marche pas, vous partez, voilà. Il n'y avait pas de limites précises.

Gaëtane LAMARCHE-VADEL: Il y aura toujours, pour toute la vie du Cerfi, une différence entre le noyau, qui avait le pouvoir, et les autres.. Même dans les bons moments du Cerfi, c'est-à-dire, dans les moments, dans les années, je ne sais pas, '73, où il y avait beaucoup de gens qui passaient -- il y avait énormément de groupes de travail, beaucoup de projets. Ce noyau était un peu fondu. Il y avait moins, on le sentait moins fort, moins puissant que quand le Cerfi a commencé un peu à piétiner, où là, le noyau est redevenu beaucoup plus dur.. Ils ont toujours fait corps, finalement, vis-à-vis des autres, hein, dans les moments difficiles.. Donc, dans les moments où le Cerfi était en pleine expansion, ce "faire corps" était beaucoup moins sensible. Il y avait beaucoup plus d'énergie, de circulation, donc, ce noyau était aussi peut-être plus fondu dans différents groupes.

François FOURQUET: Dans le courant de '71, '72, c'était l'époque des projets. Projet "CORDES-La Borde." Projet "Babilages" -- c'était le truc de Liane, le projet crèches. Bon, il y a eu plusieurs projets, donc. Ensuite, alors, là, c'était la grande année -- ou on peut dire, c'était '72, '73, '74 -- oui, ça durait trois ans, finalement. C'est peu! Fin '71, '72, '73, '74: voilà. Trois années pleines, si vous voulez. Ça, c'était la grande époque où -- on n'imaginait pas que ce qu'on vivait allait s'arrêter si vite! On se voyait au moins sur 10 ans, au Cerfi. Alors là, ça a été l'apogée, si vous voulez.. On imaginait pas qu'on était à l'apogée parce qu'on se sentait retenu par -- on était trop jeune, on n'était pas très bien connu, il y avait plein de conflits entre nous. On espérait que les conflits s'apaiseraient -- on avait l'impression de perdre beaucoup d'énergie dans nos conflits mutuels, hein? On espérait que ça s'apaiserait, qu'on aurait plus d'énergie à consacrer à la production, si vous voulez. Et en réalité, dans ces conflits même, on vivait la période la plus féconde! En tout ça, dans les conflits même. C'est ça, c'est certain.

C'était donc l'époque de l'ouverture, de l'expansion et des investissements tous azimuts. Cet élan se nourrissait de l'efflorescence des projets et de la libre circulation de l'énergie, même si une partie de celle-ci était consommée par la résolution des conflits internes.

Dans tout ce remous, si peu structuré, et réglé par aucune autorité autre que le désir, l'investissement et les coups de force, le Cerfi pouvait pourtant paraître comme quelque chose d'imparfait, seulement l'esquisse d'une plus grande production, qui serait mieux maîtrisée au fur et à mesure que les années passaient. Mais en fait, cette intensité-là était plutôt de courte durée: l'esprit infatigable de perinde ac cadaver allait rencontrer

les exigences de la gestion à grande échelle.

Avant de quitter ce temps fort, il convient de considérer cette prise d'ampleur par le Cerfi, du point de vue de ceux qui ont "pris le train en marche:"

Claude HARMELLE: Oui, il y avait ces réunions hebdomadaires du Cerfi.. J'ai dû savoir par un copain du Cerfi, je suis passé voir. Je ne sais pas -- le fait que j'étais partie l'année en Amérique du Sud m'avait un peu désocialisé, j'avais perdu un peu les contacts, alors, j'étais content en rentrant de retrouver un.. Et puis, il y avait une espèce de folie autour du début du Cerfi qui était très sympathique..

Une des fascinations qui m'avait fait venir ou m'accrocher à ce redémarr-- à ce démarrage du Cerfi, c'était le mythe qu'il y avait plein d'argent. C'était une grande bourse, une bourse d'idées.. Mon idée à cette époque-là, c'était que je voulais faire -- devenir forain, acheter un manège de chevaux de bois et faire les fêtes foraines. Alors, j'étais venu au Cerfi en pensant que l'idée leur plairait peut-être, qu'ils m'aideraient à trouver l'argent.. Alors, ça n'a intéressé personne parce que ce n'était pas du tout..

Mais bon, je cherchais du boulot, ici, de ce côté-là.. En fait, au début, on n'était pas embauchés, à l'époque, au Cerfi. Il n'y avait pas de trucs comme ça. C'était un groupe qui marchait par cooptation, quoi, et comme moi, historiquement, je faisais partie du groupe, je cherchais du boulot, il y avait des trucs à faire, je ne sais plus, je crois qu'il y a eu besoin de gens qui s'occupent un peu de la gestion du Cerfi.

J'ai commencé à m'occuper de la gestion du Cerfi -- puis, en faisant la gestion, bon, je me suis aperçu qu'il y avait un contrat qui avait été passé avec l'Etat, sur un sujet de recherche, et que les gens qui avaient répondu à ce projet ne voulaient plus le faire. Ça ne les intéressait plus..

Enfin, c'est-à-dire que le Ministère voulait bien financer mais il fallait réécrire le projet, que quelqu'un réécrive le projet. Et j'ai réécrit le projet -- j'avais jamais fait ça de ma vie -- j'ai réécrit le projet, ce qui fait que je me suis trouvé en position de pouvoir faire la recherche. Et je l'ai fait avec un copain qui s'appelle Olivier QUEROUIL

-- on faisait ça ensemble.

Ce cheminement, bien que très singulier, marque bien des régularités dans la croissance du Cerfi. D'abord, c'était souvent par liens personnels que des nouveaux venaient au Cerfi, et encore à la réunion hebdomadaire qu'ils débarquaient. Le mythe de l'argent qui y était disponible attirait des rêveurs et aventuriers pourvus de projets de toutes sortes.

En effet, parce qu'ils étaient là au moment juste ou qu'ils avaient des points de référence communs, certains se trouvaient vite mis au travail. Et une fois engagés quelque part, ils étaient dans une position de saisir d'autres occasions qui se présentaient. De cette façon, le Cerfi a pris de l'ampleur, jusqu'à compter, d'après Michel ROSTAIN, 80 personnes qui ont touché de l'argent au cours de l'année 1974-75.

Le troisième moment fort qui ressort des récits accompagnait un changement considérable dans l'organisation du collectif: l'éclatement de cette "grande masse polymorphe" en plusieurs unités plus petites et financièrement autonomes les unes des autres.

Michel ROSTAIN: À partir de '74, il était tellement grand, le Cerfi, qu'il y avait un problème, quoi.. À partir de '74, on a fait éclater le Cerfi en sous-groupes. C'est-à-dire qu'on a constitué de manière -- en fait, entre temps, il y avait eu plein, plein de transformations à l'intérieur de l'organisation du Cerfi. Toutes les semaines, ça changeait. En tout cas, en '74, il y a eu une transformation importante pour moi, en tout cas, puisqu'on a transformé le Cerfi en

sous-groupes, en organisant les groupes en unités de production, à savoir, un contrat, un groupe.. Un groupe égale un budget aussi.. Évidemment, on faisait du déficit constamment, alors, c'était un moyen d'essai contre les déficits. Un contrat, un groupe, un groupe, un budget, voilà..

Alors, moi, mon idée en '75, en faisant éclater les groupes, c'était -- elle s'est quand même -- elle avait une certaine cohérence, c'est d'une part, faire en sorte que le Cerfi soit moins une masse, tout le monde se tient au chaud, etc., que moi, je puisse faire de la musique tranquille, quoi, sans que tout le monde soit sur mon dos, pour caricaturer, hein? Mais c'était aussi qu'il y avait un danger financier, à savoir que le Cerfi avait tellement de dettes qu'il risquait d'être mis en faillite.

Et à ce moment-là, les groupes se sont constitués en association, et le Cerfi est devenu une sorte de fédération d'associations. Et il y a des associations qui existent encore. Le mot d'ordre, c'était comme on disait: "Un, deux, trois Viêt-nam," pendant les années '60 -- faire un Viêt-nam en Amérique Latine, un Viêt-nam, des Viêt-nam partout. Ben, moi, je disais: "Un, deux, trois Cerfi!" Ou 10 Cerfis.

Alors, il s'est créé des associations qui s'appelaient Cerfi aussi, qui, pour certains, n'avaient rien à voir avec le Cerfi, ou presque rien, qui avaient un style de gestion très différent, qu'on connaissait presque pas.. Donc, là, ça a essaimé, mais ça a essaimé en structure beaucoup plus fonctionnelle que le Cerfi, qui était une structure aberrante, quoi. Et ça a permis à certains de protéger un peu leur vie professionnelle..

Lion MURARD: La comptabilité, elle était tournante. Et la situation est devenue tellement tendue et impossible à gérer, justement, entre tellement de demandes, d'exigences disparates, que finalement, en 1974, Michel et moi avons pris la comptabilité, pour ne plus la quitter. Et on a pris la direction du Cerfi -- parce qu'une direction financière était évidemment une direction politique! Ceux qui tenaient la comptabilité.. représentaient -- étaient la direction politique! Donc, on a pris la direction, Michel et moi, en '74, jusqu'au

bout, jusqu'à la fin.

Et donc, on a rompu avec nos règles, mais c'était délibéré. Et on a fait une alliance, qui était -- bon, il était impossible que FOURQUET soit à la compta -- enfin, ça ne pouvait être ni FOURQUET, ni Liane -- enfin, de toute façon, il n'y avait pas de choix, il fallait arrêter..

Et à partir de là, la direction, les décisions, c'est nous qui les avons prises. Entr'autres, c'est nous qui avons mené toutes les négociations sur, enfin, vis-à-vis du CNRS, toute la fin de la politique contractuelle, la fin de la recherche contractuelle, et puis les prises de position publiques qu'on a prises dans Le Monde, etc. C'est nous qui les avons opposés.

Anne QUERRIEN: Il s'était regroupé plein de gens au Cerfi qui étaient incapables de négocier des contrats avec l'administration. Donc, de gagner leur vie. Donc, il y avait un problème d'appauvrissement, parce que ces gens-là voulaient quand même avoir du fric.. Et en fait, nous, on n'arrivait plus -- quand je dis "nous," c'est FOURQUET, c'est moi, c'est Liane, c'est des gens comme ça, enfin, le noyau -- on n'arrivait plus à vivre assez pour..

Donc, il y a eu une espèce de -- Cerfi s'est transformé en une fédération de groupes, chargés chacun de s'alimenter financièrement, pour que ça ne tombe pas toujours sur les mêmes. Alors, par exemple, ROSTAIN, du coup, a fait avec ses copains un Cerfi-Musique, et d'un certain côté, ça a permis à des différences de se marquer beaucoup plus. C'est-à-dire, à partir du moment où ROSTAIN, mettons, a dû gagner son fric lui-même, et ne plus être dépendant des contrats négociés par moi ou GUATTARI ou FOURQUET ou je ne sais qui, il a dit: "Mais moi, c'est la musique qui m'intéresse, c'est pas vos trucs!"

Et ainsi de suite, chacun -- il y a eu quand même une différenciation -- ça, c'est intéressant. Mais en même temps, cette différenciation, c'était aussi des territoires extrêmement délimités et qui ne communiquaient plus entre eux. C'est-à-dire que les assemblées générales ont cessé. GUATTARI, d'ailleurs, a cessé de venir, alors, comme elles se faisaient complètement autour de lui, bon ben..

Et donc, le Cerfi s'est un peu vidé de sa

substance centrale, qui n'apparaissait plus que comme une espèce de caisse, qui prélevait de l'argent sur les groupes périphériques, pour alimenter notamment la revue. Le tout, évidemment, une espèce de fronde larvée des différents sous-groupes, et une tendance très forte aux gens nouveaux, qui n'avaient pas toute l'histoire commune du groupe arrière, de vouloir, dans chacun des sous-groupes, qu'on largue tout ça. D'où une espèce d'éclatement, et où il ne restait plus que la revue, finalement, comme liant.

Et en plus, comme donc, GUATTARI était très peu présent et tout ça, au fond, les nouveaux en avaient rien à faire de la politique, quoi, absolument. Ils sont plus jeunes et ils ont pas la même culture politique. D'où cette crise, c'est-à-dire, c'est, en fait, effectivement une crise aussi des nouveaux.

La décision de prendre la direction et d'imposer une nouvelle organisation du collectif en sous-groupes allait, évidemment, à l'encontre de l'idéal d'une gestion communautaire des ressources que le Cerfi avait visé dès le départ. Mais l'avenir du collectif s'avérait déjà menacé: par le déséquilibre de plus en plus grand entre le nombre qui produisaient des travaux publiables et le nombre qui réclamaient de l'argent; par l'accumulation des dettes qui ne faisait qu'aggraver cette disparité; par les contraintes que cet engagement impliquait vis-à-vis des désirs individuels. L'éclatement en sous-groupes et la dissociation financière des contrats étaient donc justifiés par rapport à la survie du collectif, plus particulièrement, à celle du noyau qui risquait de s'épuiser, et au désir, chez certains, de poursuivre leurs intérêts individuels naissants.

Cependant, avec cette assurance collective et cette

liberté individuelle venait un affaiblissement de leurs liens: l'interpellation des uns et des autres diminuait; ni les ressources, ni leur gestion n'étaient plus communes; et le retrait de GUATTARI impliquait aussi la perte de la force cohésive qui se ralliait autour de lui. Cette redistribution interne au collectif n'était que le début de tout un processus de dispersion.

Vient le temps d'un nouveau moment fort, avec le changement de locaux, peu de temps après l'éclatement en sous-groupes. Il y avait eu un projet de trouver un local pour le Cerfi qui serait également un lieu de vie, une sorte de centre utopique en milieu urbain, à être financé dans le cadre d'un contrat sur les villes nouvelles, à Marne-la-Vallée. Félix GUATTARI avait fort soutenu l'idée et participé aux négociations auprès des administrateurs de la ville nouvelle, mais la Mafia se révélait trop divisée sur cette question, et le projet fut annulé, renforçant ainsi les oppositions internes.

Par ailleurs, cependant, il était évident qu'il fallait déménager de leur appartement au Boulevard Beaumarchais. D'une part, leur départ était obligé, car dès son installation, le Cerfi avait été un locataire quelque peu saillant: on imagine bien comment tous les allers et venues pouvaient troubler l'intimité de ce bel immeuble bourgeois, surtout le jour de la réunion hebdomadaire, où se rassemblaient souvent plus qu'une cinquantaine de personnes.

D'autre part, le déménagement était stratégique, un moyen d'échapper discrètement à ces vagues de gens venus en

touriste au Cerfi, à partir du moment où sa réunion hebdomadaire était devenue une curiosité intellectuelle, une espèce de salon mondain, parfois plus un spectacle qu'elle n'était un régulateur de problèmes. Et puis pour certains, la décision de réinstaller le Cerfi dans une maison à Fontenay-sous-Bois correspondait bien à leur désir d'instaurer une vie plus communautaire au sein du collectif.

Lion MURARD: Il y avait un local.. qu'on louait pas seul, qu'on possédait avec un groupe d'architectes, justement. Mais un agence d'architectes. Et puis nous, on avait seulement une grande salle et puis deux, trois petites pièces. Dans un même appartement bourgeois, au troisième étage, sur le Boulevard Beaumarchais, au 103. Et eux, les architectes, ils faisaient leur journée de travail, solide.. et puis nous, ça a commencé à être la folie furieuse là-dedans.

Et à la fin, d'ailleurs, si on a dû déménager, partir à Fontenay-sous-Bois, en 1974, c'est bien parce qu'on s'est fait mettre à la porte -- en France, il faut, lorsqu'on habite un immeuble bourgeois, il faut avoir ce qu'on appelle une vie bourgeoise. Alors, chez nous, il passait 60, 70 personnes, tous les jours, qui montaient l'escalier.. Au début, en '71, '72, il n'y avait personne. Mais à partir de 1973, quand il y a eu un peu d'argent, ben, il venait tous les mardis, à l'assemblée générale, il y avait 70 personnes!..

Alors, les pauvres architectes, qui travaillaient dans leur pièce, il y avait notre -- la grande pièce principale, dans laquelle on faisait l'assemblée générale. Il y avait 70 personnes là-dedans, assises par terre, etc., et eux, les pauvres.. mais qu'est-ce que vous voulez? Et à la fin, on nous a signifié congé de notre bail, on nous a donné congé et on nous a demandé de partir parce que nous n'occupions pas les locaux comme il fallait.

Claude HARMELLE: Fontenay, ça a été une solution

intermédiaire.. Il y avait un projet qui se discutait à cette époque-là, d'habiter tous ensemble, enfin, en grande partie, en tout cas.. Il y avait plusieurs projets, on voulait reprendre une usine ou une grande bâtisse qu'on aurait aménagée autrement, et puis en fait.. Ça s'est pas fait.. Je ne sais pas si l'envie de vivre tous ensemble était aussi unanime que ça.

Il y avait, en fait, ça s'est fait par petits bouts. Le groupe "musique" a habité cette maison à Vincennes où ils étaient. Avant, Michel et FOURQUET partageaient un appartement.. Ce projet d'habitat collectif s'est pas fait, quoi, sauf que Fontenay, c'est quand même une façon d'avoir un truc intermédiaire.

C'était plus une auberge.. On s'en servait dans des périodes, on y a tous habité -- moi, j'y habitais un peu, FOURQUET y habitait un peu, Michel est venu dormir aussi. Parce que c'était pas aménagé seulement pour être des bureaux, quoi. C'était aussi -- il y avait des lits, il y avait des chambres..

Moi, je trouve, surtout la période de Fontenay, il y avait un peu une utopie qui fonctionnait, où on se donnait des concerts, on se faisait des fêtes, on avait vraiment -- et puis la maison était très chouette, la maison à Fontenay.. Il y avait toutes sortes de fonctionnements de groupe, presque, enfin, un peu communautaire. On bouffait souvent ensemble, il y avait une cuisine..

C'était un milieu ouvert. On avait même des habitués -- il y avait toutes sortes de types un peu fou, des anciens de La Borde, pour lesquels c'était une espèce de structure de survie..

Félix était très présent au début, et puis, bizarrement, à partir du moment où on a déménagé à Fontenay.. Félix n'a point accompagné ce déménagement. C'est-à-dire, à Fontenay, il venait très peu. Et là, le Cerfi s'est peu à peu..

Claude ROUOT: [Le déménagement.] ça a été énormément discuté. Ça a été un enjeu qui a occupé un certain nombre de mardis. Alors, il y avait les fantasmes, divers fantasmes. Je me souviens, il était question d'aller dans une ville nouvelle, dans la mouvance d'Anne QUERRIEN et d'un projet qu'elle avait sur Marne-la-Vallée. Alors, grands mètres carrés d'équipement social, je crois, où on

aurait fait un travail sur place, etc. Il y avait ce projet-là. Il y avait le projet de louer un truc très, très grand -- ça, c'était HARMELLE -- les 2000 mètres carrés qu'on investirait.

Il y avait des gens qui étaient quand même un petit peu effrayés -- enfin, ça, c'était le discours officiel, c'est pareil, je veux dire, on peut dire: "2000 mètres carrés, formidable!", etc. En réalité, il y avait quand même une espèce de rationalité qui fait qu'on s'est rabattu sur une maison, quand même, jouable au point de vue espace. Et qui était une assez belle maison, dans laquelle il y avait quelques travaux, mais enfin, suffisamment pour le groupe et relativement raisonnable par rapport au projet fou qui était agité.

Et ça a été donc pas mal discuté, puis a finalement -- mais je crois que ROSTAIN à ce moment-là était quand même le leader, indiscutable, de tout ça. Et puis donc, Fontenay, c'était un peu la deuxième chance par rapport au Cerfi.. Parce qu'il y avait quand même déjà des groupes qui commençaient -- enfin, Liane MOZÈRE disait de moi: "Oh, Claude ROUOT, de toute façon, elle achète des plantes vertes, alors qu'elle s'est pas rendu compte que le Cerfi, c'est fini!" J'étais celle qui devais arranger tout le monde parce que j'avais une pratique qui consistait vraiment à croire qu'il y avait toujours un groupe très, très collectif.

Imposé à certains égards, désiré à d'autres, le déménagement à Fontenay-sous-Bois marquait quelques remaniements dans l'ambiance et la composition du collectif. C'était à la fois un renfermement sur lui-même, car ils s'éloignaient de Paris, et une ouverture sur une autre forme de vie communautaire, car la maison, les repas, les fêtes, l'accueil des amis étaient davantage investis. Le fait que ce projet se posait comme renaissance du Cerfi atteste bien de l'intensité de ce moment pour certains. Mais les réticences et le désinvestissement des autres, ainsi que la

façon dont on parle du nouveau local comme d'une "solution intermédiaire," ou d'un résultat de la "rationalité," indiquent que les différences de position commençaient à s'accuser et à poser des doutes sur la longévité potentielle de l'entreprise.

Les dernières années du Cerfi étaient marquées par toute une série de moments forts, crises internes et externes qui s'enchaînaient, s'aggravaient et multipliaient les menaces à son existence. Le début de la fin était signalé par un revirement important dans la politique de la recherche contractuelle.

En 1975, les pouvoirs publics ont décidé, sous pression des syndicats, de mettre fin à cette pratique de financement des équipes autonomes, et de créer plutôt un nombre limité de postes de chercheur statutaire au CNRS. Cette "intégration" de chercheurs hors-statut à la fonction publique se réalisait avec les fonds jusque-là réservés à la recherche contractuelle, ainsi limitant radicalement le nombre, les dimensions et la nature des contrats qui pouvaient être négociés avec les organismes financeurs. Elle menaçait aussi ces rapports du style "mécène/artiste" qui avaient pu développer autrement. Le danger d'une telle fonctionnarisation de la recherche semblait si évident aux gens du Cerfi que, au début, ils ne croyaient pas possible qu'une telle proposition se fasse réellement.

François FOURQUET: En réalité, c'était le commencement de la fin. Parce que, là-dessus s'est greffé un événement extrêmement important.. en '75, l'événement de la fonctionnarisation de la recherche, et le

fait que la source financière s'est tarie. C'était à cette époque qu'ont été terminés les principaux contrats.. Et on n'a plus, depuis lors, retrouvé.. de nouveaux contrats. Alors, le phénomène humain se conjoignant au phénomène financier, c'était le déclin. Sauf qu'avant de partir, on a eu cette position, hautement affirmée que -- on ne s'intégrerait qu'en tant que Cerfi ou pas du tout. Qu'on ne voulait à aucun prix perdre l'outil que nous avons créé.

Michel ROSTAIN: Alors, tournant dans les années '76 - '77. Tournant qu'on a loupé, qui a provoqué la mort du Cerfi. À savoir, l'État change sa politique et décide de limiter la politique contractuelle, décide de supprimer la politique contractuelle et de supprimer ce qu'on appelait "les chercheurs hors-statut." On nous a proposé, plus ou moins officiellement.. d'être quatre ou cinq à rentrer au CNRS. Donc, il s'agissait de liquider le Cerfi en définitive, quatre ou cinq des "meilleurs" parmi nous -- "meilleurs" entre guillemets -- ceux que le CNRS reconnaissait comme des gens avec qui on pouvait discuter.. Je crois qu'on nous a proposé une liste, mais c'était pas, ça venait pas directement du CNRS, c'était des compromis, enfin bref, on proposait à quatre ou cinq d'entre nous de rentrer au CNRS, et puis de liquider le Cerfi. Nous avons refusé.

Ensuite -- il faut dire qu'on s'est occupé tardivement de cette histoire de hors-statuts. On s'en foutait complètement.. À l'époque, on a cru qu'on pouvait renverser le rapport de force. On l'a cru parce que -- on n'était pas complètement idiot -- parce que dans les administrations, qui nous finançaient jusqu'alors, il y avait des responsables administratifs qui étaient d'accord avec nous.

C'est-à-dire qu'au Commissariat au Plan, au Ministère de l'Équipement, au DGRST, il y avait des gens qui pensaient que l'intégration de tous les chercheurs au sein du CNRS était une connerie. Parce que ça allait les stériliser beaucoup, parce que le CNRS est une machine quand même très lourde.. Donc, on s'est dit: "Ils vont nous aider, ils vont peut-être renverser la vapeur".. Et puis ça n'a pas marché.

Mais au fur et à mesure que le marché des contrats se rétrécissait et que l'intégration se mettait en place, les gens au Cerfi prenaient conscience du danger effectif que cette politique posait. En changeant de tactiques, ils ont publiquement, et au nom du Cerfi, pris position contre la fonctionnarisation de la recherche, dans un document intitulé "Manifeste pour le droit à la recherche," dont un extrait est paru dans Le Monde du 27 juillet 1977.

François FOURQUET: On a écrit des cinquantaines de pages sur pourquoi on ne veut pas la fonctionnarisation. "Le Manifeste," voilà.. il marque notre souci, notre volonté de continuer à créer, à exister dans le cadre d'une institution autonome, privée, de statut privé, qui gèrait elle-même ses conflits -- de pouvoir, ses conflits de sentiments, affectifs, ses conflits financiers. Qu'on s'en démerde nous-mêmes! Entreprise privée! Enfin, on y tenait, beaucoup!

Lion MURARD: Michel et moi, nous avons publié un texte dans Le Monde, qui nous a jamais été pardonné. On en porte encore la croix, pour avoir dit un peu qu'il nous paraissait mauvais que tous les chercheurs deviennent des chercheurs d'État, que toute la recherche contractuelle disparaisse. C'était un texte, à l'époque, d'ailleurs, qu'on a imposé au Cerfi.

du "Manifeste:" En définitive, la question peut s'écrire ainsi: est-ce que l'existence de réseaux du style du Cerfi, voire de groupes plus précaires ou plus insolites encore, dans la recherche scientifique intéresse l'administration? Une telle question déborde naturellement le cadre du Cerfi et pose le problème du droit à la recherche en sciences sociales. N'est-il pas possible d'imaginer et de favoriser l'existence de centres nombreux et autonomes (collectifs, associations, fondations, départements d'institutions, groupes divers, etc.) qui pour un temps donné, renouvelable

éventuellement après accord mutuel, s'engageraient sur des recherches et des expérimentations sociales, sur la base non pas d'un être de chercheur, mais de leur existence sociale réelle (une équipe médico-sociale, un groupe réuni par ses affinités et ses objectifs, des travailleurs sociaux, des chômeurs, etc.). Il ne s'agit pas de créer de nouveaux chercheurs futurs fonctionnaires mais de multiplier les lieux, les occasions et les fondements de la recherche en sciences sociales.(26)

Cet article et les exemplaires du "Manifeste" que le Cerfi a envoyés à toute une liste de chercheurs et d'administrateurs concernés par l'intégration ont clairement signalé la position du Cerfi là-dessus. Mais les réponses étaient peu nombreuses, et le Cerfi restait essentiellement solitaire dans sa contestation ouverte de cette politique.

Par ailleurs, les changements externes se traduisaient par une mouvance interne au Cerfi. D'une part, la rareté des contrats posait un défi à la force cohésive du collectif. Avaient-ils d'autres choix que le "sauve-qui-peut"?

Liane MOZÈRE: Au moment de '75, '76, au moment où la crise a vraiment frappé le Cerfi.. c'est-à-dire, vraiment le début de la période où il n'y avait plus de contrats.. c'est d'ailleurs contemporain de Fontenay. À mon avis, Fontenay, ça a été une catastrophe, quoi, subjective -- ça n'a fait que matérialiser quelque chose qui était déjà catastrophique, si vous voulez. Moi, je me souviens très bien, il y avait une crise très fort.. On s'était super-engueulé, parce que.. il faut bien dire ce qui s'est passé, c'est-à-dire que quand il y avait un contrat, et on était nombreux.. disons, vous venez de l'avoir, ben, vous le gardez pour vous, le contrat -- ça, c'était jamais vu au Cerfi! Il y a eu des contrats, qui sont passés comme ça, on les a même pas -- ça se discutait

26. Cet extrait est du document tiré et circulé par le Cerfi "Le droit à la recherche," p.7.

toujours! Le mardi, toujours! Tout à coup, il y a eu des contrats qui étaient distribués -- si vous n'étiez pas là au moment où ça se passait.. C'était plus du tout comme des biens communs.

Alors, d'accord, c'était pas des individus, c'était des sous-groupes ou je ne sais quoi, mais bon. Enfin, moi, à partir de '75, j'ai créé mon association. Moi, j'ai dit: "Je ne veux plus rien avoir à faire avec eux." En l'occurrence, c'était ROSTAIN, Lion, qui, pour moi, ont liquidé le Cerfi. Et de façon très irresponsable, c'est-à-dire, bon, il fallait faire une liquidation financière, ça, c'est sûr, mais..

Tous les mardis, on pouvait manger et puis après, on faisait la réunion. Mais ce n'était plus comme -- enfin, je ne voyais plus personne, c'était vraiment que le noyau, ça avait un peu changé, quoi. Et je me souviens, il y avait vraiment une crise économique effroyable. Moi, je n'avais plus de contrats.. Et Félix avait dit: "Eh ben, il faut assurer collectivement, il faut faire une soupe populaire." Qui était tout à fait dans la ligne de ce que c'était, le Cerfi, pour lui, puis, pour moi.

C'est-à-dire qu'on met l'argent en commun et on fait un secours commun. Chacun peut venir manger, si on n'a plus de contrats, on peut au moins venir, amener les mêmes. Enfin, un truc de survie, un dispositif de survie économique.. Et c'est devenu -- enfin, moi, je le date de là, il y a d'autres gens qui le dateraient d'un autre moment.. C'est drôle, d'ailleurs, parce que les lieux, ça doit avoir une importance, quand même. Je crois d'avoir quitté Paris, c'est..

Provoqué par la pénurie de contrats à l'extérieur, le conflit ancien au sein du collectif refaisait surface, cette fois en opposant une stratégie de survie collective à des logiques individuelles. L'isolation du Cerfi par rapport au champ de la recherche se doublait d'une différenciation interne; commençaient alors les premiers départs du collectif, par ceux qui n'y trouvaient plus les moyens matériels ou le désir de s'y investir.

D'autre part, la mouvance interne au Cerfi était caractérisé par des changements dans les objets d'investissement. Dans la suite des grands contrats et du développement des domaines particuliers de recherche, l'intérêt dans l'édition s'est manifesté; et en 1977, la maison d'édition Recherches (collection Encres) fut fondée et existait dès lors indépendamment du Cerfi. Alors que la maison d'édition représentait un renouveau, sa création s'accompagnait aussi de différends autour de son orientation et de sa place vis-à-vis du collectif de recherche.

Florence PÉTRY: Il est apparu au cours des années '70 à '75 que le cadre de la revue.. permettait difficilement de publier certains des travaux, des ouvrages qui étaient vraiment des livres, qui arrivaient au Cerfi. On a utilisé la revue pour y faire aussi des livres, mais on sentait bien qu'il y avait une limite, qui desservait les ouvrages qui étaient publiés à la revue. Il fallait qu'ils puissent paraître en tant que livre. Et puis.. en fait, tout le monde était très motivé par l'édition. Ça représentait symboliquement et réellement beaucoup.. Et donc, on a créé la société d'édition à côté de la revue..

Dans la revue, d'abord, il y avait Claude ROUOT, et puis, bon, effectivement, à l'occasion d'un numéro ou d'un autre, arrivaient une, plusieurs personnes, qui portaient le numéro.. À la maison d'édition, il y avait donc Georges PRÉLI, Lion MURARD, Patrick ZYLBERMANN, Claude ROUOT, et moi-même. Et puis par la suite, Claude ROUOT et Georges PRÉLI se sont éloignés, et Numa MURARD est arrivé..

Je pense que ces animateurs-là, dans la mesure où ils étaient auteurs et chercheurs simultanément, la marche de la cellule d'édition était pour eux, à la fois, un outil et une réalisation nécessaire, mais qui ne devait pas trop empiéter sur leurs autres projets. Donc, je ressentais souvent, moi, comme un frein, une attitude qui ne se donnait pas pour projet et pour finalité l'édition. Alors, je sentais un potentiel

tout le temps extrêmement important, alors qu'il n'y avait pas les mêmes objectifs, si vous voulez..

Je pense qu'il y avait des tensions entre la maison d'édition et le groupe du Cerfi.. dans la mesure où la maison d'édition était un lieu collectif qui était en expansion, qui prenait une vitalité, à un moment où un certain nombre de gens du Cerfi avaient le besoin de faire la marche inverse.. D'une certaine manière, la bonne santé de ce nouveau lieu.. risquait de masquer une autre réalité, qui était celle de la fin d'histoire..

Bien que l'intérêt des éditions fût unanimement reconnu, la politique de cette entreprise était beaucoup plus débattue. En gros, une logique externe, la volonté d'oser prendre des risques en vue d'augmenter sa position dans le champ de l'édition, s'opposait à une logique interne, le désir de sauvegarder cette entreprise, à la fois outil d'expression disponible aux chercheurs-écrivains et moyen sûr d'assurer des postes à ses gestionnaires.

En outre, cette opposition traduisait un conflit latent autour de la direction, conflit qui renvoyait dos à dos compétences "professionnelles" et compétences "intellectuelles." Dans le fond, il semblait être question de la capacité des uns et des autres de s'investir à la fois dans la recherche, l'écriture et l'édition; aussi de leur capacité de partager le pouvoir et de satisfaire simultanément aux idéaux communautaires et aux exigences du marché de l'édition.

L'accumulation de ces difficultés internes et externes au Cerfi menait à une tentative de les résoudre, en s'éloignant brièvement des lieux investis: ainsi se

produisait un autre moment fort, lors du retrait du collectif à Etretat, dans le courant de 1977-78. Dans la tradition de la gestion collective des problèmes, cette rencontre devait être l'occasion d'affronter les multiples crises traversant le Cerfi: leurs positions de plus en plus individuelles et de moins en moins collectives sur l'intégration, sur la maison d'édition, et sur l'avenir même du collectif.

François FOURQUET: Alors, on a quand même essayé de se regrouper en '77. On a eu ce qu'on appelait "Etretat," parce qu'on s'est tous réuni à un séminaire à Etretat. J'avoue, je ne me souviens plus très bien pourquoi. Quel était le but?

Le but, c'était de remplir ce qu'on appelait des "contrats-capital." Parce que nos mécènes dans différents Ministères nous avaient dit: "Voilà, vous racontez l'histoire du Cerfi, on vous donne de l'argent, c'est ça, votre contrat, raconter l'histoire du Cerfi." Un contrat plus ou moins bidon pour avoir un peu d'argent pour survivre, en attendant que les choses soient éclaircies, au niveau du reclassement, de l'intégration au CNRS, des choses comme ça..

Alors, on s'est réuni à Etretat pour le rédiger ensemble. Là, on s'est retrouvé, tous les gens de la Mafia. Plus Patrick ZYLBERMANN, l'ami, l'équipier de Lion.. et Georges PRÉLI, et Claude ROUOT aussi..

Donc, on se réunit à Etretat, on discute, je prends des notes et je dis: "Écoutez, moi, je vais boucler ça," -- j'étais déjà en Ardèche -- "Je vous propose d'aller vous voir les uns après les autres, et je fais le contrat-capital"..

Alors, c'est ce que j'ai fait. J'ai été voir individuellement cinq ou six, j'ai pris des notes, j'ai lu toutes leurs oeuvres, puisque lire nos oeuvres mutuelles, ça ne va pas de soi! C'est beaucoup à lire!..

Je me suis farci de toutes leurs oeuvres, ce qui est déjà un signe que je voulais faire survivre le Cerfi. Moi, personnellement, François, et probablement que quelque part je regrettais d'avoir refusé d'en prendre la direction, car j'aurais pu en prendre la

direction, si j'étais resté. Soit seul, soit avec Lion, soit avec Numa, soit avec Michel, mais depuis '74, j'étais sur la touche, n'avais plus de pouvoir, et au fond.. j'avais peut-être envie d'y être, quelque part.. Donc, j'écris ce contrat-capital, qui s'appelait "L'Accumulation du pouvoir".. J'ai beaucoup investi dans ce bouquin! C'était pour moi la synthèse des oeuvres du Cerfi.

Claude ROUOT: À un moment, on a décidé tous de se payer trois jours à Etretat, parce que c'était manifestement des tas de problèmes compliqués à traiter.. Il fallait faire passer la pilule. Tout le monde était d'accord, d'essayer de poser les problèmes un peu plus justement, mais en étant dans un contexte quand même un peu chaleureux. Donc, on s'était loué, bien qu'on n'ait pas beaucoup de fric, deux chambres d'hôtel à Etretat.

Il y avait une grande salle de réunion où un certain nombre de problèmes étaient débattus, des difficultés et tout ça, le fait de passer d'un Cerfi collectif à des Cerfis différenciés, pour, en gros, qu'il y ait plus une instance généreuse mais impuissante, mais qu'il y ait des responsabilités qui se divisent.

Et je sais qu'à un moment, il a été question de Recherches, de la revue Recherches, et de Florence et de moi, notamment.. Il y avait des gens qui voyaient dans la revue un instrument, donc, il fallait prendre des risques financiers, qu'ils n'assuraient pas forcément, eux. Je ne dis pas qu'ils n'ont pas assumé en partie, certains nous ont prêté du fric, des choses comme ça.

Mais disons, qu'il y avait une division un peu des choses par rapport à cette revue, qui faisait que les uns avaient les idées de traduction, des trucs chers, et continuaient d'être dans le registre "On ose, après tout," etc. Et puis, il y avait une partie des gens qui étaient un peu les gestionnaires..

Il y avait plusieurs politiques, c'est-à-dire, ou les gros coups, ou des trucs plus ou moins équilibrés qui tiennent un peu compte des gens.. Moi, j'aurais voulu que ça marche un peu tranquillement, que ça continue avec une espèce de gestion un peu assurée, sans prendre des risques, parce que je vivais mal le fait que les risques rapportent à certains mais soient supportés par d'autres,

parce que si Recherches (les éditions) ne marchait pas, c'était immédiatement nous qui devions partir. Et j'avais dû poser ce problème-là. Alors, Florence, elle était toujours du côté des risques, c'est une fille assez courageuse de ce point de vue-là. Moi, j'étais pas du tout de cette lancée-là, et j'avais dû essayer de l'exprimer. Je me souviens, je m'étais mise à pleurer devant tout le monde.. Les choses se cristallisaient sur moi, tout le monde devait quelque part le sentir.. Et c'était quand même un signe avertisseur, quoi. Mais en même temps, personne n'avait rien pu dire et rien pu faire. C'est-à-dire que c'était là déjà que chacun était renvoyé, chacun pour soi, quoi, dans la position où il est, qu'il se démerde, parce que plus personne n'est assez forte pour prendre la part que ne porte l'un ou l'autre, quoi, du groupe.. C'est-à-dire qu'il y a un moment donné où le groupe cessait, pour moi, d'être porteur enveloppant et devenait, au contraire, me renvoyait comme ça à une certaine solitude, à une certaine individualité. Et que je l'ai vécu fort, ça, c'est normal, puisque j'étais représentante du collectif.

Malgré la volonté de se retrouver, de se mettre dans un lieu neutre et de faire face aux multiples problèmes, le bilan que les participants d'Etretat pouvaient en faire était plutôt négatif. La façon dont les uns et les autres le restituent révèle bien l'individualisme de leurs investissements; comme si chacun venait avec l'espoir vaguement nostalgique de retrouver la cohésion d'autrefois, mais n'en tirait qu'une confirmation de la tendance vers la dispersion. Si cette rencontre a permis, par le "contrat-captial," d'alimenter quelque peu la caisse déficitaire du Cerfi, elle n'était pas réponse suffisante contre la décomposition progressive du collectif.

C'est alors, en dernier ressort, que la décision fut

parce que si Recherches (les éditions) ne marchait pas, c'était immédiatement nous qui devions partir. Et j'avais dû poser ce problème-là. Alors, Florence, elle était toujours du côté des risques, c'est une fille assez courageuse de ce point de vue-là. Moi, j'étais pas du tout de cette lancée-là, et j'avais dû essayer de l'exprimer. Je me souviens, je m'étais mise à pleurer devant tout le monde.. Les choses se cristallisaient sur moi, tout le monde devait quelque part le sentir.. Et c'était quand même un signe avertisseur, quoi. Mais en même temps, personne n'avait rien pu dire et rien pu faire. C'est-à-dire que c'était là déjà que chacun était renvoyé, chacun pour soi, quoi, dans la position où il est, qu'il se démerde, parce que plus personne n'est assez forte pour prendre la part que ne porte l'un ou l'autre, quoi, du groupe.. C'est-à-dire qu'il y a un moment donné où le groupe cessait, pour moi, d'être porteur enveloppant et devenait, au contraire, me renvoyait comme ça à une certaine solitude, à une certaine individualité. Et que je l'ai vécu fort, ça, c'est normal, puisque j'étais représentante du collectif.

Malgré la volonté de se retrouver, de se mettre dans un lieu neutre et de faire face aux multiples problèmes, le bilan que les participants d'Etretat pouvaient en faire était plutôt négatif. La façon dont les uns et les autres le restituent révèle bien l'individualisme de leurs investissements; comme si chacun venait avec l'espoir vaguement nostalgique de retrouver la cohésion d'autrefois, mais n'en tirait qu'une confirmation de la tendance vers la dispersion. Si cette rencontre a permis, par le "contrat-captial," d'alimenter quelque peu la caisse déficitaire du Cerfi, elle n'était pas réponse suffisante contre la décomposition progressive du collectif.

C'est alors, en dernier ressort, que la décision fut

prise de déposer une demande d'habilitation en tant qu'ERA (Équipe de Recherche Associée) auprès du CNRS. Ce statut était essentiellement un label accompagné d'un budget annuel, minime par rapport aux fonds d'opération des laboratoires de chercheurs fonctionnarisés. Il aurait permis à ceux du Cerfi qui voulaient postuler au fonctionnariat de s'en réclamer dans un dossier individuel, ainsi d'augmenter leurs chances d'être pris. C'était donc en termes d'options individuelles que cette concession vis-à-vis du CNRS était justifiée au sein du Cerfi.

Anne GUERRIEN: D'abord, très peu d'entre nous étaient capables de présenter un dossier dans les normes du CNRS. En plus, il y a eu une discussion.. où les petits camarades hommes -- parce que vraiment, c'était sexuel, cette différence -- étaient absolument contre toute intégration au CNRS. FOURQUET est devenu professeur de yoga, etc., ils ne voulaient pas en entendre parler. Alors que nous, les filles, on disait: "Oui, mais il faut quand même donner à bouffer aux mômes"..
 Donc, il y avait vraiment une division comme ça, et on était jugé une espèce de rénégat, si on voulait aller au CNRS. Alors, on a quand même présenté des dossiers, Gaëtane, Liane, moi.. Et puis, le problème, c'est que -- il fallait présenter un dossier couvert par un patron. Et ça, je n'ai jamais réussi à trouver un patron.. un type qui dit: "Je veux bien Mme Untel dans mon laboratoire," donc, ça, introuvable..
 On a quand même -- ça, les copains étaient d'accord -- on a essayé de déposer une demande pour que le Cerfi devienne ERA, c'est-à-dire, Équipe de Recherche Associée au CNRS. Alors ça, ROSTAIN a fait la demande d'ERA, et elle a été refusée. Bon. Et donc, on a quand même fait plusieurs démarches.. simplement pour survivre, sans en avoir envie du tout.. Entrer au CNRS, c'était vraiment la mort dans l'âme, mais -- uniquement pour bouffer.

Lion MURARD: C'était Michel et moi qui nous

étions occupés de faire les papiers. Et à un moment donné, on savait que la recherche contractuelle allait cesser, et avec une possibilité, c'était éventuellement de se présenter au CNRS. On avait d'abord fait le texte (dans Le Monde), pour dire que c'était pas la solution optimum, bon, mais.. Comme on avait le couteau sous la gorge, on voulait quand même préserver la possibilité pour chacun d'entre nous éventuellement de présenter sa candidature individuelle. Mais pour ça, il fallait que le laboratoire soit reconnu comme laboratoire associé au CNRS. D'où la demande de ce qu'on appelait "Équipe de Recherche Associée" au CNRS, ERA, qui vous donne le label scientifique, pour pouvoir ensuite présenter éventuellement des candidatures individuelles. Bon. On a fait un texte, on recensait l'ensemble des chercheurs du Cerfi, qui était précédé d'une lettre d'accompagnement qui.. avait pas mal de punch, dans laquelle on disait: "Bon, on sait très bien que ça peut paraître contradictoire par rapport au texte qu'on a fait, seulement, pour nous, c'est une question de vie ou de mort. Donc, ou vous nous donnez le label d'ERA, ensuite, individuellement, les gens pourront -- ceux qui le désirent -- sauver leur peau, ou vous nous le donnez pas, mais à ce moment-là, vous savez que vous nous condamnez à mort." C'était clair et net: "Ou vous nous liquidez, sciemment, ou vous nous ouvrez un peu la possibilité, pour ceux qui le veulent, de continuer à faire de la recherche." Et cette demande a été refusée.. Ça voulait dire: "Crevez! Vous pouvez en crever, on s'en fout!"

Le dénouement de cette dernière tentative de sauver le Cerfi se présentait bien tristement pour l'équipe. La tension entre intérêts particuliers et intérêts collectifs qui la traversait déjà se concrétisait sur ceux qui, ayant des dépendants, ne pouvaient plus accepter les risques de cette attitude défiante: préférant nager tout seul avant que le bateau ne sombre, ils se trouvaient pourtant accusés

de trahison. De plus, les difficultés qu'ils rencontraient en se présentant individuellement au CNRS, en particulier, la question des qualifications et du patronage, provenaient du décalage depuis longtemps manifeste entre la position du Cerfi et celle des organismes "officiels" de la recherche.

La demande d'habilitation en tant qu'ERA leur représentait une concession énorme: question pratique "de vie ou de mort," elle opposait aussi la vitalité d'un collectif auto-géré à la léthargie mortelle qu'ils redoutaient dans les grands organismes étatiques. La lettre préparée pour accompagner la demande (27) atteste, pour autant, de leur remarquable franc-parler: encore une fois, par courage ou par audace, ils osaient jouer cartes sur table, au risque de perdre au jeu.

Il faut signaler, cependant, quelques points d'interrogation que je ne peux, à présent, enlever. Les dossiers de demande d'ERA retrouvés dans les archives du Cerfi donne une vision un peu étrange du collectif: présenté selon les catégories administratives, avec un recensement des chercheurs, une déclaration des diplômes et des domaines de chacun, des postes définis de façon précise, le Cerfi paraît bizarrement formel. Avec ces dossiers, se trouvait la correspondance échangée en juin 1978 entre le Cerfi et l'Université de Paris VIII à Vincennes, selon laquelle celle-ci avait donné son accord pour que le collectif y soit domicilié.(28) Il paraît, à première vue,

27. Cette lettre, retrouvée dans les archives, est datée du 30 juin 1978.

28. Gilles DELEUZE, maître de conférences en philosophie à Paris-VIII, servait de demandeur statutaire vis-à-vis du CNRS. Mais comme c'était le cas lors de la négociation du premier grand contrat de recherche, sa signature était une caution administrative et non pas un *signe d'engagement effectif*.

que le Cerfi a tout fait pour se mouler à l'image du CNRS.

Or, en examinant ces deux dossiers, dont l'un consiste à des véritables formulaires de demande distribués par le CNRS et l'autre en est une photocopie, j'ai noté que le formulaire marqué "Avis de Réception," dûment rempli, faisait encore partie du dossier. Ayant jusqu'alors pensé que ce dossier sur imprimés devait simplement être un double de celui qui aurait été déposé, je commençais à me demander si cette demande avait effectivement été reçue; d'autant plus que les archives restant ne comportent aucune trace de la suite de cette affaire, aucune lettre de refus, aucun avis de réception renvoyé par le CNRS.

Cette découverte m'a amené à poursuivre cette histoire à l'autre bout, en cherchant des renseignements auprès des personnes ayant accès aux archives du CNRS. Là, on m'a dit qu'une partie des archives de cette époque avait été transférée "ailleurs," et n'était donc plus accessible. Dans les fonds qui leur restaient, elles n'ont trouvé aucune trace de la demande.

Ce qui s'est (ou ne s'est pas) passé entre le Cerfi et le CNRS demeure alors un mystère. Tandis qu'une personne, assez engagée au CNRS lors de l'intégration, m'a dit qu'elle n'a aucun souvenir d'une demande effective d'habilitation, plusieurs individus du Cerfi m'ont parlé, et avec fermeté, d'un refus explicite. D'autres du Cerfi suggèrent, par contre, que la demande aurait pu être préparée et puis abandonnée avant d'être déposée.

Il faudra faire encore de travail dans les archives et

sur le terrain, afin de résoudre cette question, mais l'hypothèse que la demande fut avortée par anticipation d'une réponse négative -- réponse imaginaire mais logique -- semble fort possible. Toujours est-il que le Cerfi ne fut pas habilité en tant qu'ERA, personne du Cerfi ne fut intégré à titre individuel, et le collectif s'est mis à mourir.

Anne QUERRIEN: Mais il y a eu une autre crise extérieure. C'est-à-dire qu'en '78, CONAN a été déplacé de la recherche urbaine, il a été mis là au CSTB (Centre Scientifique et Technique du Bâtiment). D'autre part, on n'arrivait plus à avoir des contrats, parce que l'État en avait marre de financer les gauchistes, et donc, a cherché à fonctionnariser les gauchistes en les faisant rentrer au CNRS..
 Brutalement, tout ce qu'on avait commencé à travailler avec CONAN, sur l'innovation dans l'État, a été interdit par le gouvernement de GISCARD d'ESTAING. Donc, CONAN a sauté, nous, on n'avait plus de contrats, on vivait de plus en plus mal, et donc, on a été littéralement obligé de faire du ménage!
 C'est-à-dire, de vider tous les gens qui étaient moins productifs que nous. Et même, petit à petit, enfin, on est tous passé par le chômage, et petit à petit on a tous dû trouver d'autres travaux, quoi. C'est comme ça que j'ai fini par être au ministère, surtout qu'entretemps, j'avais fait deux gosses..

Gaëtane LAMARCHE-VADEL: Les gens sont partis petit à petit, jusqu'à ce que.. il ne restait plus que le noyau fondateur, et puis même le noyau s'est cassé. Mais ça a mis longtemps à mourir, parce que surtout le noyau tenait beaucoup au Cerfi. Il y avait des gens qui étaient tellement investis, où toute leur vie était là. Il y avait des gens qui en étaient malades.
 Enfin, c'est là où on voyait.. combien les gens étaient dépendants de cette structure collective. C'est quand cette structure s'est, par la force des choses, par la force du temps, ou par la situation économique,

s'est petit à petit dissoute, et des gens s'accrochaient comme des malades, finalement, à ce Cerfi, pour continuer à le faire exister. Et ça.. ils se sont retrouvés entre eux-mêmes, quoi, puisqu'il n'y avait plus de sous.

C'était presque leur peau qu'ils défendaient, alors que les autres avaient déjà peut-être.. étaient moins investis psychiquement, affectivement dans le Cerfi. Donc, là, il y avait une dépendance à ce lieu collectif qui était quand même énorme. C'est là où on la mesure..

Quand il n'y a eu que très, très peu de contrats.. les gens de ce noyau fondateur n'étaient plus obligés de penser qu'à eux-mêmes. Et puis, les autres, bon, on s'apercevait qu'on était un peu des appendices, finalement.. Il y a eu une espèce de hiérarchie de départs, en fait, qui s'est faite en fonction, presque, du passé, de l'investissement, etc. des gens.

Avec la mutation de Michel CONAN, le Cerfi voyait s'écrouler sa dernière bastion dans le milieu administratif. Les critères standards de productivité, jusque-là minimisés, s'imposaient comme le seul principe de sélection et le collectif perdait une par une ses composantes vitales. À travers cette série de départs se projetait une dernière image de la configuration essentielle du Cerfi: celle du noyau fondateur et des autres autour, réunis tant qu'il y avait des objets d'investissement communs, mais distincts les uns des autres par les différences dans leur identification et leur implication au collectif.

Ayant traversé une telle série de moments forts, le Cerfi -- il n'est pas surprenant -- s'éclata dans l'intensité d'une dernière crise interne, autour du devenir de leur dernière ressource commune, la revue Recherches.

Michel ROSTAIN: Liane MOZÈRE a voulu prendre la

revue. Ça, pour vous dire, il y avait des conflits.. Lion MURARD voulait aussi prendre la revue. Lion voulait la prendre sur une ligne de rupture avec l'histoire du Cerfi aussi. Alors que Liane voulait la prendre, au contraire, sur une ligne de fidélité à l'histoire du Cerfi. Alors, bon, c'est Liane qui l'a prise, bon, elle en a rien fait. La revue est morte. C'est la dernière preuve que la Cerfi est mort.

Anne QUERRIEN: En '81, MURARD et ZYLBERMANN ont fait un beau texte pour expliquer qu'il fallait absolument retirer GUATTARI de tout ce qui avait trait à la revue. Parce que c'était un affreux qui acceptait n'importe quoi et même voulait n'importe quoi, qui était contre la démocratie, etc. Enfin, je caricature..

Alors moi, j'ai eu une réaction complètement idiote mais qui est bien, bien significative. C'est que, bon, je voyais la rupture du Cerfi qui arrivait. Ça, c'est.. mars '81. Alors moi, je me suis dit: "Mais c'est pas possible, cette rupture! Il faut empêcher ça, par tous les moyens." Alors, j'ai voulu écrire un texte mi-figue, mi-paisin.

J'ai dit que ce qu'ils racontaient était inadmissible, mais que la manière de GUATTARI, enfin, de toujours faire vivre tout ça par délégation sans simuler directement la monarchie, était quand même à l'origine de ces saloperies. Et alors, GUATTARI m'a téléphoné, en disant: "Toi aussi, tu me trahis! Si c'est ça, je ne veux plus voir personne!"..

C'était pas un texte public. Mais c'est lié à un moment, c'est-à-dire, c'est au même moment que Libération a vidé tous les gauchistes.. et a changé de cadre, donc, est devenu beaucoup plus professionnel, etc. Donc, ça correspond aussi à un état de la société où, notamment, une certaine mentalité très ouverte a vraiment été barrée.

François FOURQUET: En mai '81, à peu près, au moment même des élections qui ont mis les socialistes au pouvoir -- pour moi, ça a complètement foiré! Tout a foiré!..

C'est à ce moment-là que Liane a pris en charge la revue. Alors qu'elle aurait pu publier tout de suite "L'Accumulation du pouvoir," qui était tout prêt: "Voilà le

Cerfi qui est vachement intéressant! Voilà ce qu'on a fait!" -- pour trouver des contrats, de l'argent, qu'on soit reconnu -- (siffle) rien. Il y a eu une espèce de neurose, d'échec, ça a foiré complètement.. Là, vous ne voyez que la traduction en acte du foirage profond, enfin, c'est de la mort.. du Cerfi. Il était déjà mort, antérieurement, bon, ben, donc, il ne pouvait qu'échouer autrement.

Si vous voulez, on peut dire que personne ne s'est proposée pour reprendre le leadership de Félix.. Ce groupe n'est pas mort d'impuissance ou d'affrontement, il est mort parce que les désirs ont divergé. Et notamment, les désirs des trois ou quatre principaux partenaires.. J'avais l'illusion que bien que moi parti, le Cerfi continuerait à vivre! C'est pour ça que j'ai écrit "L'Accumulation du pouvoir." Mais c'était une illusion. Le Cerfi était déjà mort.

Alors, peu importe la manière dont Lion vous a raconté la manière dont il s'est fâché avec Félix, il n'en a fondamentalement le désir. Parce que s'il avait eu le désir, il aurait évidemment réussi!.. On ne peut pas reprocher à quelqu'un -- s'il n'a plus envie de quelque chose, il n'a plus envie de quelque chose. Alors, donc, le Cerfi est mort de sa belle mort, il est mort en produisant des petits sous-ensembles. Chacun mène sa barque maintenant, mais..

Dans le débat sur l'orientation de la revue, on retrouve les mêmes alignements de gens, encore une fois polarisés par la force du personnage de Félix GUATTARI. Mais cette fois-ci, les enjeux étaient particulièrement importants: la revue, expression de leur indépendance depuis le début, et signe de leur cohésion après l'éclatement en sous-groupes, symbolisait aussi tout leur passé commun, depuis la FGERI et à travers les divers moments forts dans l'existence du collectif. La question de son devenir n'impliquait pas simplement des prises de position intellectuelles ou même militantes, mais aussi, et

davantage même, des engagements personnels, des choix de fidélité ou de rupture affectives.

Malgré les vagues espoirs de trouver quelque part une ceinture de sauvetage, il était trop tard; les changements externes au collectif même, telle la professionnalisation de Libération, ne donnaient aux gens du Cerfi que le sentiment d'être d'autant plus naufragés. Tout comme le Cerfi avait pu vivre par la conjoncture singulière de volontés individuelles, sa résurrection éventuelle aurait exigé une nouvelle série d'intensités. Et dans le fond, le désir des uns et des autres n'y était plus.

Michel ROSTAIN: C'est la fin du Cerfi. Dire que c'est pour des raisons économiques que le Cerfi est mort, c'est peut-être aller vite. Je crois que c'est pas vrai. Je crois que le Cerfi est mort parce qu'il devait mourir, quoi. Et ça, c'était un des paramètres qui étaient dans l'équation au début. Un mouvement, ça vit et ça meurt. Et nous avons -- pour beaucoup d'entre nous, je ne dis pas tous, hein? -- nous avons intégré le fait qu'à un moment ou un autre, le Cerfi mourrait, disparaîtrait. Il disparaît parce que -- il n'a plus de raisons d'exister ou parce qu'il ne trouve plus en lui-même des ressources pour se renouveler. À partir de '78, le Cerfi a commencé à se tuer beaucoup. D'abord, il était dans une crise financière très grave, un déficit colossal -- ensuite, parce que l'éclatement du Cerfi en sous-groupes avait conduit à un premier éclatement du Cerfi, à savoir que nous étions un groupe beaucoup moins homogène, beaucoup moins proche qu'auparavant. Mais ça, je trouve ça très bien, mais il y en avait qui souffraient de ça. Moi, bon, je suis.. un des responsables de la mort du Cerfi, je veux dire, je l'ai tué. Pas volontairement, mais quand même, enfin..

Dernier indice de l'intensité dans laquelle le Cerfi

est mort, cette position se suffise à elle-même. Les moments forts au début de l'existence du Cerfi se nourrissent d'investissements individuels, convergeant dans un même espace-temps. La force de sa fin dépend autant de cette capacité rare d'assumer sa part dans la mort d'une entreprise, à une époque si vivante, que de la tragédie de la déchirure. Sur une décennie de temps forts et de temps creux, les quelques aperçus présentés ici ne nous permettent que de survoler l'expérience du Cerfi. En regardant de plus près l'organisation et les modes de fonctionnement du collectif, dans le chapitre suivant, je propose de ramener cette question de rythme au niveau du quotidien.

Modes de fonctionnement interne

Dans les diverses articulations du projet du Cerfi, on a noté l'importance accordée à un travail constant de réflexion sur le collectif lui-même. Dans la présente partie du texte, on regardera de plus près ce travail, en quelque sorte la substance quotidienne de l'expérience du Cerfi. Étant donné la nature des préoccupations de ces gens, il sera moins question de problèmes typiquement associés à un travail de recherche en équipe, tel la constitution de sous-unités de travail, l'accès à des publications, le choix des démarches de recherche. Comme tout autre collectif de recherche, le Cerfi devait certainement faire face à ces dimensions du travail; mais encore une fois, son originalité me semble se situer ailleurs.

Aussi insisterai-je plutôt sur les problèmes identifiés dans les explications du projet du Cerfi: problèmes d'argent, de pouvoir et d'affectivité. Les techniques élaborées pour gérer chacune de ces dimensions feront l'objet du premier volet de ce chapitre. Ensuite, je présenterai quelques réflexions qui opposent les idéaux de l'organisation du travail et les épreuves de réalité que le collectif a subies. Il sera ici question de décalages, de déceptions, de compromis et de changements de politique.

Un premier aspect -- et peut-être le plus original --

du fonctionnement du Cerfi était la gestion de l'argent. Comme on l'a vu, c'était l'argent qui permettait, en grande partie, de franchir le pas entre l'existence juridique et l'existence réelle du collectif. C'était le mythe de l'argent disponible qui attirait des vagues de curieux aux réunions hebdomadaires. Et c'était la fin de l'argent contractuel qui a accéléré la tendance du Cerfi vers l'éclatement. Mais au niveau du quotidien, l'argent, permettant des folies, provoquant des conflits, était également un élément capital.

Michel ROSTAIN: Avec donc de l'argent qui rentrait. À tour de rôle, chacun, nous étions chargés de la comptabilité. Il y avait évidemment très peu d'argent. C'était la misère collective assez grande. Mais il y en avait et on arrivait à en vivre. Alors, en plus, on avait des tas de combines, je veux dire, le chômage, les arrêts-maladie, enfin, tous les moyens de rentrer de l'argent. Mais l'argent rentrait dans le fond commun et quand il y en avait, on le partageait. Et on le partageait selon un critère plutôt égalitaire. Mais pas vraiment égalitaire, à savoir que, vous pouviez dire: "Moi, j'ai besoin de 3.000 francs." "Toi, tu as besoin de combien? 2.000 francs?" "Moi, je vous donne 5.000." Bon, alors, on discutait: "Pourquoi as-tu besoin de 5.000?" "Oh, j'ai des enfants." Bon, etc. Et puis, c'était pas la règle, "Chacun la même chose." Il était admis qu'on pouvait parler d'argent. Alors, c'était constamment -- quand on est riche, c'est facile, quand on n'est pas riche, ça faisait constamment des difficultés. Enfin, on s'est démerdé avec ça. Et on donnait de l'argent de manière insensée. C'est-à-dire qu'on donnait de l'argent à quelqu'un qui nous arrivait en disant: "J'ai besoin de 5.000 francs pour un avortement demain." "Bon, alors, tu nous les renvoies quand tu pourras, tiens, voilà," et puis ils revenaient jamais, enfin, des folies comme ça. C'était assez rigolo, c'était très

rigolo. Alors, avec les crises, des conflits, mais qu'on surmontait, en général, on les a très bien surmontés..

Nous avions un petit groupe parmi nous qui était renouvelé tous les trois mois ou tous les six mois ou tous les mois, je ne sais plus, qui tenait la comptabilité du Cerfi. Puis nous cherchions de l'argent, nous passions des contrats, nous recevions de l'argent, nous le dépensions, nous faisons des études, on nous payait, etc..

C'était une façon très, très folle de gérer l'argent qui n'était absolument pas rationnelle, enfin, qui était rationnelle sur le plan érotique mais pas du tout sur le plan de la gestion habituelle de l'argent. Et ceci, c'était vraiment voulu, quoi. Vraiment on le voulait parce qu'on estimait que ça nous donnait une force de frappe bien plus grande.

Le rôle de l'argent comme force vitale au Cerfi n'est pas à sous-estimer: il faisait tourner la boîte, il faisait tourner des équipes à la Comptabilité, il faisait tourner les gens autour de la redistribution du "pot commun." Chercher, négocier, gagner, partager, dépenser, tout était affaire de circulation; et dans ce mouvement constant, la recherche était bien plus un moyen de drainer de l'argent qu'elle n'était une fin en soi.

L'originalité de ce rapport à l'argent était, d'une part, dans la reconnaissance de son désir d'en avoir, d'en disposer pour faire autre chose, de pouvoir en parler non plus comme d'un sujet tabou mais comme d'un principe de réalité. D'autre part, ce qui est original est la façon de le gérer.

Si la redistribution de l'argent au Cerfi était "égalitaire mais pas vraiment," cela voulait dire qu'il était potentiellement accessible à tous, à condition qu'ils

assument leur désir d'en avoir, qu'ils acceptent de négocier pour l'obtenir. La rémunération n'était pas facilitée ou dépolitisée par l'instauration de critères arbitraires et absolus; il fallait plutôt prendre parti au partage à chaque fois. Tout ce travail de redistribution interne était aussi compliqué par la pénurie de ressources: mais lorsque l'on n'est pas bien pourvu, on peut se sentir autrement riche par sa liberté de disposer de ce que l'on a comme on veut.

Ainsi, la gestion "irrationnelle" prônée au Cerfi était une gestion expressive, fondée sur le désir de ceux qui dépensaient ou la désirabilité de ce qu'ils se payaient. Complètement "insensée" par rapport aux critères habituels de la rentabilité, elle était pourtant voulue en vue d'accroître leur pouvoir.

En effet, la réalisation de cet idéal gestionnaire se révélait très compliquée, fluctuant constamment selon la composition du collectif, la conjoncture de désirs, et l'abondance ou la pauvreté des ressources. Les tentatives de reconstituer et résumer, dix ans après, la série d'innovations dans la gestion de l'argent qui étaient expérimentées au Cerfi se heurtent à une difficulté particulière. Dans la mesure où les dispositifs étaient sans cesse remis en cause et renouvelés, il n'est pas facile de les isoler et de les situer dans le temps. Aussi était-il très important de pouvoir mettre côte à côte des récits divers, pour en constituer une image de la multitude de techniques utilisées.

Dans le récit qui suit, plusieurs dimensions de la gestion de l'argent au Cerfi sont articulées. À un niveau, il est question de la façon globale de concevoir et d'organiser les ressources venues de l'extérieur. Lié à ceci est le problème de l'usage interne des contrats: en tant qu'enveloppes permettant la rémunération d'un certain nombre d'individus -- et sachant que plus ceux-ci sont nombreux, plus réduite sera leur rémunération individuelle --, comment étaient-ils maniés et contrôlés au sein du collectif? Par ailleurs, il s'agit de modalités de paiement, que cela soit des salaires, réguliers ou ponctuels, ou des réponses à des demandes extraordinaires. À ces dimensions s'ajoute la distinction entre les "régimes" divers qu'a connus le Cerfi. Ainsi: ce passage, tout en étant riche de détails, illustre parfaitement la notion d'écheveau précédemment proposée: c'est un noeud de fils entremêlés qui défie une seule lecture.

Hervé MAURY: [Au début,] on était payé en tant qu'on négociait avec un groupe de travail, la participation à un groupe de travail -- alors, soit à plein temps, soit à mi-temps, soit.. En fonction d'un budget alloué, on discutait de ce dont on avait besoin. Mais en fait, il y avait une espèce de centralisation, je pense, parce que chacun était à peu près payé de la même façon. Enfin, sur un temps plein, tout le monde recevait la même chose, quoi, au début..

Après la Côte d'Ivoire, on a été un certain nombre à laisser tomber l'insertion professionnelle qu'on avait.. Donc, on s'est retrouvé, un certain nombre, à être plein temps au Cerfi, et donc à être payé entièrement par le Cerfi.. On était un certain nombre comme ça, il y en a d'autres encore, par exemple, Anne QUERRIEN, qui est arrivée plus tard.. sur ce régime-là. Tout ce noyau-là était payé à plein temps, puis

après, il y a des gens qui sont rentrés dans des groupes de travail spécifiques sur des contrats, et qui tendanciellement s'alignaient sur le même statut.

Et c'était un paiement égalitaire, enfin, bon, il me semble, hein? Non, il n'y avait pas de désignation [pour ces gens-là] -- ah, ben, si -- on était un certain nombre à constituer la Mafia, effectivement. Bon, c'est ce noyau-là qui a donné ce régime-là.. Ce qui s'est passé, c'est qu'il y a eu alignement tendanciel sur un statut unique, bon, qui était du permanent salarié. Bon, mais que par ailleurs, il y avait effectivement ces demandes qui ont toujours fonctionné. Ces demandes extraordinaires, exorbitantes, qui étaient discutées, non pas dans les groupes de travail mais avec les gens qui s'occupaient des comptes généraux.. Oui, des gens venaient (à la Comptabilité) demander du fric, bon, on en discutait, quoi. On y était trois ou quatre. Et on recevait des gens, et on acceptait ou pas des demandes..

Mais je crois qu'il y a eu un régime intermédiaire, enfin, je ne sais pas s'il était appliqué.. qui était d'assurer un minimum vital à un certain nombre de gens, et qu'ils cherchent le reste de leur fric, bon, en démarchant des contrats, en s'inscrivant dans des groupes, etc..

Oui, c'est ça, c'est le truc intermédiaire.. Parce qu'à ce moment-là, lorsqu'il y a eu un maximum de gens, bon, il y a eu plein de gens -- ça se passait au mois de juin -- qu'on n'a pas pu continuer à payer à la rentrée. Dans une organisation comme ça, ça se voit très simplement, c'est par les charges sociales. Donc, il y a au moins une dizaine de personnes qui sont partis, sinon plus, à ce moment-là. Il y a des gens qui étaient inscrits sur rien, sur aucun contrat spécifique.. Il se trouvait un moment où il n'y avait plus d'argent, ils ont été licenciés, quoi. Enfin, les uns et les autres, on a tous été obligés d'être au chômage, parce qu'à partir de '73, les contrats ont été réduits, terriblement..

L'année de plus grande expansion, on avait salarié -- enfin, salarié, je veux dire, un mois, 15 jours, une année -- on avait salarié 100 personnes dans l'année, ce qui est énorme. Donc, il n'y avait plus d'argent, et il y avait quand même -- on devait être 25 à être salarié à plein temps.. Tout le monde

recevait à peu près la même chose, enfin, c'est juste avant de partir en banlieue, à Fontenay..

Il convient de retracer les quelques fils qui traversent cette explication. D'abord, au niveau de l'organisation globale des ressources, il y avait essentiellement deux régimes. Dans un premier temps, celui dit du "pot commun," où tout l'argent qui arrivait au Cerfi, officiellement ou non, rentrait immédiatement dans la caisse centrale et en était alloué pour toute dépense.

Dans un deuxième temps, un système de chéquiers individuels était instauré, en attribuant, selon Michel ROSTAIN, 35% de chaque enveloppe à la caisse centrale (qui finançait les biens et les services communs), et 65% au groupe de travail constitué autour du contrat. Les participants de chaque groupe déterminaient entre eux la redistribution de cette partie, y compris leurs salaires.

À ces deux régimes correspondaient deux façons de manier les contrats, sources de travail et de rémunération individuelle. Lorsque le système du "pot commun" fonctionnait, les contrats et donc l'occasion d'y participer étaient présentés sur la place publique de la réunion hebdomadaire; tout le monde avait, en principe, également accès aux ressources obtenues au nom du collectif.

Avec la création des budgets indépendants et des groupes de travail distinctes, les contrats sont devenus en quelque sorte des objets territorialisés. Se développait alors une tendance à privatiser ces ressources, à garder les

contrats et les places pour soi-même et ses proches.

Quant aux salaires, on identifie trois modalités, plus ou moins la règle à un moment donné, ce qui n'empêchait pas qu'il y ait des exceptions. Au début, la notion de rémunération selon ses besoins était très forte, et comme ils n'étaient pas encore nombreux au Cerfi, il était possible de s'assurer tous à peu près le même niveau de salaire.

Au fur et à mesure que le collectif grandissait, la disparité des niveaux d'investissement menait à garantir un salaire minimum (de 1500 FF/mois) à tous ceux accordés le statut de "permanent;" encore à négocier étaient la rémunération des individus qui travaillaient ponctuellement ou à temps partiel, ainsi que des suppléments de salaire pour les permanents. Finalement, à partir de 1974, les groupes de travail créés autour de contrats spécifiques déterminaient indépendamment la redistribution de leurs ressources.

Liane MOZÈRE: On avait un "fixe" en tant que membre de la Mafia, justement, un salaire fixe de 1500 bal, et puis dans le groupe, c'était selon le désir du groupe.. Il y avait une série de gens qui étaient permanents. Quand on était permanent, on avait 1500 bal. C'était pas beaucoup.. 1500 par mois de fixe, et le reste, ça se négociait. Les permanents, c'était ceux qui étaient là tout le -- ceux qui bossaient, quoi. Ça n'a pas posé de problèmes fondamentaux, ça. Si -- il y a eu quelques cas, par exemple, HOCQUENGHEM a été nommé permanent, alors qu'il ne foutait rien. Pourquoi? Parce qu'il était pédé et que ça plaisait beaucoup à tout le monde. Ça se discutait le mardi, et puis peut-être qu'il y ait une opposition -- on n'était pas très démocrate, je veux dire, c'est pas de la

démocratie formelle.. Ça pouvait être des coups de force mais ça pouvait aussi être une espèce de consensus, bon ben, personne n'a rien à dire là-dessus.. C'était très violent parce que c'était très en face à face, quand même.

"Permanent" était donc un statut de fait et non pas de droit. Il est intéressant de noter que ce qui permettait à être nommé permanent pouvait aussi bien être le plaisir que l'on provoquait que son assiduité au travail. Il faut également remarquer que ce processus de décision exigeait la prise de parole individuelle beaucoup plus qu'il n'assurait une sorte de consultation systématique.

À travers ces diverses modalités de paiement, il y a à la fois une volonté de rompre avec la rigidité des statuts et des indices de salaire, et un souci d'assurer un minimum vital à ceux qui s'y investissaient à plein temps. Cela impliquait en quelque sorte une tension entre l'ouverture du collectif à des individus attirés en route et la tendance à vouloir se protéger contre la dispersion des ressources déjà précieuses. Mais si ce système permettait essentiellement à un petit noyau de vivre, et assez brécainement, il leur permettait aussi de se payer des luxes, c'est-à-dire, de pouvoir répondre aux besoins ponctuels et extraordinaires des uns et des autres; une sorte de mécénat interne qui augmentait encore l'impression de librement gérer leurs ressources.

Gaëtane LAMARCHE-VADEL: Moi, j'avais été très étonnée parce que.. j'ai dû avoir une fois un ennui de voiture, et j'avais un trou de 500 francs. À l'époque, c'était vraiment important pour moi. Bon, ben, j'ai pu

demander à la Comptabilité -- j'ai cru comprendre parce que j'avais vu des gens le faire -- demander 500 francs parce que j'avais un problème de voiture. Et alors, on examinait mon cas et puis, on m'a donné ces 500 francs.. C'était l'équipe de la Comptabilité.. Il fallait quand même être un petit peu permanent, ils auraient peut-être pas fait ça à tout le monde..

Claude HARMELLE: C'était, en même temps, c'était très, très précaire, hein? Parce que même les périodes de plus grande abondance au Cerfi, on arrivait à tenir le coup compte tenu d'être au chômage, des choses comme ça, hein? Parce que, de fait, c'était très, très difficile, même dans les périodes d'abondance, d'arriver à s'auto-gérer un groupe qui n'avait pas d'autres ressources extérieures que des contrats précaires, quoi. Malgré tout, on y tenait, même à cette précarité, on y tenait parce que ça nous permettait de conserver cette espèce d'espace de respiration, d'autonomie, de -- je ne sais pas -- ça avait un côté "réserve indien." On n'était pas obligés d'aller faire allégeance, on pouvait y travailler comme nous, on faisait, et pas être obligés de faire allégeance à un mandarinat universitaire, de faire le jeu des trucs compliqués qu'il faut faire, le jeu social compliqué qu'il faut faire pour rentrer au CNRS.

Le prix de l'indépendance était élevé: au-delà du travail interne de la redistribution, il fallait constamment chercher à l'extérieur à renouveler les sources de soutien. Mais malgré tous les risques que cela comportait, c'était peut-être un meilleur prix à payer que celui de la soumission aux hiérarchies mandarinales.

La deuxième dimension de la gestion au Cerfi, et encore une composante de son originalité, était l'attention portée à la distribution du pouvoir au sein du collectif. Leur référence principale dans ce domaine était leur expérience à

la Clinique de La Borde, où l'organisation du travail était aussi importante, autant un enjeu, que le travail "proprement thérapeutique." Bien que le Cerfi ne partageât pas cette visée thérapeutique, il y avait également une volonté de faire circuler le pouvoir au sein du collectif; ceci, me semble-t-il, pour deux raisons.

D'une part, il y avait une conscience du danger du despotisme, un désir de ne pas figer les gens dans des positions plus et moins puissantes, une volonté d'empêcher que le pouvoir s'institue et d'en faire plutôt quelque chose de collectif, de partagé.

Gaëtane LAMARCHE-VADEL: Le Cerfi, c'est sûr, il y avait ces choses de pouvoir -- et en même temps, il y avait des choses qui étaient tellement drôles, par exemple, dans cette volonté de changer les rapports entre les gens.. Il était dit que de signer des chèques, et donc, d'être à la Comptabilité, c'était posséder le pouvoir. Donc, comme il était dit que le pouvoir, personne ne devait l'avoir, en principe, qu'il ne devait être dans les mains de quelques-uns, le groupe de Comptabilité devait changer tous les trois mois ou tous les six mois, ce qui était absolument très drôle parce que la Comptabilité, c'est très important.. C'était aussi la prospective, c'était aussi la gestion des contrats, donc, la gestion de l'argent. Et à chaque fois que le groupe changeait, c'était la politique de gestion qui changeait, et donc, l'argent qui n'arrivait pas, et on se distribuait des miettes en permanence. On travaillait beaucoup et on gagnait pas beaucoup de sous, mais c'était vachement sympathique, c'est vrai.

D'autre part, il y avait l'idée d'acquérir des compétences, d'apprendre à gérer en le faisant, de renforcer leur indépendance en développant leurs capacités. La

circulation du pouvoir avait donc un côté expressif, de l'idéal communautaire, et un côté instrumental, visant à augmenter leur capital gestionnaire. Dans ce sens, cette sensibilité, tout en faisant partie de l'héritage Labordien du noyau fondateur, était adaptée aux objectifs spécifiques du Cerfi.

François FOURQUET: Un des points très distinctifs de La Borde, c'était le roulement des tâches. C'est-à-dire qu'on n'était pas à vie surveillant ou chef... Le personnel de La Borde, par ce qu'on appelait "le roulement," quoi, allait pendant un mois à tel poste, un autre mois à tel poste, six mois à tel poste, six mois à tel autre poste, etc. Sauf pour certains métiers très, très spécialisés comme le cuisinier-chef, comme l'administration.. enfin, il y a quand même une petite initiation à la gestion pour certains membres du personnel.

Cette idée, on l'a reprise au Cerfi, c'est-à-dire qu'il y a un roulement effectif -- alors, je crois que j'ai dû probablement être le premier gestionnaire, mais Michel ROSTAIN a très vite appris à gérer, Lion MURARD également.. Si bien qu'on n'a pas eu besoin de gestionnaires au Cerfi, c'était nous.. L'idée essentielle, c'est de ne pas se fixer dans sa fonction, de ne pas se figer dans sa fonction, donc, il n'y a jamais eu de directeur du Cerfi, jamais!

Lion MURARD: Les principes, tout le monde était d'accord. Pas d'exécutants, comme j'ai dit, pas de dactylos, pas de -- de toute façon, on pouvait pas, il n'y avait pas d'argent -- et puis, apprendre à gérer.. À cette époque-là, toutes les tâches devaient tourner, être rotatives. Il y avait deux personnes, de la Mafia, qui s'occupaient de la gestion. Au bout de six mois, ils passaient la main à d'autres.

Ces deux idées, de faire circuler les gens et de fonctionner sans avoir créé des postes limités à l'exécution des tâches, étaient fortement liées. L'une et l'autre

visaient davantage à développer la polyvalence des individus et l'indépendance du collectif; c'était seulement en arrière-plan qu'il était question d'éviter l'exploitation. Cette possibilité est, par ailleurs, minimisée par ceux qui insistent sur la nécessité économique de ce que le Cerfi se débrouille tout seul.

La circulation du pouvoir s'avérait pourtant pas si facile en pratique. En particulier, "la Mafia" et "la Comptabilité" avaient tendance à se superposer, confondant ainsi une unité historiquement fondée et un organe gestionnaire. Au début de l'existence du Cerfi, cette correspondance étroite était évidemment due au fait qu'ils étaient si peu nombreux; mais au fur et à mesure que le collectif grandissait, et donc accumulait des gestionnaires potentiels, elle posait quelques doutes sur le partage effectif du pouvoir. Certains récits témoignent de la tension entre l'idéal envisagé et la distribution réelle du pouvoir.

Liane MOZÈRE: Il y avait quand même la Mafia, au début du Cerfi, c'est-à-dire, il y avait un groupe de direction, en gros. Alors, au début, c'était effectivement FOURQUET, Lion, ROSTAIN, dans un premier temps.. Ça tournait, c'était une Mafia qui tournait, c'est-à-dire, on y était pour un certain temps, puis après, ça tournait, ça changeait.. C'est un organe qui tranche. Il arrive un moment où on ne peut plus trancher, bon alors, [la Mafia] tranche. C'est pour ça que c'était important qu'elle tourne, sinon, c'est quoi? C'est une bureaucratie.. Dans un premier temps, c'était nous qui avions tout fait, puisqu'on était, je ne sais pas, quoi, les autres.. ça touchait pas à eux, enfin, je ne sais pas.. Tout à fait au début, évidemment, on était entre nous, mais après, quand il y avait 80 personnes aux

réunions du mardi, on sait bien que c'était pas toujours les mêmes! Après, c'était plus la Mafia, c'était lié à la Comptabilité, c'est ceux qui étaient à la Comptabilité, et ça aussi, ça tournait..

Lion MURARD: L'assemblée générale ne prenait pas de décisions, parce que c'était uniquement la Mafia qui tranchait. Il y avait ça -- une assemblée générale, qui donnait des orientations. L'assemblée générale pouvait dire: "Ça serait bien d'avoir de l'argent du côté de l'autovisuel, il faudrait investir dans une vidéo," des trucs comme ça. Bon, alors, on disait: "Oui, il faut"-- et puis après, on voyait des modalités concrètes, pratiques, et puis on pouvait ralentir.. Vous savez, c'était la Comptabilité qui tranchait, la Comptabilité, en fait, en articulation avec la Mafia, hein? Donc, l'instance dirigeante, c'était la Mafia.

Il est révélateur que dans ce premier récit l'expression "la Mafia" réfère pas simplement au noyau fondateur mais aussi à l'instance gestionnaire. Le noyau fondateur incarnait effectivement le pouvoir au début, et aurait voulu faire tourner cette fonction. Mais il y avait certains obstacles à surmonter, comme le gros investissement de temps que la direction exigeait et le poids des liens historiques qui soudaient les fondateurs en "noyau dur." Malgré ces difficultés, le principe du partage du pouvoir était bien ancré dans l'imaginaire Cenfien. Avec la croissance du collectif, la nécessité d'un petit comité capable d'arrêter des décisions fondamentales s'imposait de plus en plus.

La troisième dimension du fonctionnement interne, la gestion de problèmes d'affectivité, était en fait très liée

aux deux autres dimensions. Ce qui permettait cette partie du travail interne était avant tout la réunion hebdomadaire, animée par Félix GUATTARI.

Liane MOZÈRE: Au niveau de la gestion, je dirais, enfin, affective ou de groupe, il y avait un certain nombre de régulateurs. Il y avait des crises tout le temps, on s'engueulait tout le temps, c'était très violent..

Il y avait une réunion qui était le mardi.. Il faut avoir vu le Groupe des Groupes, en fait, à La Borde.. Le Groupe des Groupes, c'était une instance qui réunissait tous les moniteurs, tous les médecins, sauf OURY.. c'était le groupe de Félix. Et on discutait, bon: "De quoi on parle aujourd'hui?".. C'était, disons, style démocratie directe.. C'était à la fois un travail d'organisation, d'interprétation, un travail analytique, de discussion..

Pour les gens comme moi, c'était vraiment très formateur, sur la capacité de Félix de travailler dans un groupe. On discutait pas que de l'organisation, on essayait de comprendre à quoi ça renvoyait, qu'est-ce qui se passait, qu'est-ce qui s'était passé, qu'est-ce qui allait se passer, au niveau subjectif, d'organisation.. C'est à la fois une théâtralisation et un travail analytique de groupe..

Alors, [les réunions hebdomadaires au Cerfi,] c'était pas comme ça, mais c'était en référence au Groupe des Groupes.. De toute façon, il y a une règle institutionnelle qui est très importante, c'est la fixité des réunions, si vous voulez. C'est-à-dire, on sait que tel jour on en a. Alors, quand il y avait des trucs qui n'allaient pas, ben, ça se discutait le mardi..

Bon, alors, il y avait cette réunion du mardi où chacun apportait, comme au Groupe des Groupes, ses sujets. En général, il y avait des gros paquets de merde aussi, des gros conflits, des gros problèmes.. On vivait quand même beaucoup les uns avec des autres, donc, forcément, c'était pas d'une simplicité. C'était pas du papier à musique, ça marche pas comme ça devrait.. Et puis à part ça, il y avait des petits groupes, autour des contrats..

Alors, évidemment, en dehors de ça, il y avait toutes les régulations parallèles, c'est-à-dire, les alliances, les rapports de

forces, les coups de force, enfin, je veux dire, tout le reste, ce qui existe dans n'importe quel groupe. Alors, on a essayé de convaincre truc, d'aller voir machin, de faire un coup de force, d'imposer quelque chose. Parce qu'il y a des choses qui ont été décidées comme ça, enfin: "Pourquoi pas?".

Anne QUERRIEN: Il y a toujours eu une assemblée générale hebdomadaire, où on pouvait dire n'importe quoi. On pouvait parler absolument de ce qu'on voulait, l'ordre du jour était entièrement libre.

Et puis, [il y avait] ce que [Félix] appelait dans le temps, dans ses théories, "la vacuole," c'est-à-dire, c'est un espace vide, vacuolique, qu'on remplit -- et donc, analytique. Parce qu'il n'y a aucun objectif autre que de traiter ce qui vient. Comme en analyse, finalement. C'est l'analyse collective.

Et puis, autrement, il y avait des sous-groupes, des sous-groupes fonctionnels, pour s'occuper des problèmes précis, de tel contrat, de tel problème de travail, groupes créés complètement à la demande, en fonction de ce dont on avait envie.

François FOURQUET: Comment se passaient ces réunions? Alors, on discutait de nos contrats, on discutait de problèmes personnels. Il y avait souvent des conflits, bien entendu.. C'était à ces réunions qu'on invitait tous nos amis, nous relations. C'est-à-dire qu'en dehors des gens qui travaillaient effectivement sur les contrats au sein du Cerfi, qui étaient parfois salariés du Cerfi, il y avait tous les amis, toute une constellation!

Des réseaux apparentes au Cerfi, il y avait, par exemple, le grand réseau du FHAR, du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire, qui avait pris en charge la confection d'un numéro.. On l'avait appelé "le numéro pédé,".. "Trois milliards de pervers," dont les têtes, c'était notamment Guy HOCQUENGHEM et quelques autres. Bon, ces gens-là venaient le mardi.

C'était la porte ouverte, si vous voulez, c'était comme dans une famille, c'était la table ouverte du Cerfi. Tous nos amis, tous nos alliés, je dirais, nos alliés sur la

place de Paris, venaient nous voir ce mardi. C'est là où se traitaient les relations avec eux, les conflits, les signatures de traités d'amitié..

Ils étaient traités, gérés, tous les problèmes de quelque nature qu'ils soient: problèmes financiers, problèmes humains, problèmes affectifs.. Ils étaient traités le mardi.. C'était autour de midi, oui, parce qu'on allait déjeuner après, donc, c'était vers 11h ou midi, jusqu'à une heure, deux heures de l'après-midi..

En atmosphère, il y avait des hauts et des bas. Parfois, il y avait des réunions purement techniques, bon, on gérait les contrats. À d'autres réunions, c'était le grand spectacle, justement, des empoignades entre untel et untel, des conflits, "Ouais!", des engueulades, quoi.

Où alors, des grandes séances avec, justement, les homosexuels, c'était fabuleux. C'était fabuleux, ça, parce que vous savez, les homosexuels sont très, très démonstratifs, très théâtraux, surtout ceux qu'on appelait "les folles," à l'époque, c'est-à-dire, des travestis. Alors, les grands airs, les grands jeux, magnifiques, pleins de finesse, d'humour. Ça, on s'ennuyait pas, ça, pas du tout.

En tant que régulateur, la réunion hebdomadaire servait à redresser les déséquilibres qui avaient secoué le collectif au cours de la semaine. Une autre technique venue de La Borde, encore une fois grâce à Félix GUATTARI, cette réunion restait fortement imprégnée de la psychanalyse: la libre parole, version collective. Sa régularité, à la même heure tous les mardis, était évidemment capitale, ainsi que le fait qu'elle fût réservée à toutes sortes de problèmes, qu'ils dérivent ou non du travail proprement dit. Également l'occasion de retrouvailles, de spectacles, d'accueil de gens venus de l'extérieur, la réunion du mardi reaffirmait bien le sentiment d'appartenance à un réseau très

vivant. Bref, c'était sans faute un moment fort de la semaine.

Alors que l'originalité du fonctionnement du Cerfi se trouvait essentiellement dans sa gestion des problèmes d'argent, de pouvoir et d'affectivité, il se différenciait aussi d'autres collectifs de recherche dans sa façon de régler des problèmes typiquement associés à la recherche, tels les décisions concernant la revue et la constitution des équipes autour de contrats précis.

Lion MURARD: Il faut bien vous rendre compte qu'on avait une revue, qui était un outil puissant et important, une revue à soi, qu'on payait de notre propre poche.. Ça nous a coûté très cher d'avoir une revue à soi.. Dans les années '73, il est venu vers nous, comme on avait une revue, tout le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire, des gens qui maintenant sont connus, comme Guy HOCQUENGHEM.. Bon, lutte de libération sexuelle, fondamentale. Donc, soutien automatique.. Donc, on leur donnait un numéro de la revue. La revue, elle était à nous, mais ça ne veut pas dire pour la conserver. Ça veut dire pour la donner à d'autres.. Sur le fait de donner un numéro au FHAR, par exemple, tout le monde était d'accord, il n'y avait pas de problème!

François FOURQUET: À propos de ce numéro précisément (celui du FHAR), il y avait un problème juridique, parce que quand même, il était assez osé sexuellement, donc, on s'attendait à ce qu'il y ait poursuite. Donc, qui va être directeur de publication de la revue? Qui va assumer la responsabilité politique de la publication? Là-dessus, il y a eu forcément des problèmes, de contenu, de censure, là où il y a des risques juridiques: "Est-ce qu'on met cet article? Est-ce qu'on met pas cet article?".. L'arbitrage a été pris collectivement, à la fois les gens de la Mafia et les alliés, si vous voulez. Il y a eu conflit, compromis et décision..

Il y a un autre numéro, qui est le No. 19, sur la rue des Caves à Sèvres, qui est un groupe de marginaux qui avaient squatté la rue des Caves à Sevres.. C'était moi qui m'en étais occupé avec une ou deux autres personnes. Il y avait conflit, grave même, entre eux et nous. Je ne me souviens plus très bien pourquoi.

On s'est demandé: "Est-ce qu'on va les publier quand même ou pas?" On en a discuté dans cette réunion collective, on a décidé de publier quand même.. à condition que la maison d'édition, par ma plume à moi, mette son avis au lecteur..

Pour Généalogie des équipements collectifs, il y a eu d'abord un rapport officiel, dans ce format-là, 21 x 29,7, mais quand il s'agit d'éditer un bouquin, c'était évident. C'était Lion et moi qui étions les promoteurs de ce bouquin. On était parmi les dirigeants du Cerfi, personne n'allait contester, c'était évident..

Quand il y avait beaucoup de matières, on publiait tous les deux mois. Quand il n'y avait pas de matières, on publiait pas, c'est tout. C'est aussi bête que ça.

Au Cerfi, on considérait la revue comme un luxe collectif. Même si elle était déficitaire, elle symbolisait leur indépendance, et lorsqu'elle était donnée à des groupes extérieurs, elle permettait aux gens du Cerfi de se sentir un peu plus riches. Si son attribution allait de soi dans certains cas, elle devait être discutée dans d'autres, surtout là où cela mettait en danger la réputation du collectif.

Tandis qu'ils pouvaient se permettre de faire ou de dire n'importe quoi au sein du Cerfi, les folies en matière de publication pouvaient avoir des conséquences beaucoup plus durables. Dans le cas du numéro fait par le FHAR, c'était en fin de compte Félix GUATTARI qui a assumé la responsabilité de directeur de publication, soutenu par

toute une liste d'individus, actifs ou simplement "alliés" au Cerfi qui, par anticipation des ennuis, ont co-signé ce numéro. Dans d'autres cas, il suffisait de dissocier quelque peu le Cerfi du groupe qui a fabriqué le numéro contentieux, comme par exemple dans un avis au lecteur.

Au sein du collectif, le rythme de publication correspondait essentiellement au rythme des contrats: lorsqu'on avait de quoi publier, on publiait; la notion de liste d'attente n'y avait pas de réalité. Les conflits ou les "coups durs" se manifestaient plutôt au niveau de la transformation de rapports de recherche en numéros de revue ou en livres. En particulier, pour ceux qui avaient participé à la production de la première version, le fait de trouver son nom supprimé dans la réédition était difficile à avaler. Mais cela faisait partie des risques de l'écriture collective: lorsque les notions n'appartenaient exclusivement à personne, celui qui fournissait le travail de réédition justifiait ainsi implicitement son droit d'auteur.

À partir du moment où le Cerfi avait à la fois plusieurs contrats en cours, il fallait organiser le collectif en autant de sous-unités de travail. La constitution des groupes autour des contrats dépendait encore de l'initiative des uns et des autres à assumer leur désir vis-à-vis des objets de travail.

François FOURQUET: Un autre élément, conséquence des roulements, c'était qu'on faisait des recherches par groupes.. C'était comme une capacité humaine de 10 à 15 personnes qui se regroupaient pour un contrat, se divisaient,

se regroupaient pour un autre contrat, se divisaient, se regroupaient pour un autre contrat d'une autre manière.. C'était des groupes très typés, avec une forte densité affective entre eux..

Prenons l'exemple de "Généalogie".. Le Ministère fait une demande.. Alors, qui va travailler là-dessus? Qui s'intéresse?.. Bon, ben, autour de ce thème, il y a comme une espèce de constellation qui sort. C'est comme une attraction.

Supposez qu'on soit cinq ou six à travailler là. Il y a des réunions. Il y a des plus réguliers, des moins réguliers. Ceux qui viennent en passage, ceux qui viennent à temps plein. Ça, c'est selon les inclinations.

Puis là-dessus, il y a une première sélection qui se fait, très importante: qui va rédiger le projet de contrat?.. Je me souviens que j'y allais vaguement comme ça, puis je disais pas trop rien, j'ai énormément bouquiné, puis tout d'un coup, j'ai sorti d'une traite la moitié de notre souscription à l'appel d'offre.. Alors qu'auparavant, j'étais marginal, d'un seul coup, j'acquiers une position de pouvoir..

Dans la foire de qui va travailler sur quoi, il n'y a pas d'exclusion officielle.. Il faut bien voir ce qui est principal pour réussir une recherche, c'est d'être capable d'écrire vite et bien et intelligemment. Le propre d'un intellectuel, c'est de savoir écrire. Bien formuler.

À partir de ce moment-là, les gens, même très intelligents, qui ne savaient pas écrire, ils étaient mis sur la touche.. Ça veut dire que: il est peu à peu mis sur la touche, il n'est pas exclus! Mais dans la mesure où il ne peut pas être dans le coeur de la machine productive, il est mis sur la touche.

Gaëtane LAMARCHE-VADEL: Il y a quelque chose qui est aussi importante -- en tout cas, à la belle époque du Cerfi. C'est que -- donc, on travaillait en groupes, et quand il y avait quelqu'un qui, dans le groupe, son travail ou je ne sais pas, bon, posait des problèmes, faisait qu'on n'avait pas toujours envie de travailler avec lui, ce qui était quand même assez sympathique, c'était que.. si quelqu'un voulait de cette personne, elle restait au Cerfi! Mais s'il n'y a eu personne pour défendre cette personne, ben, elle était

obligée de partir.

Je me souviens parce qu'il y avait dans un groupe un type qui avait travaillé et puis, manifestement, il était soit pénible, soit il foutait rien, soit il était chiant, je crois, et il y a eu ce problème. Je crois, à un moment, il avait été dans un autre groupe, parce que lui avait envie de rester. S'il avait envie de rester, il fallait encore qu'il trouve un groupe pour travailler, quoi. Et bon, s'il y avait personne avec qui travailler, il était obligé de partir. Mais il y avaient aussi des problèmes de pouvoir ou de mésentente aigus.

Mais oui, c'est ça, à partir du moment où il n'y a pas -- les règles, en fait, elles étaient inventées tout le temps, quoi. Parce qu'il y en avait pas. Mais ce qui lassait aussi place, forcément, parfois, peut-être, à des saloperies, entre les individus, quoi.

À l'époque, on parlait des rapports de forces, tout était question de rapports de forces. Avec donc tout ce que ça peut impliquer parfois, des choses dures! Les gens qui travaillaient, c'est les gens qu'on voulait, qui arrivaient à s'imposer. C'était pas toujours facile.

Les groupes de travail se constituaient alors selon l'attraction initiale d'un objet de recherche, selon la présence continue des individus aux réunions, et avant tout, selon la capacité des uns et des autres à s'imposer. Ce processus ressemblait à un système de filtres, où finalement, c'étaient ceux qui écrivaient le plus ou qui étaient le plus désirés qui constituaient le groupe.

Tout comme au niveau du collectif, où il n'était pas question d'appartenance en droit, ici non plus n'y avait-il pas d'exclusion officielle. L'exclusion de fait s'exprimait à travers la distinction entre le coeur et la marge des constellations. Tant que la capacité d'écrire était un critère de sélection important, le désir des autres, de ce

que quelqu'un reste dans un groupe, suffisait pour que sa présence, même s'il n'écrivait pas, soit justifiée, voire rémunérée.

L'absence de lois, de limites absolues voulait dire que les conflits étaient souvent un peu sales, ou engageaient à chaque fois, en tout cas, les personnes des partis concernés. Tout collectif connaît certainement des jeux de pouvoir internes, mais ce qui est frappant dans le cas du Cerfi, c'est, d'une part, que l'on en parle comme d'un principe de réalité dans le fonctionnement du collectif; et d'autre part, que le pouvoir pût dériver soit de l'écriture que l'on fournissait, soit du désir que l'on suscitait.

Quelle que fût la capacité du Cerfi à gérer de façon originale ses problèmes internes, une histoire de son fonctionnement doit évidemment considérer aussi les déceptions, les critiques, les obstacles insurmontés, les compromis. Un des problèmes qui a mené à un compromis des premiers principes était la croissance du collectif. Elle a clairement signalé la difficulté de fonctionner à 30 personnes comme ils l'avaient fait à sept ou huit, au début.

Lion MURARD: Si Michel et moi avons pris la Comptabilité, c'est qu'il n'était plus possible de passer son temps à discuter -- à donner -- à distribuer -- la situation est devenue intenable! Ça mettait même en péril l'existence du groupe, au sens où -- c'était les mêmes gens qui écrivaient qui génaient. Et c'était les mêmes gens qui passaient leur temps à distribuer inutilement de l'argent qui partait en fumée, pour, dans les deux derniers mois avant la remise d'un contrat, se mettre, abandonner tout, et se mettre à rendre des contrats qui risquaient d'être baclés, d'être mal faits, et alors que le fait qu'ils puissent être renouvelés

dépendait de leur qualité!
 Donc, il fallait -- on n'arrivait plus, si vous voulez, à être uniquement une surface de relations publiques, de choix politico-existentiels - énotico - j'n'sais-plus-quoi à la longueur de journée! Parce que lorsqu'on a géré à partir de '74, Michel et moi, c'était à longueur de journée dans cette pièce! Vous receviez 10, 15, 20 personnes qui venaient vous demander de l'argent! Avec des projets tous plus extraordinaires les uns que les autres! Passer ses journées à discuter de trucs, à surveiller la réalisation des contrats, parce que tout s'enclenchait, c'était une machine de plus en plus lourde à gérer!

Si vous deviez me rendre un contrat à telle date, pour que l'argent tombe à telle autre -- puisque tout l'argent qui rentrait finançait tout le monde! L'argent tombait dans un pot commun et était redistribué, mais il fallait qu'il tombe à échéance régulière, donc, j'étais obligé de surveiller votre travail et de vous dire: "Alors, t'es en retard! Pourquoi? Comment? T'as des problèmes? Quoi?" Donc, de rentrer aussi dans les problématiques de boulot spécifique. Donc, toute cette gestion politique, d'un ensemble de recherches qui commençaient à se mener dans des coins différents -- si moi, j'avais un contrat parallèlement, j'attendais, j'attendais, et dans les deux derniers mois, je me mettais à écrire! La situation devenait impossible à gérer! L'accroissement de la taille de l'unité de gestion -- jusqu'en 1973, ça allait. Le tournant, c'est 1974.

Alors que la gestion de ce collectif exigeait depuis le départ un grand investissement de la part de ses moteurs principaux, elle devenait de plus en plus lourde: notamment, au fur et à mesure que le déséquilibre se manifestait entre le petit nombre qui travaillaient énormément et le plus grand nombre qui bénéficiaient des ressources collectives. La situation paraissait dangereuse à cause du cercle vicieux qu'elle instaure: plus les

mêmes personnes devaient s'occuper de la gestion financière de l'ensemble, moins elles disposaient de temps pour leurs contrats et plus elles risquaient de compromettre quelque peu leur travail de recherche.

Si la prise de pouvoir, c'est-à-dire, de la Comptabilité, par Lion MURARD et Michel ROSTAIN devait être justifiée, c'était parce qu'elle s'opposait effectivement à l'idéal d'un partage du pouvoir et aussi, implicitement, à la volonté d'accueillir n'importe qui et n'importe quoi. Ce changement de politique, considéré comme un coup de force brusqué, était cependant largement reconnu comme nécessaire à la survie du collectif.

Même avant que la Comptabilité ne fût confiée à une seule direction, il y avait des difficultés à maintenir une véritable circulation du pouvoir. D'une part, il n'y avait pas d'instance qui assure que les tours de rôle aient effectivement lieu. D'autre part, il était difficile de surmonter la distinction "noyau dur/périphérie."

Janet MORFORD: Comment marchaient les tours de rôle?

Anne QUERRIEN: Sans rien de vraiment organisé. Soit quelqu'un qui y était déjà disait: "J'en ai marre, je veux qu'on me remplace," soit quelqu'un qui n'y était pas disait: "Tiens, ça m'intéresserait de me mettre au compte, parce que.. je voudrais savoir ce qui s'y passe".. Et d'ailleurs, justement, ça n'a pas tourné. C'est-à-dire qu'il y a eu des conneries monstrueuses, de fait, de compte, sans que personne puisse réparer.. Au fond, beaucoup de copains faisaient ça un peu par hasard, enfin, croyaient pas du tout à la nécessité de faire un truc de recherche. Inversement, d'autres, comme moi, sont des gens qui, même à un niveau individuel, sont

incapables de faire du fric. Bon, il y a jamais eu vraiment de gens à sensibilité gestionnaire dans ce sens-là.

Parce que Félix, qui est la personne qui a la sensibilité gestionnaire la plus forte, au niveau d'une politique de la gestion.. Félix, bon, gérait le Cerfi, mais ça l'intéressait pas du tout. Enfin, l'idée d'avoir une entreprise de recherche, ça l'intéressait pas. Ce qui l'intéressait dans le Cerfi, c'était de gérer les tensions entre nous, enfin, l'aspect analytique, c'était pas l'aspect recherche.

Ça a pas du tout été assuré, vraiment pas, et Félix s'en est foutu, enfin, j'étais, à l'époque, en analyse avec lui, j'allais pleurnicher sur son divan, en lui disant que ça n'allait pas du tout [au Cerfi.] Et j'ai eu des réponses dans le genre: "Quand je vois un arbre mort et des choses qui repoussent, eh ben, je regarde les choses qui repoussent et je m'en fous de ce que l'arbre soit mort au milieu, parce que si je coupais les choses qui repoussent, tout serait mort." Bon..

Lion MURARD: Moi, j'ai une vision très élitiste du Cerfi. Je pense que tout a reposé sur les épaules de cinq, six personnes, même lorsque nous sommes arrivés jusqu'à 22, 23, 24 salariés.. Il faut voir que c'est aussi l'histoire d'une entreprise qui a pris une croissance vertigineuse, qu'on a géré des budgets considérables pour cette époque. Mais la responsabilité est toujours restée sur les mêmes épaules.

C'est pour ça qu'on vous parlera.. des tas de gens qui ont été du Cerfi, incontestablement, mais il faut voir que c'était une machine par halos concentriques, par cercles concentriques. Qu'il y avait un petit noyau, et autour, des réseaux qui tournaient de plus en plus vastes, jusqu'à englober, justement, le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire, enfin, des gens qui sont venus temporairement -- qui sont venus travailler à un moment, qui repartaient.

Il y avait tout un mouvement d'aller-retours de gens de la périphérie, mais -- le noyau politique, le bureau politique, la Mafia, est toujours resté identique.

Encore une fois, sans règles explicites, sans une

autorité absolue, c'était le désir des individus qui déterminait les tours de rôle. Si Félix GUATTARI encadrait habilement la régulation des conflits affectifs, il était apparemment beaucoup moins intéressé par la gestion de l'ensemble de l'entreprise, c'est-à-dire, du Cerfi comme producteur d'autre chose que des tensions à régler. Et tant que les autres étaient également désintéressés ou incapables, personne ne menait la barque.

Même avec l'augmentation du nombre de personnes rémunérées au Cerfi, la responsabilité ne changeait guère de mains. L'opposition restait forte entre le petit noyau de permanents, identique et stable, et les vastes réseaux à la marge, qui venaient pendant un certain temps et repartaient après.

De façon plus générale, la disparité entre les idéaux communautaires du Cerfi et la réalité de ses tâtonnements en matière de gestion suscitait des critiques. Souvent celles-ci contrastaient l'ouverture prônée au Cerfi avec les mécanismes de sélection ou de contrôle implicites que l'on y retrouvait.

Claude ROUOT: Il y avait le discours officiel -- la générosité, l'ouverture, les besoins, les libidos de chacun, etc. Et puis forcément un principe de réalité qui passait par des jeux dont je n'étais pas très consciente à l'époque, de se faire reconnaître par.. une certaine façon de parler, une certaine façon d'agir, une certaine façon de décrocher des contrats, une certaine façon d'être relié à certaines personnes extérieures.. Il y avait une sorte de consensus.. interne, c'est-à-dire, d'abord, le petit noyau, puis quand on était dans le grand noyau, on finissait quand même par piger un peu les valeurs acquises. Donc, on rentrait un peu

dans ce système de la fausse ouverture et des procédures de sélection. Surtout qu'après les périodes d'ouverture, des questions financières ont commencé quand même par immédiatement se poser. Donc, il a fallu mettre au point des dispositifs régulateurs. Alors, c'est là qu'il y a eu.. le tri-consulat, enfin, il y avait un groupe de trois personnes, dont Anne QUERRIEN, je me souviens, qui étaient chargées de sonder les coeurs et les reins sur les véritables motivations qui faisaient qu'on était au Cerfi.. C'était un petit tribunal, bienveillant.. Et alors, on était censé déployer un discours du genre -- aujourd'hui, on dirait: "Ça, ça me branche" -- chacun, on était censé avoir une passion extraordinaire, enfin, qui allait trouver sa place au sein du Cerfi, être utile au Cerfi. Il y avait un discours très -- de commande, qui était attendu. Il fallait avoir très envie de quelque chose, être très motivé, et puis offrir comme ça, sa passion et sa force de travail au Cerfi.. C'était pas tout à fait des convocations, mais on était vivement sollicité de prendre rendez-vous pour passer une heure d'entretien..

Anne QUERRIEN: Ça correspond à la grande époque du Boulevard Beaumarchais, où à l'assemblée générale du mardi, il venait vraiment des tas de gens avec des niveaux de demandes très, très différents les uns des autres. Donc, on avait l'impression de foutoir, et aussi d'avoir à re-répéter sans arrêt le Cerfi, quoi, toujours la même chose. Donc, un peu une espèce de blocage du système analytique collectif du mardi. Le groupe interne, les dix fondateurs n'arrivaient absolument pas à se parler. Et ils étaient complètement pris dans un système où des gens de l'extérieur venaient sans arrêt poser des demandes supplémentaires.. Tout le travail de remise en question collective, de réajustement.. ne pouvait plus se faire, et du coup, il y avait des tendances à la surenchère, à la connerie, etc.. Donc, on avait l'idée de faire un peu un sas.. c'est-à-dire, vous savez quand vous devez passer d'un milieu dont la pression est "X" à un milieu dont la pression est un peu plus élevée. Bon, il y a un sas avec des portes étanches pour faire le passage.

Alors, cette commission, c'était un peu ça, c'est-à-dire, on accueillait à la pression extérieure et puis on la mettait au niveau de la pression intérieure.

Bon, moi, je crois que j'en ai fait pas mal partie de cette commission. Et puis, comme à l'époque, le travail était quand même divisé en groupes, on pouvait renvoyer tout de suite la personne nouvelle sur le groupe le plus concerné, ou bien dire: "Oui, ça, c'est un projet vachement intéressant, qui concerne l'ensemble du groupe." Mais à ce moment-là, en assemblée générale, on faisait une introduction.. Donc, une espèce de fonction de régulation..

Claude ROUOT: C'était destiné à aider à régler peut-être des comptes qui étaient prévus à l'avance. Ça, c'était tout le côté qu'on appelle "institutionnel." C'est-à-dire, on essayait d'instituer quelque chose qui avait quand même des formes élégantes, des formes objectives, ce qui servait quand même pour chaque individu à se poser des questions, à se situer. Disons qu'on inventait quand même des solutions autres que celles appliquées habituellement dans ces groupes-là, ça, c'est vrai.

Mais bon, on peut le voir de plusieurs façons. On peut le voir aussi qu'un groupe a besoin, à un moment, de se défendre pour sa survie, et comment faire, tout en gardant, en apparence, un discours ouvert? Donc, tous ces aspects institutionnels étaient destinés à réguler, mais sous des modes, sous des dehors un peu plus conviviaux, collectifs, démocratiques, etc., que ceux habituellement pratiqués dans d'autres groupes.

Malgré le discours sur les besoins de chacun, les libidos et l'absence de frontières, il y avait effectivement un système en quelque sorte, qui permettait de différencier, encore une fois, entre centre et périphérie. Cette distinction était d'autant plus réelle à l'époque où l'argent n'était plus abondant. Ce que l'on appelait "régulateur" visait, dans ce cas, à cerner la volonté

profonde de ceux qui se présentaient au Cerfi. C'était leur invitation à justifier leur présence, à proposer quelque chose de très intime-- leur désir ou leur passion --, et à l'assumer pleinement.

Il s'agissait effectivement d'une sélection, ou mieux, d'un contrôle: un moyen d'aiguiller ou de secouer ceux dont la contribution n'était pas claire. Encore une concession par rapport à l'image originelle d'un collectif indifférencié, ce processus était justifié en termes de la disponibilité nécessaire au noyau fondateur, si le collectif allait bien fonctionner. Quelle que fût la malaise suscitée par l'idée de contrôle, ce dispositif manifestait un souci de style souvent présent dans les diverses modalités de fonctionnement: un souci d'associer "l'élégance" et "l'efficacité" à "la convivialité."

Le dévoilement de la "fausse ouverture" du Cerfi prenait également d'autres formes, y compris une critique invoquant les rapports à l'argent.

Georges PRÉLI: À la fois, le Cerfi paraît très ouvert et à la fois, était quand même très fermé.. Le rapport à l'argent était beaucoup inspiré de ce qui se passait à La Borde, où.. il y avait une sorte de décollement entre celui qui produisait l'argent et celui qui le consommait. Et je crois que la recherche d'une distribution de l'argent au Cerfi était inspirée de ça.. Mais ça, c'était dans l'idéal, ça. Je crois que ça s'est passé quelques fois.. Mais c'était surtout, et presque toujours, avec des gens qui n'étaient pas tout à fait dans le Cerfi, qui étaient de l'extérieur, et qui valorisaient un petit peu cette expérience du Cerfi.. À l'intérieur du Cerfi, c'était pas aussi clair. Et je crois, en effet, que lorsque je suis arrivé au Cerfi.. il y a eu, en tout

cas, dans les premières réunions, une sorte de difficulté de m'introduire.. Bon, et puis, ça s'est réglé par la suite, avec des rapports de travail et des rapports d'amitié qui se sont ensuite instaurés..

Je crois que ce qui jouait beaucoup, c'était que bien que l'argent n'appartienne à personne.. il fallait quand même se distribuer, partager l'argent qui rentrait. Et le fait -- par exemple, cinq personnes travaillent sur un projet, ils ne pouvaient prétendre en tout cas, réellement, qu'à ce qui était produit par ce projet. Et donc, beaucoup moins d'argent, qu'il y avait de gens, pour chacun. Ça, c'est en tout cas le niveau le plus superficiel, c'est-à-dire, qui est en contradiction avec l'idéologie, disons, "l'idéologie Cerfi" sur l'argent..

Les homosexuels, par exemple, je crois qu'à un certain moment, ils ont été très accueillis, parce que c'était une sorte de valorisation de la structure Cerfi. C'était lui donner encore un peu plus de boom, un peu plus d'éclat. Mais parmi les gens qui étaient à l'intérieur, il y avait beaucoup de rapports de force qui s'exprimaient, je crois, à cause de l'argent.. Les homosexuels ne mettaient pas en danger, je crois, les rapports d'argent.

C'était beaucoup soutenu par Félix, quand même, qui était tout le temps pour l'ouverture. Félix.. Je crois, qu'il s'occupait pas du tout des problèmes d'argent propres, enfin, qui circulaient dans la structure. C'étaient les gens qui se démerdaient à ce niveau-là..

C'étaient les gens, par exemple, qui avaient été au premier plan du décrochement d'un contrat, qui en avaient la maîtrise, d'une certaine façon, ou en tout cas, qui se sentaient en tenir la maîtrise, malgré l'idéologie, justement, de la distribution comme ça, du décollément. Et quand quelqu'un tentait de s'agglomérer à cette équipe, c'était nécessairement de l'argent en moins pour lui.

Donc, on pouvait se valoriser en faisant l'aumône ou en donnant de l'argent un peu comme ça, par hasard, mais quand c'était d'une façon concrète et permanente, c'était assez dur.. Cette histoire de la fermeture du Cerfi en général, combattue par Félix, et la fermeture des groupes qui étaient à l'intérieur, c'est le désir de faire partie quand même d'une structure supérieure. Il y a

un peu de racisme, je dirais.

On retrouve la référence à La Borde, identifiée ici comme l'inspiration de la volonté de distribuer autrement les fonds obtenus. Mais on constate de nouveau le décalage entre l'idéal et la pratique effective. Ce qui facilitait le don d'argent auprès des personnes de l'extérieur, étaient le fait qu'elles étaient là de façon ponctuelle et qu'elles n'étaient pas dans une position d'être très demandeurs.

Parallèlement, l'introduction de nouveaux salariés dans un groupe de travail déjà conscient des limites de ses ressources posait un menace. Sans une instance chargée de suivre de près la distribution de l'argent -- ce qui aurait, bien entendu, entravé l'autonomie voulue au niveau des actifs -- les ressources se partageaient plutôt au gré de ceux qui étaient à l'origine de leur acquisition, dans ce qu'Anne QUERRIEN appelle "un flou artistique et générateur de merde."

Alors que cette réticence à trop dispenser le budget d'un contrat avait une certaine logique, elle pouvait suggérer un souci d'auto-préservation et un sentiment de suprématie, qui contrariaient les attitudes "anti-institutionnelle" et "anti-académique" dont le Cerfi se réclamait.

Le paradoxe de cette fermeture dans un lieu qui se voulait si ouvert était particulièrement bien articulé par une personne qui avait une expérience assez courte, mais très intensive, du Cerfi :

Marie-Thérèse VERNET-STRAGGIOTTI (29) : Au Cerfi, on ne prend pas sa carte, on y passe, on y fait des trucs, on travaille sur un objet et sur d'autres, ça circule, il n'y a pas d'équipe fermée, pas de correspondance biunivoque entre une personne et une fonction, etc... Et voilà qu'il faut être présent pour être là, être présent pour être dedans, dans le groupe Généalogie, il faut, même si on se fait chier, il faut être là -- et non pas venir pour faire quelque chose -- être là pour être dedans, la conjugalité c'est bien oedipien, et en tout cas, ça vous met dedans, ça vous enferme et ça vous trompe.

L'absence de frontières, l'absence de quoi que ce soit qui fixait les gens, sinon leur désir, leur investissement -- telle était l'ouverture du Cerfi. Tout ce qui était exigé en retour, c'était la présence, la disponibilité, la capacité de donner de soi-même et de participer de façon spontanée.

Mais si l'on manquait cette disponibilité, si l'on tenait à maintenir des engagements ailleurs, qui eux aussi exigeaient un grand investissement, on se retrouvait vite à la marge. L'ironie de l'allusion à la conjugalité, c'est que, en fait, la plupart des gens au Cerfi n'étaient pas mariés. Cela n'empêchait pas que la force de leur cohésion les pousse à s'ériger en unité fondamentale, c'est-à-dire, que cette union ait pu être étouffante ou finalement décevante.

D'autres déceptions se basaient sur l'incapacité du

29. Ce passage est tiré de "l'intervention militante" écrite par Marie-Thérèse VERNET-STRAGGIOTTI dans "Généalogie du capital: 1. Les équipements du pouvoir," Recherches, No.13, décembre 1973, p. 257.

Cerfi à développer pleinement les facultés de tous ceux qui s'y réunissaient.

Anne QUERRIEN: Un des problèmes essentiels du Cerfi.. à la fois, bien sûr, de ses grands moments, mais aussi de sa chute, c'est l'allégeance, enfin, la relation vraiment de vassalité qu'avait pratiquement tout le monde par rapport à GUATTARI. Notamment, il y a vraiment eu dans le Cerfi plein de gens qui sont venus sur des malentendus, qui n'avaient pas envie de faire de la recherche!.. C'était que des systèmes de relations personnelles, enfin, c'était vraiment une cour féodale, hein, le Cerfi. Une cour, dont GUATTARI était le souverain, FOURQUET ou je ne sais qui le premier ministre.. enfin, que des relations comme ça, très bizarres. C'est pas du tout un groupe démocratique.. C'est vraiment un clan, c'est un groupe féodal, quoi.

Catherine YOVANOVITCH: On avait l'impression parfois d'un lieu où la parole de ceux qui parlaient se développait à la faveur du regard de ceux qui admiraient. Et ça, je n'ai jamais aimé ça, que c'était vraiment un lieu où c'était toujours les mêmes qui parlaient -- les vieux, les chefs, hein? On se croirait vraiment dans Le Livre de la jungle, quand on voit ça, le tribu des chefs, de KIPLING, et puis, bon, les autres qui écoutent, qui regardent, qui sont un peu la cour.. Je crois qu'un lieu qui ne sait pas faire épanouir chez les gens la possibilité d'intervenir et discuter, c'est pas un lieu très malin.. Je trouve étonnant qu'un lieu comme ça.. que c'était toujours les mêmes qui s'exprimaient.

L'image de la cour comporte une critique très forte vis-à-vis du projet de constituer une communauté de pairs libérée des jeux hiérarchiques du CNRS et de l'Université. Ce qui est par ailleurs prôné comme étant l'intensité des liens affectifs est ici dénoncé comme n'étant que des chaînes de dépendance personnelle. La parole (ou la

capacité de l'assumer) est de nouveau l'indice de la puissance et l'expression de la différence: les grands étaient grands parce que les petits assuraient l'assistance. La critique se justifie, évidemment, au nom de ces derniers, et de leur souhait d'être reconnus et d'y participer aussi.

Si les critiques articulés au sujet du Cerfi font souvent la distinction entre ses idéaux et son fonctionnement effectif, il me semble que ce décalage doit être compris en termes du grand poids que l'héritage Labordien représentait. Le roulement des tâches, la fixité des réunions, la redistribution de l'argent, la précarité des statuts, même la notion d'une communauté de travail auto-gérée étaient tous éléments acquis à travers leur expérience de La Borde. Mais il y avait des limites à ce que les gens du Cerfi pouvaient -- ou voulaient -- faire pour reproduire la magie de La Borde sur leur propre terrain.

Numa MURARD: [Le roulement des tâches.] ça a surtout fonctionné dans l'ancien Cerfi. En fait, si vous voulez, cette notation, elle a existé dans l'histoire. C'est peut-être ça, la vraie différence entre La Borde et le Cerfi. C'est une différence de rythme, d'accord?

À La Borde, vous avez, si vous voulez, un rythme répétitif, rapide, qui suppose une organisation assez conséquente de roulements. C'est l'histoire des roulements, qui fait que semaine après semaine, jour après jour, mois après mois, on va changer de tâches.

Alors, le Cerfi, la notation des tâches, en fait, elle n'était pas structurellement organisée, de telle sorte que dans un rythme court on change de tâches, d'un mois sur l'autre. En fait, elle ne peut se regarder, cette notation des tâches, que sur l'ensemble de l'histoire du Cerfi.

C'est-à-dire que sur l'ensemble de l'histoire

du Cerfi, les gens ont fait de la recherche, de la gestion, de la revue Recherches, et de la comptabilité. Moi, j'ai fait ça: de la recherche, de la gestion, de la comptabilité, et de la revue Recherches. Mais sur l'ensemble de ma trajectoire. C'était pas "pendant un mois, ou pendant une semaine, on va avoir telle tâche.. ou telle autre tâche." Ça ne supposait pas une organisation du même type qui existait à La Borde, avec, bon, "Voilà, maintenant, les roulements, alors, toi, tu vas où? Toi, tu vas où?" C'était pas ça. C'était: "Tiens! Tel mode de fonctionnement arrive au bout. Moi, c'est plus possible, j'arrête la revue Recherches parce que j'en ai marre, et parce qu'il y a telle personne avec un projet politique à proposer, et puis, par contre, justement, j'ai un contrat à faire, donc, je sors de l'équipe, et toi, tu y vas!"

Mais ça, c'était pas tous les jours! Les gens changeaient au bout d'un an! Ou au bout de six mois ou.. d'un an et demi ou.. deux ans! On a fait ça sur modifications. Et ça marchait pas à la même vitesse, ça marchait pas au même rythme..

Si vous voulez, c'est des rythmes des contrats, des rythmes qui vont entre 9 mois et 18 mois, hein? Les rythmes de la revue Recherches, si on regarde les équipes, c'est des rythmes de deux ans. Les rythmes de la gestion, alors, là, ça dépend beaucoup plus de la conjoncture -- En fait, si on regarde sur la longue durée, on s'aperçoit qu'il y a toujours un -- soit FOURQUET, soit ROSTAIN, soit Lion, qui a été à la gestion, hein? Mais par contre, il y des gens qui ont tourné avec eux.

Donc, c'est des rythmes différents, en fait. Mais bon, périodiquement, si vous voulez, à chaque occasion -- quand une équipe changeait sur un objet, c'était l'occasion de faire changer quelqu'un d'autre sur un autre objet. Donc, il y avait une réunion parce qu'on savait que l'équipe de la revue allait changer, et en même temps, c'était une occasion de redistribuer les cartes, sur autre chose.

C'est un peu comme ça que ça fonctionnait. Sans que ça soit une -- si vous voulez, il n'y avait pas de matérialisation, pas d'institution, comme on dit à La Borde, d'instance qui était chargée de la rotation des tâches.

Et vous aviez des préparations, bon, toujours

les mêmes: ROSTAIN, FOURQUET, MURARD, QUERRIEN et MOZÈRE, si vous voulez, pouvaient se voir de façon informelle, et dire: "Bon, comment on distribue les cartes?" Parce que c'était pas une redistribution des cartes, si vous voulez, dans un système fixe, où chacun a son emploi et son salaire, comme à La Borde. C'est une redistribution des cartes qui engageait aussi les modes de vie!

Félix GUATTARI: [La remise en cause des institutions,] ça ne pouvait pas se poser tout à fait dans les mêmes termes parce que les objets sont fondamentalement différents. À La Borde, les objets, ce sont des constellations humaines, vivantes, des malades qui sont là, longtemps ou pas longtemps, ce sont des individus qui travaillent à des postes où ils restent longtemps ou pas longtemps, qui s'organisent -- donc, c'est une matière humaine, une matière microsociale. Tandis que malheureusement, au Cerfi, bien, à partir du moment où on vivait sur des contrats de recherche, on se voyait, etc., mais l'objet et la constitution du groupe restaient relativement fixes, quoi. C'est-à-dire qu'il n'y a pas tellement de possibilités de jeux institutionnels internes au niveau de ces sous-ensembles de groupes. Les objets, c'étaient des contrats, les textes à écrire, des enquêtes, des interventions, etc.. Ce qui n'empêche pas, et je reviens en arrière, qu'on maintenait l'idée que pour nous, ce travail d'auto-institutionnalisation, ce travail d'auto-analyse sur le groupe, de recherche sur la recherche, c'était très important. Mais c'était quand même un peu formel. Tandis qu'à La Borde, c'était quand même effectif -- que sans arrêt, sans arrêt, on change ces configurations, etc. On est amené par la nature du fonctionnement à rendre beaucoup plus réel ce travail, disons, d'analyse institutionnelle, alors qu'au Cerfi, c'était beaucoup plus limité.. À partir du moment où vous avez des interlocuteurs qui sont les pouvoirs d'État, vous avez comme matière des textes, des bibliographies, des enquêtes, etc., bon, ben, l'objet impose ces configurations, impose ses propres rigidités. À La Borde aussi, l'objet a ses propres rigidités, bien sûr, mais c'est

pas les mêmes.

Au rythme répétitif et rapide de la clinique psychiatrique s'opposait le rythme du Cerfi: parfois long mais en tout cas composé de cadences variables. À la rotation régulière des tâches assurée par une instance, elle-même renouvelée, à La Borde, s'opposait la rotation étalée sur l'ensemble de l'histoire du collectif et des individus au Cerfi: plus on y restait, plus on avait des chances de tout faire.

Aux constellations humaines qui changeaient à leur gré et que l'on s'efforçait de reconstituer constamment à La Borde, s'opposaient les objets plutôt stables et rigides du collectif de recherche: contrats, écrits, procédures de négociation. Il s'agissait donc de différences structurales fondamentales. Mais le fait qu'il y eût un lien quelconque entre une clinique psychiatrique et un collectif de recherche était déjà exceptionnel.

En expliquant les différences entre ces deux lieux, on revient toujours à la question des personnages moteurs. La présence et la participation de Félix GUATTARI aux deux lieux incitent à confondre quelque peu le fonctionnement des deux communautés de travail.

Mais il faut se rappeler que le noyau fondateur était fondamentalement divisé autour du rôle que GUATTARI devait avoir au Cerfi, et que tous parlent du collectif comme d'une entreprise d'une génération, la leur. Autant qu'il y avait des remaniements constants des configurations à La Borde,

ils étaient essentiellement initiés par la force d'un seul personnage -- et d'une seule autorité -- celle de Félix GUATTARI ou, à la limite, de "la machine bicéphale" de GUATTARI et Jean OURY.

Au Cerfi, par contre, il n'y avait dès le départ pas d'autorité unique ou statutaire; seulement une bande liée par un désir commun d'apprendre à gérer et de gérer à leur façon. Si leurs tâtonnements étaient critiqués, et s'ils avançaient aussi des auto-critiques, c'était souvent par référence à des modèles plus forts que le leur: soit l'expérience de La Borde, soit des entreprises financièrement solides, soit des lieux d'accueil plus chaleureux; mais souvent des collectifs qui avaient au moins l'avantage d'une autorité précise à leur direction. Il se peut que le Cerfi fût désavantagé dès le départ, à défaut d'un gestionnaire principal. Mais peut-être ce désavantage apparent fut justement le beau risque qui donnait à l'entreprise sa force.

Problèmes de productivité

Dans les récits précédents, nous avons vu comment le Cerfi gérait des problèmes rencontrés par toutes sortes d'entreprises: problèmes de rémunération, de constitution d'équipes, de distribution du pouvoir. Au-delà de ces aspects fondamentaux du fonctionnement interne, se posaient des problèmes concernant la productivité: questions de qualifications, de disparité de compétences, de concurrents, et d'évaluation de la production. En tant que collectif de recherche, le Cerfi se distinguait, d'une part, par les réponses concrètes qu'il a faites à ces difficultés, et de l'autre, par la largeur de ses idées sur les limites de sa propre activité productive, comme on le verra dans les récits qui suivent.

Un premier problème était celui de l'intégration au sein du collectif de personnes n'ayant pas la volonté ou la capacité soit d'assumer d'un bout à l'autre un contrat de recherche, soit de travailler dans d'autres domaines, tels les éditions ou le maintien des biens collectifs. De nombreux récits attestent de la présence importante de cette population au Cerfi, autant pour la réclamer que pour la dénoncer.

Michel ROSTAIN: Il est arrivé que certains mois nous ayons 80 personnes à payer, quoi! 80 personnes, c'est énorme!.. Dans l'année de '74 à '75, 80 personnes différentes ont touché de l'argent au Cerfi. En '76,

certaines mois, nous avons jusqu'à 30 bulletins de salaire à faire, ce qui est colossal, enfin, qui est beaucoup pour une petite entreprise comme ça.

Inutile de dire que sur ces 30 bulletins de salaire ou 80 personnes, il y en avait peut-être 10 qui étaient vraiment productives du point de vue du CNRS, du point de vue de la compétence "chercheur, capable de faire de rapports." Les 50 autres étaient complètement disqualifiés par rapport au marché du travail de la recherche, et pourtant, nous, on estimait qu'ils étaient précieux. Alors, on avait probablement là-dedans qui étaient des branleurs, des fouteurs de merde et tout, mais ça nous faisait rien, enfin, bref, ça faisait partie.

Et ceci dit, on a eu même, pour vous donner un exemple abérrant: un jour, il y a une bande de drogués, de camés qui sont venus nous voir, en disant: "Voilà, nous, on veut faire une recherche sur la drogue." Et ils ont décroché -- on les a aidés à décrocher un contrat sur la drogue, on les a aidés, vraiment beaucoup aidés, je crois qu'on a rédigé le contrat, le projet de contrat à leur place. Ils ont touché de l'argent et ils se sont camés avec comme des fous. Les flics sont même venus les chercher chez nous, ils logeaient chez nous, enfin, c'était la folie. Ils ont jamais fait la recherche. Mais enfin, bon, on a eu jusqu'à des abérrations comme ça, finalement.

Ah, évidemment, au CNRS, on avait mauvaise allure, quoi. À côté de ça, il y a quand même eu des recherches de valeur qui ont été faites, quoi. Liane MOZÈRE a fait un truc très important, FOURQUET a fait des trucs importants, Lion MURARD a fait un truc important, ou deux même, avec ZYLBERMANN. Moi, j'ai fait des trucs qui n'étaient pas négligibles, sur la musique ou sur La Borde -- enfin, il y a eu des trucs vraiment de qualité qui ont été faits, quoi.

Ce passage est intéressant dans ce qu'il présente une série d'images différentes du Cerfi. Au début, les paramètres utilisés sont ceux de n'importe quelle entreprise: l'interlocuteur qualifie le Cerfi en termes du nombre de salariés concernés; il identifie aussi les

individus comme étant "productifs" et "capables," d'une part, et "disqualifiés par rapport au marché," de l'autre. Mais ensuite, il renverse le schéma typique de l'entreprise, en faisant de ces individus "disqualifiés" des êtres "précieux."

De plus, la position du Cerfi, selon ce récit, représente un départ radical des principes qui guident couramment la production destinée à un marché. Le fait de faire confiance à des personnes de profil douteux, d'accepter ceux qui s'avèrent troublants (des "branleurs," des "fouteurs de merde"), d'assurer le travail "à leur place" et de les héberger au-delà de leur rémunération, sont autant de réponses tout à fait contraires à ce que l'on attend de la part de la direction d'une entreprise.

Or, finalement, en parlant des travaux "de qualité" qui furent néanmoins réalisés, l'interlocuteur revient à une vision plus habituelle de la production, ce qui sert à réinstaurer quelque peu l'image du Cerfi comme collectif participant réellement à un champ productif. Ce sont évidemment ces travaux "de valeur" qui ont aussi permis au Cerfi de financer la présence et les contributions de ceux qui étaient moins productifs.

Dans un autre cas de figure, la disparité entre les "productifs" et les "disqualifiés précieux" au sein du collectif est présentée comme étant un véritable ennui, même si l'on pouvait éventuellement trouver un moyen de la justifier.

Gaëtane LAMARCHE-VADEL: Il y a eu un moment où,

sans doute, on s'est dit: "On lui file tant par mois, alors, bon, pour ce qu'il fait.. mince! C'est.." Bon, alors, on devait en discuter à ce moment-là, puis, sans doute, on visait un équilibre entre l'argent qu'on donnait et puis le travail qui était fait. Évidemment, ça dépendait des groupes, parce que.. dans le groupe "vidéo," comme c'était GUATTARI qui avait soutenu le groupe "vidéo," on avait été acheter plein de matériel, il y avait un gachis absolument monumental! Mais comme GUATTARI soutenait ce groupe -- et François PAIN, il y était, et Georges GOLDMANN -- il y a plein de gens qui sont passés..

Et donc, et que là, en fait, on disait: "Ça va pas! Le groupe 'vidéo,' enfin, "Le groupe 'vidéo,' on a dépensé un argent fou pour le matériel!" "Rien ne se fait!," ou, "Ce qui se fait est absolument lamentable!" GUATTARI ne l'aurait pas soutenu, on aurait viré tout le monde..

Ça a duré plusieurs années.. N'empêche que François PAIN s'en est bien sorti, finalement, il a fait des films pour la radio, à la télévision.

Mais à l'époque, le groupe "vidéo," c'était vraiment tous les glandeurs! Tous les glandeurs! Qui dépensaient un fric pour rien! Au moins, ils étaient un peu un luxe aussi. Peut-être qu'il y avait ça, aussi, c'est vrai. Il y avait les bûcheurs, les politiques, les machins. Et qui se payaient -- on s'est payé des danseuses, quoi. Le groupe "vidéo," c'était un peu ça, quoi.. Se payer des danseuses? C'est un luxe, quoi!.. Peut-être dans cette politique, dans ce que voulait être le Cerfi, enfin, de créer -- parce que, oui, la vidéo, c'était un lieu dit, "Ça serait créateur!", par rapport aux autres qui faisaient de la recherche, et qui étaient des petits tâcherons de la recherche. Il y avait un groupe qui était drôle, qui rigolait, qui n'était pas aussi sérieux que les chercheurs.

Et en fait, ce groupe créateur, c'est un groupe de glandeurs, plus que créateur. Mais c'était important de donner, peut-être, de donner l'impression qu'on était aussi créateur, ce qu'on voulait être, ou le groupe aurait voulu l'être. Mais ce n'est pas sûr que, justement, le Cerfi était un lieu créateur.

Ce passage révèle aussi l'opposition entre des principes standards de fonctionnement et l'exception que présentait le mode de fonctionnement du Cerfi; mais cette fois-ci, ce contraste est invoqué pour dénoncer la déviation plutôt que pour s'en réclamer. Le principe qui introduit ce passage suggère qu'il y aurait correspondance entre le travail fourni et sa rémunération. Ce qui vient en exception est la position de soutien inconditionnel avancée par Félix GUATTARI, c'est-à-dire, soutien financier d'un groupe qui n'assurait ni les ressources ni le même niveau de production que d'autres groupes.

La dénonciation qui s'ensuit vise le gaspillage, l'instabilité des gens, l'irrationalité des dépenses, la mauvaise qualité ou le faible niveau de production; autant de menaces à la production selon le modèle standard.

Cet interlocuteur propose, pourtant, une justification de la disparité de niveaux productifs: le soutien du groupe "vidéo," quoique peu rationnel, serait un luxe pour ceux qui s'investissaient énormément, "danseuses" pour les divertir et leur donner l'impression de ne pas peiner pour rien. Selon ce raisonnement, les deux rôles existaient en symbiose: d'une part, les "tâcherons" et "bûcheurs" sérieux, et d'autre part, le groupe "dit créateur, drôle, qui rigolait." Or, la dénonciation reste le ton fondamental de ce passage: dans la mesure où ces derniers n'étaient que des "glandeurs," les autres ne se payaient qu'une illusion en les finançant.

Nous avons déjà noté, à propos du projet du Cerfi, que

l'aspect intellectuel en était souvent minimisé. Cela n'empêchait pas, toutefois, que l'écriture reste le moyen principal d'obtenir des ressources, ni que ce soit principalement par l'écriture que se matérialisaient les inégalités capacitaires au sein du collectif. Une réponse individuelle à cette disparité était de tenter de la compenser, en écrivant pour ceux qui n'y arrivaient pas.

Anne QUERRIEN: Et il y avait une masse de gens qui étaient là, qui nous tournaient autour, et qui, en réalité, ne travaillaient jamais. C'est-à-dire que, enfin, moi, j'ai, par exemple, je ne sais pas ce qu'en diraient Liane et tout mais, une impression d'avoir tout le temps tenu la plume pour les autres, etc. essayé de créer une façade, comme quoi on était les meilleurs et tout. Et avec pas grand -- enfin, avec pourtant un milieu très vivant et très riche derrière, mais qui tenait pas la route administrativement. Je ne sais pas si vous connaissez François PAIN aussi, notre homme vidéo, mais c'est un négal. Mais il y avait un groupe "vidéo," par exemple, il y avait François PAIN, Georges GOLDMANN, je ne sais qui encore, Marie-Anne et Scemmama. Bon, ces gens-là, en fait, ils bouffaient du fnic pour faire leur vidéo mais.. "Tenir la plume," ça veut dire faire l'écrivain public, quoi, écrire, faire les comptes rendus de réunions, écrire au ministère qu'on s'est réuni avant, qu'on a dit ça et ça et ça, alors que, bon, on se sert de ce que les gens ont dit, mais en fait, on invente énormément, pour que ce soit acceptable par les ministères. Moi, il se trouve que je suis fille de haut fonctionnaire, donc, j'ai toujours joué comme ça, les traîtres dans les deux sens. C'est-à-dire que tout le monde trouvait que j'écrivais des choses qui étaient vraiment pas assez révolutionnaires, trop proches des ministères, et puis le ministère, enfin, le milieu de mes parents, plutôt, trouve que j'ai complètement trahi pour des gauchistes épouvantables. C'est à peu près ça.

Le déséquilibre dont il est ici question n'était, selon

ce récit, pas autant un problème parmi les gens du Cerfi qu'il l'était au niveau du maintien de ses rapports avec les financeurs. Il ne s'agissait pas de confronter des conflits internes ou même de critiquer la présence de ceux qui "ne tenaient pas la route administrativement," mais plutôt de combler les trous vis-à-vis des exigences extérieures.

C'était une difficulté constante au Cerfi, ou au moins, un problème suffisamment régulier pour que s'impose comme figure de toute cette masse "vivante et riche," "l'homme vidéo," qui incarnait cette extravagance. Il fallait donc qu'il y ait certaines personnes qui puissent exister publiquement à la place de ces gens, parler à leur nom, modifier leurs paroles pour qu'elles passent auprès des financeurs. D'ailleurs, il n'est pas surprenant que ce soit Anne QUERRIEN qui articule cette attitude, car elle s'est à plusieurs reprises identifiée avec une position intermédiaire, la charnière entre deux volets.

L'écriture faisait également l'objet de tentatives collectives de surmonter les inégalités capacitaires au sein du Cerfi. Les rapports de recherche et d'autres publications produits par les diverses équipes comportent, souvent dans l'introduction mais aussi dans le texte même, des réflexions sur leur pratique d'écriture. Il y a notamment un souci d'aligner cette pratique sur le projet communautaire.

Un mot encore sur l'écriture. Nos principes organisationnels, notre critique a priori des faux prestiges du Moi écrivain, notre volonté collective de vérité et de solidarité nous portaient à traiter à la racine l'un des

principaux supports de l'existence matérielle du Cerfi: l'écriture, et son sujet individuel. Avec Généalogie, l'objet théorique faisait irruption dans le Cerfi: saurions-nous éviter la constitution de super-théoriciens, briser le statut de l'intellectuel, bref, inaugurer une pratique collective de l'écriture? Pris dans les fantasmes de l'idéal militant, nous fîmes de l'écriture l'espace magique où devaient s'effacer les frontières de clans, se dénouer les antagonismes et se dissoudre les rapports de forces.

Nous avons dû déchanter: l'écriture collective, sitôt voulue, avorta. (...) L'écriture semblait impuissante à s'affranchir des rapports de forces, qu'elle ne pouvait qu'enregistrer presque passivement. Elle jouait un rôle de support aux personnages qui, comme dans une scène de théâtre, entraient, s'affrontaient et sortaient: le despote, l'éminence grise, la bonne élève, la militante, la dénonciatrice de Marx, le mondain, etc. Les rapports de puissance se jouaient sur les textes, leur grandeur relative, leur place, leur double emploi, leur style, leur lenteur à venir au monde... (...) Les forces s'emparaient des textes et négociaient leurs compromis sur la surface même de l'écriture: combien nous étions loin du grand flux collectif d'écriture et d'amour! Nous nous apercevions que l'écriture, comme le fric ou le sexe, précipite les rapports de forces: elle condense et amplifie les rapports de domination (l'écriture pleine contre l'écriture adjacente), d'exclusion (pages rejetées, abolies), de séduction... (30)

Le projet théorique se concrétisait sur l'écriture, c'est-à-dire, non pas en termes de l'élaboration d'un corps doctrinal, mais en vue de réaliser l'idéal communautaire à ce niveau-là de l'activité du collectif. L'idée était de faire de l'écriture une production collective, plutôt qu'une activité individuelle, où la valeur de la personne-écrivain dépend complètement de sa capacité de composer par

30. "Généalogie du capital: 1. Les équipements du pouvoir," Recherches, No. 13, décembre 1973, p. 10-11.

elle-même. L'écriture, objet investi d'espoirs, était alors ce qui devait permettre aux gens du Cerfi de dépasser les conflits peu nobles de pouvoir entre eux, et d'instaurer de nouveaux rapports de collaboration et d'ouverture.

Leur déception naquit de la difficulté à créer cette utopie, et davantage même, du constat que les tensions qu'ils espéraient éliminer n'étaient que d'autant plus flagrantes. L'écriture, impuissante et captive, traduisait les rapports de pouvoir; pire encore, elle leur était complice: à la subordination, à la fermeture, au captage.

Malgré les problèmes posés par la disparité des capacités au sein du Cerfi, la position fondamentale de ceux qui l'animaient restait favorable à l'ouverture: du collectif à ceux qui n'avaient pas le profil traditionnel du chercheur, du champ à des équipes hors-statuts, et de la recherche elle-même à des vérités qui n'étaient pas forcément nationales. Le symbole de cette ouverture était ce qu'on appelait souvent "le n'importe quoi."

Michel ROSTAIN: Alors, je ne dis pas pour le Cerfi, nous disions n'importe quoi, pas du tout, pas du tout. Vraiment, je crois qu'on a fait des travaux très sérieux, très rigoureux. Mais au début des années 70, pour lutter contre l'Université et pour lutter contre l'esprit de sérieux du type CNRS, nous avons prôné le n'importe quoi. Alors, en disant: "Il vaut mieux n'importe quoi que toutes ces conneries," pour caricaturer. En disant aussi: "De n'importe quoi peut surgir la vérité."

Et ça, je le crois encore. À savoir que, ce n'est pas pour rien que nous avons travaillé dans la psychiatrie ou la psychanalyse. Les voies de la vérité, les voies de l'inconscient ne sont pas les voies de la pure et simple rationalité intellectuelle. C'est beaucoup plus compliqué, quoi. Alors,

donc, contradictoirement, on était nourri par le "n'importe quoi," qui nous a apporté énormément! Qui nous a donné une liberté de temps, une liberté d'association, d'invention, absolument formidable.

Et puis en même temps, est resurgi, probablement par un effet de mode, les années '80 sont les années de la professionalité, de dureté professionnelle. Donc, on était saisi par l'air du temps. Mais en même temps, nourris par ce "n'importe quoi," un certain nombre d'entre nous, en tout cas, disent: "Attention, on ne peut pas quand même dire n'importe quoi." Bon, c'est dans cette fourchette-là que -- le Cerfi, c'est un peu ça, quoi.

Et le CNRS nous a toujours dit: "Vous dites n'importe quoi et c'est pas possible!" Et là, moi, je me proposerais de rentrer au CNRS demain, je dirais: "Vive le n'importe quoi!", pour les emmerder, quoi. Parce que le nombre de chercheurs incompetents que j'ai vu au Cerfi -- au CNRS! -- au Cerfi aussi (rire), mais au CNRS -- au Cerfi, au moins, ils étaient joyeux, ils étaient rigolos, ils étaient intéressants, ils étaient stimulants..

Ce que je garde de certain du Cerfi, c'est une éthique, une morale, qu'elle soit individuelle ou collective, c'est une éthique, quoi, vraiment. Une certitude sur l'inconscient en quelque sorte. Qu'il ne faut surtout pas.. ne voir les choses du travail que d'un point de vue fonctionnel.

Une certitude aussi sur le plaisir. Le plaisir est une donnée de base du travail.. Le plaisir à partir, et donc, les conditions de possibilité de plaisir à partir, il n'y a plus aucune qualité, il n'y a plus de qualité possible.

Prôner le "n'importe quoi" ne voulait pas dire encourager la déraison, l'indifférence ou tout simplement la bêtise; cela impliquait plutôt que l'on réclame la liberté pour innover, que l'on accepte de prendre des risques, et que l'on refuse de se prendre trop au sérieux. Évidemment, par rapport au champ de production dans lequel le Cerfi s'insérait, et notamment, vis-à-vis de leurs concurrents

plus nombreux et moins vulnérables au CNRS et à l'Université, préconiser le "n'importe quoi" voulait aussi dire se moquer de ce qu'ils trouvaient prétentieux et rigide chez ces derniers. Leur croyance dans l'inconscient comme source de vérité, pas seulement sur le divan mais aussi sur le terrain, les opposait radicalement à ceux qui raisonnaient en termes de volontés consciemment articulées et de déterminismes économiques.

Si le champ de la recherche à l'heure actuelle met en circulation moins de ressources et exige plus de rigueur, si le "n'importe quoi" est donc devenu beaucoup moins possible, il y a encore pour Michel ROSTAIN et pour d'autres du Cerfi un fond de vérité dans le "n'importe quoi": dans ce qu'il rappelle que la joie, l'humour, la passion et l'éveil sont des qualités peut-être aussi importantes que la compétence. Parallèlement, en faisant du désir la condition nécessaire à la qualité d'un investissement, cette réflexion nous incite à penser à la façon dont nous intégrons nous-mêmes du plaisir dans notre travail.

Au-delà des problèmes concrets liés à la productivité, le Cerfi, comme toute entreprise, devait situer son activité dans un champ de production. Le souci chez cette équipe de se démarquer du CNRS et de l'Université faisait partie de leur volonté plus générale de s'ériger en collectif original. Le Cerfi s'inscrivait assurément dans un -- ou dans des -- champ(s) de production, mais ceux qui l'animaient refusaient en quelque sorte de se faire circonscire dans les limites habituelles d'aucun champ.

En particulier, lorsqu'ils furent amenés à évaluer la production Cerfienne, ils pouvaient, en dépassant les limites d'une production strictement intellectuelle, augmenter l'importance de l'entreprise. Dans la mesure où le Cerfi était situé à la conjoncture de plusieurs domaines, son originalité tenait d'une productivité à multiples facettes.

Une évaluation de la production du Cerfi met en relief ses écrits, mais ajoute à ceci l'expérience communautaire et coopérative du collectif.

François FOURQUET: Qu'est-ce qu'on a fait, dans les faits, dans la réalité des choses? Qu'est-ce qu'on a produit? Des bouquins! On a produit des bouquins!

On a aussi créé une expérience de vie communautaire, d'entreprise collective, de coopérative -- en fait, ce qu'on a fait, c'est une "coop" -- une coopérative de la recherche sociale! C'est ça qu'on a vraiment fait, une expérience de la recherche sociale, avec une expérience des rapports de forces très spécifique, puisqu'il n'y avait pas de capitaliste qui avait de l'argent!.. Chacun a mis le sien.

Puis la coopérative a connu, d'une part, des problèmes de direction, de conflit parmi les principaux membres -- chose qui n'était pas très grave en soi -- elle a connu le fait que deux ou trois des principaux coopérateurs ont quitté Paris ou ont quitté le métier. Michel ROSTAIN a quitté le métier, moi, j'ai quitté Paris. Et troisièmement, le marché de la coopérative s'est rétréci, de façon drastique, dramatique, en '75. Ça, c'était évidemment la raison essentielle.

Alors, de ce point de vue, donc, qu'est-ce qu'il y a eu d'original dans le Cerfi? Il a fait -- il a été une expérience coopérative dans la recherche sociale, et il a produit des bouquins. Avec des idées plus ou moins originales, ça, c'est aux autres à juger, c'est à la postérité à juger.

Cette perspective souligne l'insertion du Cerfi dans le

champ intellectuel; insertion concrétisée par sa production d'ouvrages écrits, insertion réelle et importante malgré tous les projets dits politiques, théoriques, artistiques, communautaires ou autre. Le mode de production, une coopérative basée sur le travail de ses participants, et l'histoire particulière de cette coopérative, sont des éléments qui distinguent ce collectif vis-à-vis d'autres. Mais à la fin de ce passage, en renvoyant à des jugements extérieurs l'évaluation des idées du Cerfi, cet interlocuteur suggère de nouveau que, pour lui, le collectif se situait essentiellement dans le champ intellectuel, producteur d'idées et d'écrits.

Une deuxième expression de ce qu'a produit le Cerfi, encore plus large, met en valeur la formation de gens et la création d'une référence qui était importante à une partie, au moins, de la population de chercheurs.

Anne QUERRIEN: Le Cerfi, il a produit, tout d'abord, des gens qui ont une certaine philosophie et pratique de la recherche-action, liée aux partenaires, qui est assez rare en France, il faut bien dire. Bon, ces gens sont maintenant tous dispersés mais ils marquent quand même les endroits où ils sont. Je dirais, de même, d'ailleurs, la production écrite, même si elle a beaucoup vieilli, est une production manquante parce que non-conforme à l'ensemble de l'univers de référence dans lequel elle a pu se situer. Et au fond, on s'aperçoit que quand on va en province, que c'est une référence qui reste forte, en fait.. En province, dans les milieux de chercheurs, le Cerfi, c'est une forte référence, comme quoi, après tout, on pourrait travailler autrement. Et ça, c'est quand même un certain succès. Je crois que les conditions de politique ou de vie locale s'y prêtent beaucoup mieux en province. C'est-à-dire, à Paris, les enjeux de pouvoir sont tellement proches et tout ça que les

gens, au contraire, ont vraiment tourné le dos à ce type de problématique..
 Oui, ça a formé des gens, donc, c'est un lieu de formation et de "déformation," je mettrais aussi. C'est-à-dire, c'est sûrement un lieu où on a appris à ne pas respecter les institutions, on a essayé de les contourner, de ruser avec elles, d'intervenir dedans. C'est un lieu d'apprentissage de l'intervention sur, dans les institutions.

La production, chez des individus, d'une certaine façon de faire et de penser la recherche, façon particulièrement soucieuse du rapport entre chercheurs et d'autres personnes présentes, a donné au Cerfi un peu plus de longévité. Dans la mesure où les gens étaient réellement formés ou déformés par leur passage au Cerfi, et où ils exprimaient encore une certaine attitude vis-à-vis des institutions et du travail en équipe, le Cerfi continue, en quelque sorte, à exister. D'autres récits aussi indiquent que ce qui reste du Cerfi se trouve dans la capacité de ceux qui y étaient de générer des conflits dans les endroits où ils sont maintenant. C'est sans doute cette continuité, malgré leur dispersion, qui permet aussi à l'image du Cerfi d'exister en province en tant que référence forte pour certains chercheurs.

Enfin, il est possible d'identifier toute une autre série de produits du Cerfi, allant des écrits jusqu'à la transformation d'histoires de vie. Autrement dit, tout ce qui était engendré par l'existence même du collectif peut être considéré comme un produit de l'entreprise.

Michel ROSTAIN: Je sais qu'on travaillait beaucoup: on travaillait énormément! Énormément! Dix heures, douze heures par jour, enfin, vraiment beaucoup, hein? En même temps, on produisait pas que de la

recherche. On produisait du Cerfi d'abord. On produisait du Cerfi. Qu'est-ce que c'était, produire du Cerfi? C'était produire, essayer de produire un milieu pas trop aliéné. C'était essayer de produire des choses.. pas forcément évaluables en termes de recherche. Enfin, je veux dire, une usine de produits pharmaceutiques produit des produits pharmaceutiques. Mais si elle se met à produire, en plus, un atelier de guitare, un atelier de peinture ou des revues de poésie, on dit: "Ça va pas!" Et nous, on était un peu comme ça.

On produisait des choses qui n'étaient pas directement liées à notre raison sociale d'être! Et pourtant, pour nous, cette production dite marginale était essentielle, quoi. Alors, dans ce sens-là, je dis qu'on produisait du Cerfi.. Donc, ça pouvait parfois ne pas être de la recherche. Ça pouvait être autre chose..

Ça pouvait être aussi bien des histoires de cul, que des réunions, que des publications. La revue Recherches ne publiait pas que des rapports scientifiques, elle produisait d'autres choses, quoi! Je ne sais pas, par exemple, le numéro, "Trois milliards de pervers," c'était un produit Cerfi important, quoi. Bon. Qui était absolument pas financé en tant que recherche, mais que le Cerfi finançait. C'est-à-dire que notre travail, le produit de notre travail était détourné pour ça..

C'était pas simplement des écrits, mais il y avait beaucoup d'écrits, quand même. C'est vrai. Je sais pas, on produisait de l'argent qu'on distribuait pas selon les critères de travail, quoi. Bon, ça produisait des biens d'équipement collectif aussi. La maison qu'on avait à Fontenay-sous-Bois, c'était un luxe collectif fabuleux. La revue! C'était important. Qu'est-ce qu'il y avait d'autre? Je ne sais plus.. Mais par exemple, moi, je considère que je suis un produit du Cerfi! Je veux dire, moi, le Cerfi m'a permis de devenir metteur en scène. Et le Cerfi n'était pas du tout fait pour ça, quoi. M'a permis de devenir metteur en scène, de '74 à '81, d'abord, financièrement! J'ai pu commencer à travailler mon métier, tout en faisant autre chose, en ayant autres ressources ailleurs. J'ai pu réfléchir, théoriquement, sur mon métier, j'ai pu tisser un réseau de relations professionnelles, à

l'intérieur du Cerfi, c'est-à-dire, en embrigant des musiciens à l'intérieur du Cerfi, en quelque sorte, quoi. J'ai fait avec eux, j'ai fait un atelier de chant, j'ai fait des ateliers de mise en scène, j'ai préparé un spectacle -- j'ai pas financé les spectacles avec l'argent du Cerfi, c'est pas vrai, mais le Cerfi a permis de faire la trésorerie des spectacles, en quelque sorte, parce que l'argent arrivait toujours trop tard.

Cette réponse est très intéressante, pour plusieurs raisons. D'abord, il y a une tentative d'évaluer quantitativement le travail du Cerfi, c'est-à-dire, en termes du nombre d'heures régulièrement consacrées. Ensuite, en précisant qu'il ne s'agissait pas que de la recherche, et que les critères habituels de la recherche (bibliographies, titres, etc.) sont insuffisants pour évaluer la production du Cerfi, cet interlocuteur signale qu'il y avait en quelque sorte des valeurs locales. Dire que ce collectif "produisait du Cerfi," c'est faire de l'existence même du Cerfi une valeur en elle-même, une valeur indépendante de toutes sortes d'échelles extérieures. Cette indépendance est également affirmée en reconnaissant comme "essentielle" une production "dite marginale."

La question du détournement des fonds ajoute une autre dimension à cette évaluation des produits: car bien qu'indirectement le fruit de leur travail officiel, ce que le Cerfi pouvait faire exister par une libre gestion de ses ressources étaient aussi considérés comme des produits: "Trois milliards de pervers," des spectacles lyriques, même l'atmosphère désaliénante.

Le fait que soient mis sur un même plan des objets aussi divers que les écrits, scientifiques ou non, les réunions, les relations érotiques et la maison à Fontenay-sous-Bois laisse entendre que le champ de la production du Cerfi était quasiment illimité. Finalement, en rapprochant complètement cette histoire de la production et l'histoire de sa vie, cet interlocuteur met le paquet: il suggère que le Cerfi était aussi capable de changer les trajectoires des gens que de changer leurs idées.

Comment peut-on comprendre la multiplicité de produits identifiés dans ces récits? D'un point de vue stratégique, on observe que dans la mesure où les gens du Cerfi pouvaient se réclamer de toute une gamme de produits, ils évitaient de se soumettre aux seuls jugements d'un même milieu; ils se protégeaient en étant dans plusieurs lieux à la fois. Mais il me semble que tout n'était pas question de défense, et qu'il y a également des éléments positifs qui expliquent l'identification de multiples produits.

D'une part, plus les gens pouvaient s'investir sur des objets divers, plus ils avaient l'occasion de développer des capacités variées. D'autre part, plus les projets différents se multipliaient et s'avoisinaient au Cerfi, plus son ambition d'être un lieu d'accueil et d'articulation de la hétérogénéité avait des chances de se réaliser.

En fin de compte, les problèmes de productivité donnaient lieu aussi à une autre expression de l'originalité du collectif. Il se distinguait, sinon par la nature des

problèmes, par ses réponses, quel que soit le coût de celles-ci: le fait de payer des gens considérés "complètement improductifs" ou d'assurer à huit ou dix la survie d'une trentaine de personnes n'en sont que deux exemples.

Cette équipe se distinguait aussi par la diversité de choses que ces gens ont permis de vivre autour du collectif: des réseaux, des publications, des rencontres, un lieu de vie, des changements de vie. C'était seulement lorsque les ressources extérieures sont devenues rares, et que la capacité interne d'assumer les coûts de ce mode de production irrationnel s'est diminuée, que la machine Cerfienne s'est ralentie, puis s'arrêta.

Définir le Cerfi

La vision du Cerfi qui se développe au cours des chapitres précédents en est une qui provient essentiellement de l'intérieur. Les objets que nous avons considérés furent intégrés à cette histoire dans la mesure où ils avaient quelques résonances pour ceux qui avaient été au Cerfi: les références théoriques et pratiques du noyau fondateur, son projet politique et théorique, les moments forts dans l'existence du collectif, les modes de fonctionnement et les problèmes de productivité ont tous été principalement envisagés en termes de perspectives internes.

L'attention particulière portée aux récits des animateurs effectifs du Cerfi me semblait, dans un premier temps, nécessaire, afin de cerner les éléments qui constituaient l'essence de l'expérience. C'était également ces récits, à mon avis, qui avaient les plus grandes chances de recréer l'intensité du moment.

Or, ce biais comporte évidemment un danger: celui de s'égarer, justement, en suivant un seul chemin. Le présent travail a effectivement le défaut de rester en grande partie axé sur les paroles de ceux qui ont intensément connu le Cerfi. Alors que des différences de perspective sont déjà manifestes dans les récits de ce petit foyer, il serait encore très important de considérer davantage le Cerfi comme ayant existé dans un contexte marqué par d'autres

collectifs, d'autres idées, d'autres formes de travail, et certainement, d'autres perspectives sur la place de cette initiative, parmi tant d'autres.

Au fur et à mesure que ce travail avançait et que les multiples composantes de cette histoire se dessinaient, il me semblait qu'un objet de plus en plus complexe se déployait devant moi. Ne pouvant pas intégrer tout le matériel dont je disposais dans une première version, j'ai décidé de commencer par le coeur de l'expérience et de tisser cette histoire en allant vers l'extérieur. Il est évident que la plupart du travail sur des observations extérieures reste à faire, mais je propose de terminer cette vision du Cerfi en présentant quelques tentatives de le définir en termes de catégories utilisées dans d'autres contextes. Ce dernier regard sur le Cerfi sera donc un premier pas vers une vision comportant des perspectives extérieures aussi bien qu'intérieures.

Les étiquettes que l'on rattache au Cerfi, dans un effort de l'assimiler à d'autres regroupements ou d'autres initiatives, révèlent une grande diversité, notamment, dans la nature et l'échelle de la portée qu'on lui attribue. Parmi les évaluations les plus généreuses de l'impact qu'a eu le Cerfi, figurent les termes "mouvement intellectuel," "mouvement d'idées," et parfois, "courant d'idées." Alors que plus souvent, mes interlocuteurs trouvaient que ces catégories ne correspondaient pas bien à ce qu'ils ont connu du Cerfi, quelques personnes, cependant, les utilisaient.

Un chercheur qui suivait le Cerfi de loin articule une

vision de l'originalité de ce collectif de la manière suivante :

Moi, j'aurais plutôt tendance à spontanément, à le mettre en relation avec des mouvements intellectuels. C'est-à-dire, je ne sais pas, les surréalistes -- pour moi, c'est un mouvement intellectuel-politique comme il y en a eu de loin en loin dans l'histoire de France.

Puis, on peut comparer d'autres -- le surréalisme dans les années '30, l'existentialisme sartrien dans les années '50. Pour moi, disons, l'image, au fond, comme j'ai eu peu à faire avec le Cerfi en tant qu'institution, je les ai pas connus, c'est plutôt ce qui m'en est arrivé, c'est plutôt un mouvement d'idées. Et un mouvement d'idées relativement parisien, brillant, original, subversif -- et à ce point de vue, ça peut être comparé au surréalisme ou à l'existentialisme.

Je dirais pour moi que son côté -- de le comparer avec des centres de recherche, bon, disons que ce n'est pas par ses productions intellectuelles qu'il me paraît avoir marqué -- pas par ses productions en termes scientifiques, disons. Sauf le truc de FOURQUET, que j'admets qu'on en parle, le livre sur la Comptabilité Nationale -- que par une certaine façon relativement française, il me semble, de faire une sorte de mixture entre, je dirais, un discours intellectuel, littéraire et politique. Et il y a régulièrement ce genre de choses, qui est une zone floue entre -- oui, c'est ça, il me semble -- littéraire, intellectuel, politique, philosophique.

Et quel autre exemple peut-on trouver? Je ne sais pas, par exemple, le structuralisme dans les années '60, autour d'ALTHUSSER, LACAN, FOUCAULT -- mais n'ayant, il me semble, pas eu -- qui a eu moins de visibilité. Il me semble que le Cerfi a été moins connu. Disons, dans la grande presse, on n'a pas parlé du Cerfi. Le Cerfi est resté quand même -- si on faisait un sondage en France, vous allez avoir des gens qui ont entendu parler du Cerfi, il y en aura peut-être un gros mille ou un petit mille, alors que l'existentialisme, il y en a beaucoup plus. Le Cerfi est resté quand même un peu confidentiel, il me semble. Il n'y a que dans un certain milieu parisien, intellectuel

qu'on l'a connu..

Mais effectivement, si on regarde, non pas en termes de mouvement d'idées, mais.. au fond, à quoi l'Etat consacre ses crédits en matière de recherche. À ce moment-là, le Cerfi, puisqu'il a bénéficié de ces crédits, doit être mis en parallèle avec des labos du CNRS. Il est justifié de le mettre en comparaison avec le CSU (Centre de Sociologie Urbaine) ou le centre de BOURDIEU, à ce titre-là.

Et justement, on retombe sur le problème de l'originalité propre du Cerfi, c'est qu'il a été à la fois un mouvement d'idées et un lieu qui a quand même drainé des crédits et qui a fait des recherches avec la politique des contrats. Donc, c'est bien parce qu'il a cette ambiguïté qu'il peut être mis -- alors que personne ne penserait à mettre le CSU comme un mouvement d'idées..

L'avantage apparent des termes "mouvement intellectuel" et "mouvement d'idées" est qu'ils impliquent une portée plus grande que strictement scientifique ou disciplinaire. Souvent, me semble-t-il, c'est cette grandeur relative que l'on essaie d'évoquer en parlant du Cerfi comme d'un mouvement. D'autres caractéristiques qui ajoutent à cette image sont le fait d'être contestataire, innovateur, et localisé à Paris, tout en maîtrisant suffisamment plusieurs discours, afin de ne pas se laisser confiner dans un seul domaine.

Mais définir le Cerfi veut nécessairement dire le comparer à d'autres collectifs, et c'est là que l'on rencontre quelques ambiguïtés. D'une part, le fait que le Cerfi était quand même beaucoup moins visible, donc, moins connu, que les grands mouvements des décennies précédentes, remet en cause son statut de mouvement. D'autre part, alors qu'il fut certainement financé par la politique de la

recherche contractuelle comme tant d'autres équipes, il y avait quelque chose dans sa participation à ce champ qui fait que l'expression "équipe hors-statut" semble insuffisante. Ayant des ambitions plus grandes que d'autres équipes, mais une présence moins grande que les véritables mouvements, le Cerfi est parfois situé entre les deux.

Quelle que fût la grandeur de leurs ambitions, ce sont souvent les gens du Cerfi qui renoncent au statut de mouvement. Il est intéressant de noter que leurs arguments s'appuient parfois sur certains des mêmes critères utilisés dans la position contraire.

Numa MURARD: Moi, mon modèle du mouvement intellectuel, c'est le surréalisme, par exemple. Il y a des papes, des chapelles, il y a BRETON qui excommunie à tour de bras, il y a tout ça. Alors, je crois que ça serait un peu ambitieux de se prétendre à.. Le surréalisme, c'est quand même autre chose.. L'ambition du Cerfi était folle. Il s'agissait pas moins que de faire la révolution et de la réussir, c'était ça, l'ambition. Mais en même temps, ["mouvement intellectuel,"] c'est réducteur et c'est trop. Parce que le Cerfi n'a pas fait école.. Le Cerfi, ça n'existe plus dans le paysage intellectuel, alors que les mouvements intellectuels sont des mouvements qui ont laissé une image, par exemple, le nouveau roman. Voilà un mouvement intellectuel.. C'est quelque chose dont les exégètes parleront encore dans un temps. Si vous voulez, c'est repéré sur une scène publique, alors que le Cerfi, c'est resté quelque chose de très marginal. C'était peut-être un mouvement intellectuel, mais personne ne s'en est aperçue. Ça a fait ses petits remous dans tel ou tel endroit des sciences sociales, mais c'est rien, c'est microscopique. Je crois qu'on serait allé s'enfermer en Ardèche, on serait resté dans notre coin, personne ne serait venue nous embêter. On dérangeait quelques personnes, mais très peu, finalement, on n'était pas des gens très

dérangeants. On n'avait pas notre café, on ne faisait pas nos expositions scandaleuses comme les surréalistes, on n'avait pas à recevoir des journalistes -- on faisait ça dans notre coin.. dans le milieu des sciences sociales, dans la génération des intellectuels de '68, oui, ils connaissent de nom, mais si vous voulez, ça n'a jamais débordé le cadre de son milieu..

Justement, peut-être que justement une des raisons pour lesquelles c'est pas un mouvement intellectuel, c'est pas un mouvement d'idées, c'est qu'on n'a jamais présenté une théorie homogène. On a suivi ou précédé un certain nombre de mouvements intellectuels qui sont ceux de l'ensemble de la classe intellectuelle. Il y a des choses faites par le Cerfi qui sont simplement à la suite de FOUCAULT, ou qui sont simplement une synthèse de FOUCAULT et de DELEUZE. Donc, ça, ça paraît comme étant des choses liées à l'histoire des idées, avec ces maîtres à penser qui sont DELEUZE et FOUCAULT. Le Cerfi n'existe pas en tant que tel, là.

Il y a des choses aussi, par exemple, FOURQUET sur l'idéal militant, il a fait, disons, avant que les nouveaux philosophes en fassent un produit intellectuel, il a compris, disons, il a fait sa rupture avec le militantisme. Mais tout ça dans son coin, et c'est pas devenu, ça n'a pas été non plus un produit intellectuel. De la même manière, ce que Liane a voulu faire du côté du travail social, avec des travailleurs sociaux, bon, c'est des choses qui sont faites ailleurs, par la suite. Mais ça n'a pas non plus créé école.

Et au lieu de constituer une théorie homogène, qu'on aurait présentée, qu'on aurait vendu comme un seul produit, bien constitué, bien homogène, qui aurait fait: "Tiens! Voilà, le Cerfi, c'est l'inventeur de ça!" -- la nouvelle philosophie, ou le nouveau roman, ou la nouvelle science sociale -- alors là, on pourrait être repéré, si vous voulez, comme mouvement intellectuel, ou comme mouvement d'idées, précis, hein?

C'est pas le cas. Parce qu'on a emprunté à des gens, on a précédé d'autres, on a fait notre sauce, et puis, on est resté dans notre coin, on n'a pas cherché tellement à imposer quelque chose sur la scène publique.. Le nouveau roman, la nouvelle philosophie, ou le surréalisme, l'existentialisme, c'est pas une personne -- il y a un ou deux chefs de file,

en général, c'est un foisonnement. Mais il y a toujours un truc unitaire. Moi, je crois pas que le Cerfi ait consciemment dit: "Ah, ben, non, on veut rester dans notre coin, on veut pas vendre notre soupe," je ne crois pas du tout. Ça serait nous passer la main dans le dos. Mais c'est plutôt, je crois, qu'il y avait des positions très contradictoires, très divergeantes à l'intérieur du Cerfi. Donc, il y a cette première difficulté-là: on n'était pas homogène, on pensait différemment les uns des autres, et même de façon contradictoire, les uns des autres.. En gros, la coupure étant militantisme ou plus militantisme, ou, "On est des révolutionnaires," "On est des intellectuels," enfin, ce vieux truc bien français. Alors ça, c'est le premier élément qui fait qu'on n'était pas en position d'apparaître comme mouvement d'idées ou d'imposer quelque chose. Puis deuxième élément, c'est aussi que -- on n'avait pas les positions institutionnelles. Alors, là, je parlerais volontiers comme BOURDIEU par rapport aux titres, si vous voulez, on n'avait pas les positions et dans l'Université et dans l'édition, très important, pour imposer nos idées. Ce qui fait qu'on était autonome, on était d'autant plus autonome qu'on n'avait pas tellement les moyens d'être autre chose.. Ce qui était commun à cet ensemble d'idées, c'étaient des préoccupations plus que des théories.. C'étaient des visions du monde qui se mélangeaient. Liane a une vision du monde, FOURQUET a une vision du monde, et puis de là, ils mettent ça dans le pot commun et chacun va chercher ce qui lui plaît.. Mais il n'y avait personne qui était susceptible d'énoncer quelque chose qui serait à la fois suffisamment original et qui puisse rassembler l'ensemble des gens du Cerfi.

Si on ne pouvait pas qualifier le Cerfi de mouvement, c'était essentiellement par défaut, comme l'atteste cette perspective. Il n'était pas équipé comme il aurait fallu, de figures d'autorité absolue, de chapelles, de rites d'inclusion et d'exclusion visibles, de positions

institutionnelles. Il n'était guère public, ce qui l'empêchait de prendre suffisamment d'ampleur, et de se faire connaître en dehors d'un petit cercle.

Bien que certains individus aient brillé dans leur travail, leur visibilité restait en grande partie rattachée à leur nom seul. Et alors que le collectif se réclamait du patronage et de l'exemple de FOUCAULT et DELEUZE, le renom de ceux-ci reflétait évidemment leur propre travail et ne pouvait pas s'étendre jusqu'à porter aussi le Cerfi.

Avant tout, le Cerfi manquait de force unifiante, de théorie homogène, de produit unique qui aurait servi de symbole de sa présence dans le champ intellectuel. Sa présence était, en fait, quelque chose de passager, puisque cette équipe n'a engendré ni de disciples, ni d'image uniforme. À court de tous ces éléments, le Cerfi ne s'impose pas, selon ce point de vue, en tant que mouvement intellectuel ou mouvement d'idées.

Une autre expression utilisée parfois, "courant d'idées," révèle aussi cette tendance à assimiler le Cerfi à quelque chose d'intellectuel. De la même façon que l'image d'un mouvement, la notion de "courant" implique une certaine force, mais d'une portée moindre, plus modeste. Or, ce terme suggère aussi une unité de direction, ce qui pose encore quelques problèmes lorsqu'on l'applique au cas du Cerfi.

Anne QUERRIEN: FOUCAULT est un courant d'idées dont le Cerfi faisait certainement partie, mais.. Moi, j'ai une tendance à parler d'expérience collective et un peu intellectuelle aussi, sûrement.. Un courant,

pour moi, c'est une image un peu maritime, peut-être, c'est un peu comme dans la mer. C'est-à-dire, il y a un flux qui s'en va de quelque part et dans une certaine direction. Et FOUCAULT, il y a ça, quoi, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de doute que ses ouvrages ont entraîné toute une série de gens à penser, grosso modo, dans la même direction, avec bien sûr des variations, mais enfin.. Tandis que le Cerfi, ce qui est marrant, c'est que ça n'a pas du tout eu les mêmes effets. C'est-à-dire que les gens ne pensent pas dans la même direction, peut-être. Il y a un éclatement. Mais par contre, c'est un peu une espèce d'expérience originaire ou en tout cas forte à un moment donné des trajectoires, et qui a justement, par contre, à la différence du courant, tout à fait, enfin, va peut-être dans d'autres directions, c'est-à-dire, pas de direction unique.

Ce qui constitue un courant, selon cette perspective, est très clair ici: la capacité de diriger des gens dans un même sens, de les amener à penser ensemble ou en termes relativement voisins. Alors que le Cerfi participait au courant de FOUCAULT, était entraîné, avec tant d'autres, par le mouvement qu'inspiraient ses travaux, il ne pouvait pas se considérer comme moteur de ce flux.

À l'égard de ses propres remous et effets d'entraînement, le Cerfi se trouvait traversé de flux différents, qui l'agitaient constamment mais sans le pousser dans une seule direction. Pour ces raisons, cet interlocuteur le situe plutôt comme un moment donné dans le temps, quelque chose de durée limitée, qui a existé et marqué la vie de certains individus, mais qui ne les a pas menés tous dans le même sens.

Une autre réponse à l'ambiguïté posée par le terme "mouvement intellectuel" consiste à élaborer d'autres

expressions de ce que le Cerfi a fait; sans nier explicitement que ce terme puisse être utilisé, on essaie de formuler autrement une image de l'apport du collectif.

Claude ROUOT: Moi, j'aurais tendance à penser que le Cerfi a cristallisé.. Bon, comme c'est une des expériences qui a été menée un peu dans la durée, avec pas mal de dimensions, et bien orchestrées, avec les antécédents analytique, politique, militant, intellectuel, il cristallisait des choses qui étaient dans l'air.

[Si c'était] un mouvement intellectuel? Certainement, enfin, le livre de FOURQUET sur l'idéal historique a apporté quand même des idées, n'a pas fait simplement de les enregistrer. Il est venu à un moment donné -- il me semble, parce que là, j'ai eu des échos des gens d'ailleurs, des gens de l'ENA, par exemple -- à un moment donné, il est venu marquer la fin et une vision un peu critique d'une certaine idée comme ça, historique, militante. Alors, par ce livre-là, FOURQUET, je crois qu'il est quand même porteur..

Alors, ce qui serait la pensée constituée, ça serait dans Les Equipements du pouvoir qu'on la trouverait, qui a été ensuite prolongée peut-être par Le Petit travailleur infatigable. Et c'est des livres de -- moi, je vois, par exemple, pour des gens qui n'étaient pas du tout au Cerfi, ce sont des livres de référence encore, par rapport à la sociologie.. C'est une création quand même de formes d'expression.. Evidemment, c'est pas moi qui parle de mouvement intellectuel, c'est d'autres qui auraient peut-être plus envie d'en parler..

Ça a été une caisse de résonance, et parfois même, sur certains points, je dirais, des déclics, quand même, peut-être.. Je sais, par exemple, mon collègue avait entendu parler du Cerfi, et pour lui, le Cerfi, oui, c'était un groupe simplement producteur d'idées -- c'est entre enregistreur et producteur -- il avait une grande capacité d'enregistrement des choses, et puis en même temps, à quand même produit..

Mais ce qui est très curieux -- peut-être en France, on a tendance à reconnaître des pensées parce qu'elles sont rattachées à des gens, qui se font un nom, une réputation. Bon, personne n'a écrit des livres au Cerfi qui la met dans cette position, d'être un

auteur.. Alors, il y a GUATTARI, peut-être, mais ça serait abusif de le mettre dans les auteurs du Cerfi. Et puis tout le monde n'était pas toujours d'accord avec les trucs de GUATTARI. Et FOURQUET -- c'est peut-être FOURQUET quand même avec L'Idéal historique, qui est peut-être le plus auteur de tous, à mon avis.

Les expressions utilisées ici pour préciser la contribution du Cerfi sont à noter. "Le Cerfi a cristallisé des choses dans l'air," c'est-à-dire qu'il a donné forme à des pensées, solidifié des sentiments qui circulaient à l'époque, même s'il ne peut pas se réclamer de l'exclusivité de ces soucis.

Il a "enregistré" beaucoup d'idées, faisant un grand travail d'observation et d'écriture, s'il en a "porté," produit, introduit moins. Il était une "caisse de résonance," où des idées venues d'ailleurs ou nées là-dedans pouvaient se répercuter, se rencontrer et se voir renforcer ou réfuter.

Toutes ces expressions soulignent l'activité du Cerfi, mais aucune ne lui accorde véritablement un statut. C'est là où le jugement porté par des personnes extérieures au collectif paraît essentiel: que cela soit auprès de ses collègues, des gens dans des institutions prestigieuses, ou des lecteurs potentiels, on cherche à savoir comment on en parle à l'extérieur, qu'identifie-t-on comme produit de ce collectif.

En effet, le problème de faire connaître un seul produit comme étant le symbole des travaux du Cerfi se manifeste de nouveau. Autant on cite les livres de François

FOURQUET, cela reste toujours le travail d'un individu -- certes, d'un individu inscrit dans un réseau particulier mais -- non pas le fruit d'une production collective. Ce sont des individus qui sont éventuellement reconnus comme intellectuels mais non pas le collectif en tant que tel.

Alors que certains tentent de définir le Cerfi en termes de la nature de ses produits, d'autres visent plutôt le style de liens qu'il a eus avec d'autres institutions dans le milieu de la recherche. Souvent le point de vue de personnes qui s'inscrivent elles-mêmes dans ce milieu, en tant qu'administrateur ou chercheur, ces perspectives situent le Cerfi comme un collectif parmi d'autres dans tout un ensemble de participants marqué, évidemment, par des traditions, des usages et des pouvoirs établis. Un directeur scientifique du CNRS donne une idée de ce que pouvait représenter le Cerfi pour ceux qui pensaient la recherche en termes d'un milieu structuré par les grandes institutions étatiques :

C'est dans ce contexte-là, d'une très forte expansion de la recherche contractuelle, qu'est né le Cerfi. Et contrairement à la plupart de ces autres organismes de recherche créés à l'époque, le Cerfi n'a -- je crois me souvenir de propos délibérés -- n'a voulu avoir aucun lien avec l'Université..

Alors, les gens, les chercheurs qui ont rejoint le Cerfi étaient tous des hommes et des femmes ayant suivi une très bonne formation supérieure en sciences de l'homme et de la société, une majorité au début plutôt psychologiques, mais pas exclusivement -- je crois qu'il y a dû y avoir quelques sociologues ou économistes -- mais n'étant ni dans le corps enseignant, de l'enseignement supérieur, ni, alors, pas non plus ayant fait carrière en vue de rentrer au CNRS, mais ont choisi, délibérément, par idéologie, de

constituer ensemble cette coopérative de production d'études. Et d'études sur des problèmes de société nouveaux, difficiles, et abordés avec beaucoup d'originalité et d'imagination. Et délibérément sortant des orthodoxies régnantes.

C'était aussi la phase 1968, alors, on a pu identifier ou dire que le Cerfi était un produit de '68.. Ça participait de ce grand mouvement d'imagination et de renouvellement des idées et des concepts, et effectivement, de styles de vie. De styles de vie, ou en tout cas, de travail, qui a caractérisé '68, et le Cerfi est un produit de '68 à ce titre-là..

Mais je crois qu'il y avait délibérément aussi chez les gens qui l'ont rejoint, cette volonté de s'organiser en co-gestion aussi.. C'est-à-dire, alors, s'opposant soit au cadre universitaire traditionnel, qui a largement survécu lui aussi à '68, soit au cadre de la société d'études, disons, de type capitaliste.. Alors, le Cerfi a refusé délibérément les deux modèles, ni le modèle universitaire, avec des gens payés par l'Université ou le CNRS mais assez hiérarchisés, ni le modèle de bureau d'études privé, hiérarchisé aussi, et appuyé généralement sur un groupe financier de grandes entreprises..

Je crois qu'une des faiblesses de ce très grand nombre d'études menées dans les années '60 et '70, c'était qu'elles étaient effectivement beaucoup trop monodisciplinaires et massivement sociologiques. Et le Cerfi, au fond, s'est inscrit en contradiction avec ce courant dominant, en opposition à ce courant dominant. Donc, plusieurs oppositions à la fois, si vous voulez, l'opposition institutionnelle: le Cerfi n'a pas voulu se rallier, se rallier ou s'appuyer sur les institutions de l'Université ou publiques -- n'a pas voulu avoir des liens non plus avec l'enseignement, par son personnel, ou avec le CNRS, par son personnel. Et s'est au fond inscrit en contradiction avec les tendances dominantes dans le même domaine d'études, en disant: "Il y a une dimension essentielle que vous oubliez, c'est la dimension personnelle, individuelle, vaguement de la psychologie." Je crois qu'il y a tout ceci.

Et ceci étant, le Cerfi a peut-être une certaine réputation d'être les anarchistes de la recherche. Je ne sais pas si le mot est

trop fort.. Je crois qu'il y a un peu ce côté-là. Le Cerfi, je dois dire, dans certains de ses rapports et de ses écrits, prenait volontiers les gens à rebrousse-poil. Il cherchait vraiment à provoquer des gens par son côté non-orthodoxe.. Il n'y avait pas et il n'y en a toujours pas de communauté scientifique à l'intention correspondante, si vous voulez, à ce que faisait le Cerfi.. Il y a peut-être beaucoup de gens.. qui ont une sympathie de pensée pour le Cerfi, mais il n'y a pas de communauté dans ce sens.. Le Cerfi, c'est plutôt une manière d'être, une philosophie, que.. une école, c'est pas une école, le Cerfi.

Pour quelqu'un qui a essentiellement fait carrière au sein du CNRS, et qui voit la recherche à travers ces lunettes-là, le Cerfi représente, en effet, une anomalie étonnante. Il reconnaît l'intelligence, l'imagination et les capacités des gens du Cerfi; mais justement, le fait qu'ils aient ces qualités-là rend encore plus incompréhensible pour lui leur décision de ne pas les appliquer au service des institutions étatiques. Il est révélateur de son propre biais qu'il assimile les références du Cerfi à des "formations psychologiques" et qu'il interprète leur attention aux phénomènes de l'inconscient comme étant une "dimension vaguement de la psychologie." (31)

S'il identifie l'ambition du Cerfi de fonctionner en tant que coopérative de production, il ne trouve pas aussi remarquable le projet communautaire que le fait que ces gens aient choisi de le faire sans aucun lien institutionnel.

31. En fait, dans le noyau fondateur, personne n'a fait des études de psychologie; voir Annexe I sur les itinéraires individuels.

C'est ce rejet absolu des bastions de la recherche, ses institutions, ses hiérarchies, ses autorités internes, qui mène cet interlocuteur à nommer le Cerfi les "anarchistes de la recherche."

D'un bout à l'autre de ce récit, le mot "délibérément" revient, comme si le choc produit par leur non-conformisme était d'autant plus fort que cette attitude était consciente et voulue. L'autonomie recherchée par le Cerfi est finalement résolue, en quelque sorte, en le qualifiant d'une "manière d'être, d'une philosophie." C'est-à-dire que, en ne faisant pas école, en n'étant pas une référence parce qu'intellectuellement autonome, le Cerfi pouvait être considéré avant tout comme une réalité pour ceux qui le vivaient.

La position non-conformiste pouvait, par contre, avoir certains avantages; notamment, elle permettait un autre style de liens entre agents d'organismes financeurs de la recherche et équipes connues comme innovateurs. Un administrateur, qui a travaillé sous la politique des contrats, explique l'attrait que pouvaient avoir des collectifs comme le Cerfi pour l'administration, et plus particulièrement, pour ses agents:

J'ai toujours eu le sentiment que le Cerfi a réalisé à l'égard des sciences humaines le même rapport que peut avoir le 22 mars, le groupe du 22 mars, à la politique. C'est-à-dire, d'intervenir constamment en petits groupes subventisseurs de ce que d'autres font, plus que comme producteur soi-même d'un truc un peu durable, un peu continu, un peu ample..
Ce qui est finalement peut-être pas si vrai que ça. Quand, par exemple, depuis, j'ai pu

feuilleter tout ce qu'ils ont fait sur l'agglomération lilloise.. ce que j'ai entendu dire sur les travaux de Liane MOZÈRE par des gens qui bossent avec elle sur les crèches, visiblement, ça ne correspond pas avec ce que je viens de dire. Il y a une certaine originalité de pensée, d'essayer de nourrir un peu les choses, pas uniquement fonctionner avec sa petite tête..

Je pense que pour beaucoup de [gestionnaires] le Cerfi a dû fonctionner, comme on dit en français, "se payer une danseuse." Alors, "Je fais tel boulot, je suis dans telle administration, c'est le pouvoir giscardien, j'exerce des responsabilités dans un ministère de GISCARD, mais je profite de mon petit espace de liberté, mes petites finances, et je détourne de l'argent des fonds publics" -- j'exagère, évidemment -- "Et par exemple, si je finance le Cerfi, alors là, je suis sûr de faire quelque chose d'un petit peu subversif, hein?"

Parce que le Cerfi, quand même, c'est -- qu'est-ce qui est non-conformiste? Le Cerfi. Donc, si je finance le Cerfi, je suis sûr de ne pas faire quelque chose qui soit aligné -- sinon augmenter le pouvoir.

Et le pouvoir tolérait ça très, très bien, bien sûr. C'était admis, cet enjeu. C'était clair. Il en était du Cerfi comme de beaucoup d'autres équipes du même style.. Tous ces ministères ont financé le gauchisme-chercheur, pendant des années, trois quarts des budgets passaient là-dedans.. "Pourquoi pas? Tant que ces gens sont structurés en équipes de recherche, ils font leur petit truc dans leur coin, ils nous embêtent pas. Puis dans ce qu'ils disent, il y aura peut-être des idées à prendre."

L'image du Cerfi comme "groupe subventisseur," remettant en cause, semant le désordre, était peut-être fausse ou exagérée, mais elle est néanmoins indicative de la réputation qui pouvait effectivement circuler. Contestataire de la politique de l'État mais aussi des tendances dominantes dans la recherche sociale, le Cerfi se faisait remarquer parmi les nombreuses équipes. Selon cet

interlocuteur, c'était justement ce côté risqué du Cerfi qui a suscité l'intérêt et le soutien des financeurs, qui prétendaient partager en quelque sorte l'aventure de cette entreprise en lui attribuant une partie de leurs budgets.

On retrouve la même dynamique qui existait au sein du Cerfi entre "les tâcherons de la recherche" et "les glandeurs." Tout comme ces derniers étaient le luxe que se payaient les premiers, le Cerfi servait de danseuse aux administrateurs. Dans les deux cas, ceux qui contrôlaient les ressources pouvaient se donner l'impression d'être plus riches ou plus libres en osant faire des dépenses peu rationnelles. Dans ce sens, le statut accordé au Cerfi renforçait aussi implicitement l'image que d'autres, tels les gestionnaires de la recherche, pouvaient avoir d'eux-mêmes et de leur rôle dans ce milieu.

Pour d'autres personnes encore, ce n'était pas sa participation au champ de la recherche qui était le trait essentiel de Cerfi. C'était son aspect "communauté de travail" qui était distinctif. En tant que communauté, le Cerfi servait surtout de référence à d'autres membres de cette même génération, qui étaient eux aussi dans une position de se demander comment aborder la vie active. Une de ces personnes, qui a connu le Cerfi d'abord par ses écrits, ensuite à l'occasion d'une réunion hebdomadaire au Boulevard Beaumarchais où elle était allée, attirée par le mythe de l'argent disponible, explique la façon dont le Cerfi servait de référence pour elle et ses proches :

C'était quand même l'invention d'une pratique collective pour en gagner sa vie, une sorte de communauté de pensée -- de penseurs, plutôt, une communauté d'intellectuels, qui s'étaient organisés pour vivre mieux, sans entrer dans les sentiers battus du salariat, la hiérarchie, etc...

C'était un lieu de travail -- de travail parce que c'était une nécessité, mais au moindre prix, au moindre coût. C'est-à-dire, avec l'autonomie de penser, l'autonomie d'action aussi, l'autonomie dans l'organisation du temps. Ça représentait tout ça, quoi. Pas d'horaires, pas de chef. C'était ça, c'était pour nous une sorte de micro-société qui avait su se mettre à l'abri. Et on aspirait beaucoup à se mettre à l'abri..

On était des charlots. Il faut voir ça.. On était absolument velléitaire. Mais pour nous, c'était rassurant de savoir que le Cerfi existait. Parce que bon, on avait l'impression qu'il y en avait qui avaient réussi à ce qu'on fantasmaient. C'est-à-dire, une sorte d'escroquerie légitime. Escroquerie légitimée par le pouvoir. C'était vraiment l'idéologie du compromis -- pour nous, hein? C'est-à-dire, rien foutre, tout en ayant un statut. Et aussi, finalement, une reconnaissance par en haut.

Le "on" au nom duquel parle cet interlocuteur étaient des gens qui avaient aussi été étudiants vers la fin des années 1960, qui, à la fin de leurs études, se trouvaient aussi préparés pour des carrières traditionnelles dans l'enseignement ou l'administration, mais qui n'en avaient aucune envie non plus. Face à ce dilemme, ils trouvaient la solution inventée par les gens du Cerfi astucieuse, même rusée: tout en gardant une grande autonomie, ceux-ci pouvaient négocier les termes de leur travail auprès des pouvoirs publics.

Cet interlocuteur considérait que cette équipe était clairement reliée plus par les positions communes des uns et

des autres dans la vie, et par leur projet collectif, que par une unité de pensée. Dans sa vision des exploits du Cerfi, il insiste peut-être plus sur l'idée d'escroquerie que ses animateurs l'auraient fait. Mais cette glorification du collectif tient sans doute du fait qu'il représentait pour cet interlocuteur et sa bande de "velliétaires," la version réussie de leurs propres rêves. Le Cerfi représentait donc pour eux un moyen de vivre avec un certain confort et liberté, tout en étant à la marge.

Dans d'autres cas, la représentation du Cerfi en tant que communauté de travail s'oppose nettement à l'image de mouvement intellectuel; ici, ce dernier sert de repoussoir pour affirmer les ambitions plus modestes de créer une nouvelle structure de travail et de vie.

Claude HARMELLE: [Mouvement intellectuel] il y a un côté comme ça, oui. Un peu comme les surréalistes, mais moins marqué par une -- je crois que c'était plus le fonctionnement qui était fort que le -- c'était un mouvement intellectuel, mais bon, les mouvements intellectuels ont souvent une sorte de corpus, un crédo, quoi, qui est très structuré. On n'a pas eu de corps de doctrines. Ça a été assez mouvant, quoi, il y a toujours eu de la diversité, bien que Félix ait servi à certains moments de maître à penser, un peu. Mais malgré tout -- c'est entre les deux -- en même temps, c'est plus original que ça, c'est-à-dire, il y avait aussi -- pas le groupe mais ce qu'on a produit comme vie collective. C'est entre les deux, entre le Phalanstère et un mouvement intellectuel.. C'était un groupe où l'affectivité a joué un rôle très important, c'était vachement un groupe de copains.. Je crois que ça tient aussi de la personnalité de Félix, qui n'est pas un guru.. Si on regarde le mouvement Bourdieuiste en socio, ça a représenté quand même une homogénéité conceptuelle très

grande, qu'il semble qu'on n'a jamais eue vraiment.. Si on n'a pas fait école, c'est aussi qu'on n'a pas voulu faire école, il y a un côté du désin, aussi.. Ce qui était essentiel, c'était la structure de vie -- comme quelque chose à expérimenter. C'est vrai que, au fond, c'est un groupe qui aurait très bien pu se lancer -- c'est-à-dire, c'est très fragile, le fait que ce soit sur la recherche. Peut-être, on aurait pu, il y aurait suffi presque de rien pour que ce soit un groupe qui se mette à fabriquer un journal ou.. un théâtre.. C'était étonnant surtout par rapport à cette période-là, où l'idée de fabriquer ses propres structures de travail était assez exotique.. C'était une époque qui était encore dominée par -- on rentrait à l'Université, on passait des concours, on rentrait dans des boites -- je veux dire, maintenant, c'est devenu assez banal. La société suscite beaucoup plus à faire ce genre de truc, à créer ses propres emplois.

Au fur et à mesure que cette vision s'esquisse, les préoccupations communautaires s'affirment. Cherchant à développer la diversité plutôt qu'un corps doctrinal, visant l'affectivité et la vie collective au lieu de la formation de disciples, le Cerfi était bien plus porté par les questions du fonctionnement interne que des soucis de reconnaissance dans le champ de la recherche. Le fait même de parler de la recherche comme d'un choix arbitraire indique que les enjeux intellectuels étaient moindres. L'insertion réelle dans le champ de la recherche incite à y faire quelques références, mais dans le fond, le Cerfi se voulait bien plus un phalanstère qu'un mouvement intellectuel.

Mais suffit-il de parler du Cerfi simplement comme d'une communauté de travail? La notion de communauté semble

exiger quelques précisions, car à tout ce que cela peut impliquer de fermé et d'isolé, le Cerfi s'opposait, au moins en principe, souvent en pratique. La configuration du collectif était à la fois un trait distinctif et une source éventuelle d'ambiguïté, pour ceux qui étaient menés à en parler comme d'un ensemble. Un gestionnaire de la recherche qui a négocié des contrats avec des gens du Cerfi décrit cette configuration telle qu'il la connaissait :

En réalité, vous savez bien, que le Cerfi, ça n'est pas un groupe. En réalité, les gens que j'ai vus au titre du Cerfi, sont un petit noyau de permanents, tout petit, et une file de gens différents, porteurs de projets très, très variés. Et notamment, dans cette période de tentatives de mise sur pied d'une politique expérimentale, ce sont des gens dont je n'ai jamais vu de production écrite ensuite..

C'était nettement moins bureaucratique, le Cerfi, mais donnait l'impression quand même d'être au moins aussi organisé que la plupart des équipes dans les Universités. Ils vivaient dans des conditions assez misérables, partout. Alors, le Cerfi, ils étaient polyglottes. Il s'y passait toutes sortes de choses, c'était un univers un peu flou. Les gens avaient des activités autres que la recherche, de façon manifeste. Mais -- oui -- ça peut vous paraître un peu bizarre -- comment est-ce qu'on peut faire confiance à des gens qui sont dans un univers pas stable alors qu'on est soi-même dans une hiérarchie?..

Le Cerfi, ça n'est pas un groupe, c'est un conglomérat, c'est un lieu de rencontres, une forme de rencontre entre les gens. Selon les moments, ce que j'ai pu en voir était tout à fait différent. Il y a eu des moments où le Cerfi m'est apparu sous les traits d'un lieu de réflexion, d'une sorte de bureau d'études, d'autres où c'était une action militante, d'autres où c'était une extension de la réflexion institutionnelle..

Le Cerfi était quelque chose de très, très singulier dans le monde de la recherche en France. Je n'en connais pas d'autres qui puissent, même grossièrement, lui être

comparés. Mais je serais tout à fait tenté de dire qu'il y a beaucoup d'équipes auxquelles on a accordé, où on a accolé des étiquettes fort précises, qui ne ressemblaient pas, pour une large part, à l'étiquette dominante qu'on leur collait. Si les gens du Cerfi ont toujours passé leur temps à se séparer les uns des autres, c'est bien parce qu'après avoir été réunis, d'une certaine façon, ils découvraient qu'ils avaient des désaccords profonds, et qu'ils les exprimaient. Mais on trouve aussi des activités beaucoup plus diverses parce que le Cerfi, et en cela il se distingue de beaucoup d'équipes de recherche en France, considérait que la recherche n'était pas une activité d'observation et d'extériorité par rapport à la société.

Cette vision du Cerfi révèle une certaine largeur d'esprit, d'autant plus que l'on sait que la gestion de la recherche est un domaine extrêmement bureaucratisé. Un rassemblement variable, le Cerfi se constituait, en dehors de son noyau dur, de toute un flux d'individus qui venaient équipés d'idées et de propositions et qui pouvaient repartir peu après; donc, de très peu de personnes représentant un "investissement sûr."

La nature du lieu n'était guère fixe non plus; parfois une base militante, parfois un lieu de travail ou de "discussions fantastiques," le seul aspect qu'il manifestait toujours était son côté "lieu de rencontres." La multiplicité d'activités qui s'y réalisaient ne faisait qu'augmenter la mouvance apparente de ce lieu; les divergences même parmi les "permanents" indiquaient que, bien que réelle, leur union n'était pas absolue.

Face à toute cette instabilité, cet interlocuteur pose la question-clé: comment pouvaient-ils, administrateurs

responsables à d'autres autorités, se fier à une masse changeante et portée par une telle diversité d'investissements? Bien qu'il ne donne pas explicitement une réponse à sa propre question, on peut en imaginer plusieurs. D'abord, il faut noter que ce petit noyau de permanents restait néanmoins assez stable; et que, selon d'autres récits, c'étaient essentiellement ces quelques individus, avec le concours de Félix GUATTARI, qui étaient présents lors de la négociation des contrats.

Ensuite, ceux qui soutenaient le Cerfi y voyaient sans doute le beau risque d'un pari, désiraient peut-être participer à quelque chose de plus dynamique, bref, voulaient et pouvaient se payer des danseuses. Enfin, leur volonté de prendre des risques s'explique peut-être par une vision de la recherche qui ressemblait pour beaucoup celle mise en oeuvre par le Cerfi: où la qualité de la recherche dépendait de l'intensité et la variété de connexions et d'engagements des chercheurs vis-à-vis des objets de leur travail.

Cette même image de conglomérat avait évidemment quelques échos chez ceux qui connaissaient de plus près le Cerfi.

Félix GUATTARI: En fait, vous avez des individus qui s'aggloméraient, ça ne fait pas un groupe du tout. Vous avez des effets collectifs mais qui ne dépendent pas d'un groupe. Alors, je crois que le Cerfi, c'est un peu ça. Si vous faites la généalogie du Cerfi, vous voyez qu'il y a des composantes qui n'étaient plus au premier plan du fonctionnement mais avaient une grande importance. Par exemple, les composantes de complicité,

d'avoir fait la même traversée de l'Opposition de Gauche, de l'UEC, de l'UNEF, de la Voix Communiste, de tous ces trucs-là, et ce n'était plus du tout en acte, mais c'était quand même une composante très importante du Cerfi. Comme une sorte de filiation presque mythique, mais c'est très important, une filiation mythique. Vous aviez dans le Cerfi des composantes Labordiennes, pourtant, le Cerfi était indépendant de La Borde.. Le Cerfi, c'était une sorte d'intersection de composantes très différentes, renvoyant à des choses très hétérogènes.

Ça ne permet pas de le définir de façon univoque, ni comme groupe politique, ni comme coopérative, commercial, ni comme groupe purement service d'études, etc. C'était tout ça à la fois, en intersection de composantes différentes.. C'est peut-être justement l'expérimentation d'une autre forme d'organisation sociale. Sans parler de toute la dimension affective, érotique, etc., il y a toutes sortes qui se jouaient. C'est un théâtre sur lequel beaucoup d'affects se sont joués, beaucoup de remaniements de relations, etc..

Je crois que c'est ça, avant tout, le Cerfi, c'est la mise en place d'une scène.. Dans tout le milieu, il y a des mises en scène, sauf des petites mises en scène familialistes, c'est un peu le théâtre de boulevard, c'est pas très, très fameux, quoi. Enfin, c'est un peu toujours les mêmes merdes, les mêmes histoires. Mais c'est rare que vous ayez un théâtre avec 25 - 30 personnes, avec un tas de -- nous, c'était un Théâtre de Chatelet fantastique!..

C'est pas parce qu'on était transfini du point de vue du nombre, qu'on ne constitue pas un territoire existentiel, qui est peut-être pas une limite mais une découpe, une découpe existentielle. On y était d'autant plus, on en était, mais beaucoup, d'une façon très intense, quoi.

Le refus de la notion de "groupe" est basé sur l'idée qu'elle sert plus d'écran que de support à une compréhension de ce qui se passe entre individus qui se retrouvent dans un même lieu. Selon cette perspective, ce qui s'y produit

d'unique ne tient pas du fait d'être constitué ou non d'une certaine façon, il tient plutôt de la combinaison singulière d'histoires, de désirs et d'idées qui a lieu par ce rassemblement particulier. Il s'agit, évidemment, d'une volonté de laisser se rencontrer des éléments très hétérogènes, de veiller contre la constitution d'une configuration fixe d'individus.

La notion de théâtre implique que l'on entre sur la scène avec un certain nombre de propriétés données, mais qu'il s'y joue des choses imprévisibles. L'institution, ce qu'on appelle "le Cerfi," n'était qu'une espèce d'arrière-fond. C'étaient les individus eux-mêmes qui apportaient, exprès ou inconsciemment, tout le drame. Finalement, c'était justement parce que la troupe était ouverte et qu'ils jouaient sans scénario que les uns et les autres croyaient au spectacle.

Si les perspectives qui cherchaient à assimiler le Cerfi à un mouvement représentent les visions les plus générales et les plus larges de ce collectif, on arrive maintenant à l'autre bout du spectre, où l'on articule son originalité en termes de ses particularités les plus fines.

François FOURQUET: On n'était qu'une coopérative. Alors, c'était intéressant, original, mais enfin, l'originalité en est relative! On n'est pas la première coopérative de France! On s'inscrivait, sans le savoir, d'ailleurs, dans une expérience de coopérative. Maintenant, s'il existait des expériences de coopérative intellectuelle comme nous, ça, je ne sais pas..
Ce qui est peut-être original, c'est que notre patron intellectuel, jusqu'en '72, '73, c'était GUATTARI, mais il ne faisait aucune recherche dans le cadre du Cerfi; il

travaillait en dehors, avec DELEUZE. Mais les vrais chercheurs, c'était nous. Si ça, c'était original, je ne sais pas. Disons que l'originalité, c'était l'improbabilité extraordinaire de cette rencontre de plusieurs séries: une série politique, une série d'une génération d'anciens étudiants, une série psychanalytique, une série caractérisée par ses relations avec des grands intellectuels comme FOUCAULT et DELEUZE, qui ont vraiment travaillé avec nous, à un certain moment, et GUATTARI, une série très originale aussi par sa relation particulière avec La Borde. Une série aussi originale par la composition de ses chercheurs, où il y avait un peu d'économistes, un peu d'historiens, un peu ci, un peu ça. Tout ça forme un produit nouveau, par le fait de rassembler dans un même lieu et un même moment, la multiplicité de ces séries!

On peut dire qu'aucune de ces séries en elle-même n'était originale. La série psychanalytique n'était pas originale parce que La Borde était aussi originale de ce point de vue. La série "modes de gestion" n'était pas originale parce que La Borde aussi avait ces modes de gestion, de roulements et tout ça. La série intellectuelle, elle était originale, mais enfin, DELEUZE et FOUCAULT existaient par ailleurs, c'était pas tellement original. Chacune de ces séries prise à part n'était pas singulière, ce qui était singulier, c'était la conjonction de ces séries, ça, c'est certain. C'était un produit unique, qui est né, qui a vécu, qui est mort, Dieu ait son âme.

Si "coopérative" décrit le mieux la forme d'organisation et de fonctionnement du collectif, ce n'est pas en cela, son originalité essentielle. Elle dérivait plutôt de la combinaison inouïe de plusieurs éléments, vus et connus ailleurs mais retrouvés ensemble au Cerfi, pour une première et sans doute dernière fois. Que sont ces "séries"? Des références; des connexions à d'autres lieux, à d'autres projets; des axes de travail, des sources

d'affinités et de conflits au sein du collectif.

D'autres récits ont déjà signalé leur mélange singulier. Ici, on remarque que la singularité tient également de ce que ces séries soient rassemblées dans un même espace-temps, même s'il est de courte durée. Cette perspective définit bien la spécificité du Cerfi mais, justement, en refusant la primauté des catégories reconnues. On peut certainement donner une approximation d'un collectif en utilisant un langage de formes, mais une représentation de plus en plus vraie nécessite peut-être que l'on parle de contenu spécifique.

"Mouvement d'idées," "caisse de résonance," "danseuse des gestionnaires," "anarchistes de la recherche," "Phalanstère," "coopérative," "conglomérat," "théâtre," "rencontre de séries": à travers ces tentatives de définir le Cerfi, on retrouve un certain nombre de constants. D'abord, il paraît plus facile d'indiquer ce que le Cerfi n'était pas que de préciser ce qu'il était, comme si l'on pouvait définir en négatif son originalité. Face à cette difficulté, une sorte de compromis se manifeste dans la tendance à donner plusieurs descriptions ou d'inventer des combinaisons de catégories; les expressions "à la fois," "un mélange," même "une intersection," en sont révélateurs.

Il s'avère également difficile d'articuler la contribution intellectuelle du Cerfi: il y avait certainement là-dedans des intellectuels confirmés par le jugement de personnes extérieures, et c'était bien par la production d'écrits que le collectif générait la plupart de

ses ressources. Mais la présence réclamée de ceux qui n'écrivaient pas, l'absence de corpus théorique homogène, de produit unique qui s'impose, le manque de visibilité au-delà d'un milieu limité, posent des doutes sur la possibilité d'accorder au collectif un statut d'"intellectuel." De plus, même parmi ceux qui produisaient des écrits, il y avait des divergences dans les représentations qu'ils faisaient de leur propre rôle: "intellectuel," "révolutionnaire," "chercheur," "praticien," "chercheur-artiste," etc.

Se manifestent aussi quelques hésitations à délimiter humainement le collectif, c'est-à-dire, à le définir de telle façon que cela implique un rassemblement précis, fermé, avec des frontières absolues. Si les gens du Cerfi refusaient clairement une telle configuration, certains de leurs partenaires avaient aussi compris, sans être là-dedans, que les notions de "centre" et de "périphérie" étaient plus parlantes que celle de "membre" ou de "groupe."

Cette difficulté est esquivée en quelque sens par ceux qui parlent du Cerfi comme d'une "expérience," ou qui insistent sur le côté "communautaire." Ces expressions ont l'avantage de comporter implicitement l'idée d'innovation ou de distance par rapport à des formes traditionnelles. En utilisant ces termes, on donne un sens à l'initiative sans réellement imposer des limites ou à sa configuration, ou à sa constitution.

Finalement, une dernière issue à cette ambiguïté consiste à évacuer complètement la notion de forme pour

rentrer plutôt dans la description détaillée de la substance même du collectif: les références, les passions, les affinités, les conflits, les objets de travail, les connexions à d'autres lieux; autant d'éléments propres à ce rassemblement d'individus. Des tentatives de rattacher une étiquette au Cerfi, de le définir en termes d'une catégorie utilisée dans d'autres contextes, nous renvoient alors à la notion de vérités singulières. Chacune de ces tentatives donne une image partielle, ni plus vraie ni plus fausse que les autres, de ce qu'était le Cerfi.

Vue à la lumière de cette série de récits, la définition du Cerfi que j'ai moi-même avancée au début de ce texte, me semble-t-il, ne leur est pas incompatible: c'est-à-dire, du Cerfi en tant que réseau d'individus qui animaient un projet théorique et politique commun et qui faisaient essentiellement un travail intellectuel pour faire vivre le réseau et avancer le projet.

On pourrait ajouter à cette définition, en précisant que ces individus s'organisaient en noyau dur, historiquement fondé, et en cercles de plus en plus périphériques; que leur projet commun était, en effet, une volonté générale de se différencier, qui prenait de nombreuses formes pratiques; que leur travail, alors qu'officiellement et largement la production d'écrits à partir de recherches, comprenait également des activités aussi diverses que la gestion des biens communs, le soutien de réseaux extérieurs, et la production d'oeuvres distinctes de la recherche (écrits littéraires, productions

artistiques, projets de formation).

Or, la tension fondamentale qui sous-tend ces tentatives de définition reste la même: tant que l'on peut travailler, réviser, déconstruire et rebâtir sa définition d'un phénomène social, elle sera forcément partielle, et toujours susceptible d'être remise en cause ou renforcée par d'autres perspectives.

Si l'on ne saurait pas dégager une vision unique du Cerfi de ce recueil de récits, que peut-on en tirer? D'abord, il me semble qu'il faut retenir la singularité de cette combinaison d'éléments -- politique, psychanalytique, intellectuel, artistique, communautaire; éléments réunis et mélangés, tant au niveau des références que sur le plan des projets.

Deuxièmement, ces récits soulignent l'inscription du Cerfi dans une époque particulière de l'histoire de la recherche, celle de la recherche contractuelle, et de l'histoire de la société française, celle des mouvements anti-institutionnels et communautaires d'après-1968.

Troisièmement, il convient de rappeler l'attention portée à la gestion des problèmes du travail, car bien que l'échelle soit réduite et les réponses souvent inouïes, les problèmes sont les mêmes que ceux que l'on trouve dans de nombreux lieux de travail.

Finalement, les diverses catégories utilisées en vue d'assimiler le Cerfi à d'autres configurations ou initiatives donnent une idée des critères de classification éventuellement pertinents dans ce milieu, même s'il n'y a

pas de consensus sur leur importance relative.

Mon intention, dans un premier temps, était de rassembler et de présenter un recueil de récits servant essentiellement de base documentaire et descriptive. Au cours de ce premier travail, plusieurs questions se sont dégagées et suggèrent d'autres directions à prendre par la suite.

Premièrement, il faudrait revoir le Cerfi à la lumière d'une analyse très détaillée des bouleversements de mai 1968: quels parallèles peut-on établir entre le Cerfi et d'autres initiatives rattachées spécifiquement à cette époque? comment était-il lié ou opposé à d'autres mouvements, tel le MLF, le FHAR, etc.? comment relier cette histoire d'un collectif à une histoire plus générale des mouvements d'idées de l'époque?

Deuxièmement, on pourrait approfondir considérablement la vision du Cerfi comme participant au milieu de la recherche sociale, ceci de plusieurs façons. Par exemple, il faudrait regarder de près les thèmes financés dans le cadre des grands contrats, ainsi que comparer les sources et les montants des enveloppes accordées au Cerfi, vis-à-vis de celles d'autres équipes. On pourrait également examiner davantage les échanges effectifs ou évités entre le Cerfi et le CNRS, tout en cherchant à comprendre, à titre de comparaison, les types de rapports que d'autres équipes hors-statut avaient avec les organismes "officiels" de la recherche, et qui menaient éventuellement à leur intégration ou en tout cas, à leur survie. Il serait aussi très

important d'interroger plus longuement l'intérêt de certains gestionnaires de la recherche pour des équipes comme le Cerfi, surtout de considérer les rapports de style "mécène/artiste."

Troisièmement, cette première vision du Cerfi serait à compléter par un travail sur l'histoire des coopératives en France. Plus particulièrement, les coopératives d'artistes semblent offrir un modèle intéressant, dans la mesure où il s'agit là aussi d'une communauté de travail qui doit articuler à la fois une gestion collective des ressources et une production hautement individualisée.

Finalement, s'il y aura de continuité entre le présent travail et d'autres à venir, je souhaiterais personnellement qu'elle soit au niveau de la passion pour l'objet étudié. Comme Michel ROSTAIN l'a si simplement dit, à propos du rapport à l'objet de recherche: "Nous parlions de ça parce que nous espérons pouvoir communiquer cette expérience-là, enfin, dire, 'Il y a quelque chose d'important là, et nous voulons contribuer à ce que ce soit important.'" Quoi qu'il n'existe plus que dans les souvenirs et les récits de ceux qui l'ont connu, le Cerfi manifeste, grâce à ces interlocuteurs, toute la vitalité d'un objet présent à nos yeux. Que nos travaux ultérieurs puissent saisir et communiquer cette même force vitale, quel que soit leur objet.

Annexe I: Itinéraires individuels

Les catégories de ce tableau furent choisies en fonction de deux types de régularités: d'une part, les régularités dans les remarques des interlocuteurs sur eux-mêmes (leurs études, leurs activités militantes, leurs origines, etc.); et d'autre part, celles remarquées dans les questions de ceux qui cherchaient à s'informer auprès de moi sur la composition humaine du Cerfi (d'où ils venaient, quel âge ils avaient, ce qu'ils sont devenus depuis, etc.).

Les neuf individus dont il est question ici sont ceux qui correspondent le plus à ce que j'appelle "les fondateurs du Cerfi" et qui intégraient le plus de remarques sur leurs histoires individuelles dans leur histoire du collectif. Les indications données s'appuient principalement sur le récit de l'individu en question. Certains dates et détails furent trouvés dans les archives ou dans les récits de leurs proches. Les variations inévitables dans la construction des récits font que certaines catégories soient incomplètes; mais si plusieurs personnes n'ont pas parlé de tel ou tel élément, c'est peut-être qu'il est, dans le fond, beaucoup moins pertinent.

Afin de faciliter la comparaison, les réponses sont données ici sous forme de résumé, et entre guillemets lorsque le langage de l'interlocuteur est directement repris. Pour cette raison aussi, elles sont organisées rubrique par rubrique, plutôt que casées dans un tableau unique.

JC	Janine CHRISTIANY	LMu	Lion MURARD
FF	François FOURQUET	GP	Georges PRÉLI
CH	Claude HARMELLE	AQ	Anne QUERRIEN
HM	Hervé MAURY	MR	Michel ROSTAIN
LMo	Liane MOZÈRE		

Âge

JC: née 1932. HM: né 1941. GP: né 1938.
 FF: né 1940. LMo: née 1939. AQ: née 1945.
 CH: né 1943. LMu: né 1945. MR: né 1942.

Quelles études? Quelle attitude?

JC: architecte DPLG

FF: diplômé IEP Paris (Institut des Études Politiques);

préparé deux fois l'ENA (premier recalé); "la science politique ne m'intéressait pas si je ne possédais pas à fond la dimension 'inconsciente et désirante' de l'existence."

CH: licence en sciences économiques; "je pensais que l'économie en dernière analyse était ce qui déterminait tout, c'était une erreur, je n'allais jamais en cours."

HM: licence en droit public, DES en histoire des institutions (histoire économique).

LMO: licence et DES en sciences économiques; on n'a jamais fait nos études, on a surtout milité.

LMU: hypokhagne à Louis Le Grand, diplômé IEP Paris, DES en droit, maîtrise et doctorat de 3ème cycle en sociologie; "j'étais un brillant sujet.. mais j'avais fait des études qui ne m'ont pas tellement plu, pas tellement intéressé."

GP: maîtrise et doctorat de 3ème cycle en lettres; scolarité interrompue, puis reprise.

AQ: certificat de mathématiques générales et physique; diplômée IEP Paris, licence, maîtrise, doctorat d'État en sociologie; "je suis quelqu'un qui a très, très bien réussi à l'école.. normalement, quelqu'un comme ça, c'est quelqu'un qui fait l'ENA ou l'agrégation et qui n'est absolument pas contestataire.. des institutions où il réussit à merveille."

MR: licence et DES en philosophie; "surtout, j'ai été un militant.. j'étais un peu étudiant, je passais les examens en fin d'année, mais j'allais jamais en cours."

Comment devenu militant?

(parle-t-on de la Guerre d'Algérie? S'identifie-t-on à une tendance particulière?)

JC: En 1967, à La Borde, qui était un lieu de rencontres de militants; "j'étais un peu jaune, pas une pure révolutionnaire."

FF: À l'UEC de Sciences Po; "oppositionnel."

CH: Responsable à l'UNEF de Dijon; opposait sa famille sur la Guerre d'Algérie, devenu étudiant et militant parce que ne voulait pas faire son service militaire; "libertaire," "dans le camp de MARX," "mes copains de Dijon sont devenus Maos."

HM: À l'UNEF lors de la Guerre d'Algérie.

LMO: À l'UNEF en 1960, autour de la Guerre d'Algérie; nous étions un peu "hors-appartenance," "hors-statut," "très basistes," "on avait peut-être un peu peur des

responsabilités."

LMu: Aux Étudiants Socialistes Unifiés, en Maths Elem, à l'UNEF, puis l'UEC de Sciences Po; connu juste la fin de la Guerre d'Algérie (à 17 ans); "oppositionnels."

GP: très peu à l'UEC, à l'UNEF, plutôt actif à partir de 1964, à l'Opposition de Gauche; parle de la Guerre d'Algérie, du Viêt-nam, de la Révolution Culturelle en Chine; "oppositionnels" (à l'OG).

AQ: "J'ai pris ma carte à l'UNEF le premier jour où j'ai mis pied dans une fac"; n'avait pas le passé de la Guerre d'Algérie, mais parle d'un conflit à la gauche sur "comment militer après ça."

MR: secrétaire général à l'UNEF; parle de la Guerre d'Algérie comme d'une époque qui a "secrété toute une génération d'administrateurs politiques".

Comment connu Félix GUATTARI?

JC: À La Borde, ou à Gourgasse, la maison secondaire où allaient souvent les Labordiens.

FF: Allé à La Borde, par l'UEC (?).

CH: Allé à La Borde, par l'UNEF.

HM: Connu "à la frontière des groupes étudiants," l'UEC, l'UNEF.

LMo: GUATTARI était invité comme consultant aux réflexions à la Mutuelle sur l'hygiène mentale en milieu étudiant, avant la création des BAPU.

LMu: À La Borde, où allé par FF, qu'il avait connu à l'UEC.

GP: À l'Opposition de Gauche; en 1964, GUATTARI disait: "Venez travailler à La Borde, on a besoin de moniteurs."

AQ: Par les BAPU, suite à la recherche-action sur le suicide en milieu étudiant; aussi dans le cadre d'un projet de centre mixte pour étudiants et jeunes travailleurs.

MR: À l'Opposition de Gauche, après la crise à l'UNEF en 1965.

Quelle expérience de La Borde?

JC: fait un stage de moniteur, puis GUATTARI lui a demandé de s'occuper de l'équipe d'entretien; travaillé là pendant plusieurs années, y travaille encore, sans être salariée;

fils a repris l'équipe d'entretien.

FF: stagiaire en 1965, avec LMo; gestionnaire de 1966 à 1972.

CH: stagiaire, moniteur pendant plusieurs périodes de vacances; "ça m'était essentiel comme activité intellectuelle."

HM: allait souvent de 1965 en 1967, travaillé 3-4 mois comme moniteur.

LMo: En juin/juillet 1965, avec HM et GP, allés travailler à La Borde, où on a découvert la folie, les problèmes de subjectivité, LACAN, une formation très importante en psychanalyse.

LMu: En 1965, commençait à y aller par FF; découvre LACAN, Freudisme, psychiatrie; stagiaire en 1966, 1967; gestionnaire avec FF le week-end, de 1970 en 1972.

GP: moniteur; habitait "Les Godelins," une maison à côté, avec HM et LMo en 1965; participait au groupe "CORDES-La Borde."

AQ: allait le week-end.

MR: allé par GUATTARI, connu LMo, HM, etc. la; gestionnaire avec FF le week-end, de 1970 en 1972; participait au groupe "CORDES-La Borde."

En analyse à un moment donné?

JC: avec quelqu'un d'extérieur au réseau La Bordien, mais "surtout en analyse avec toute l'équipe de La Borde."

FF: avec LACAN, lorsque tous les dirigeants de La Borde étaient en analyse avec lui, de 1966 à 1970; "j'appréciais énormément LACAN.. mais je n'ai pas eu de relation intense avec lui.. Mon analyse à moi, ça a été, en réalité, au Cerfi que je l'ai menée.."

LMo: avec GUATTARI (?); assistait au séminaire de LACAN.

LMu: avec GUATTARI, entre 1970 et 1972, car c'était une bonne occasion de lui parler; assistait au séminaire de LACAN en 1966, 1967.

GP: pendant 3 ans, à partir de 1970.

AQ: avec GUATTARI; participait aussi au "Groupe du mardi," une sorte de "confessionnel collectif" à Paris, entre 1969 et 1970.

MR: avec PANKOF pendant un certain temps.

Comment parle-t-on de l'après-'68?

JC: c'était très dur; il y avait le menace de la récupération par le gouvernement; tout ce qu'on espérait s'arrêtait; beaucoup de gens se retrouvaient à La Borde, certains faisaient une dépression.

CH: "Tout le monde connaissait ma tête à Dijon, où j'étais une vedette gauchiste.. j'en avais marre de ce petit climat.. Je me suis dit: 'J'ai envie de changer de copains, de ville, de tout'.. c'était une époque épouvantable.. Je me suis retrouvé à Paris, sans fric, sans boulot, j'ai été hébergé par un surréaliste, très gentil.. '68, émotivement, ça m'avait complètement démoli.. un sentiment d'échec total."

HM: c'était le retrait de beaucoup d'anciens gauchistes, un truc anti-autoritaire.

LMu: quand on sortait de mai '68, tout le monde était surexcité; il y avait une espèce de "violence" dont participait toute la génération des années '70."

AQ: "On était tous désespéré de travailler chacun dans son coin, dans des trucs plus emmendants les uns que les autres."

MR: "On a tous probablement traversé une crise politique et existentielle.. tous, hein?"

Quelles activités professionnelles avant le Cerfi?
(quelle satisfaction?)

JC: animateur de l'équipe d'entretien à La Borde; aimait beaucoup, y travaille encore par plaisir et par attachement.

FF: gestionnaire à La Borde; "je devais quitter La Borde, ne plus être coincé entre la direction à double-tête.."

CH: "J'étais à moitié clochard, je faisais des groupes terroristes avec des copains, je vivais l'expédient professionnel.."

HM: En 1969-70, chargé d'études dans un atelier d'urbanisme dans une ville nouvelle.

LMO: chercheur au CNRS dans un laboratoire; faisait de la science politique sur la Chine; détestait les "trucs mesquins de comment se faire valoir auprès du chef."

LMu: travaillait avec AQ à l'Institut de Formation des

Adultes (par GUATTARI), c'était "pour me cacher.. je n'ai jamais fait grand'chose"; travaillait aussi sur L'Idiot International, un journal d'extrême gauche, par GUATTARI.

GP: travaillait comme pion et enquêteur entre périodes d'études.

AQ: travaillait avec LMU à l'Institut de Formation des Adultes, faisait une revue de formation permanente.

MR: professeur de philosophie; "Moi, qui avais été un militant professionnel pendant des années, de me retrouver professeur de philo, c'était horrible"; travaillait aussi à Paris-Match, écrivant les titres sous les photos.

Parle-t-on d'une rupture avec son destin?

FF: "C'est fait quand j'étais à La Borde. Mon destin, c'était d'être universitaire -- d'abord, mon premier destin, c'était de rentrer à l'ENA.. j'aurais pu, si j'avais voulu, sans aucun doute, devenir un chercheur respectable à la Fondation des Sciences Politiques. Seulement.. c'est de l'ordre de la décision qui était, comme toujours, vraiment prise avant qu'elle ne devienne consciente.. celle de quitter Paris, pour aller à La Borde.. Tout le reste, c'est une conséquence de ça."

CH: fait fuite vers l'enseignement, surtout vers le militantisme; voulait être étudiant pour avoir des sursis, pour être à l'UNEF.

AQ: "Mon père est haut fonctionnaire.. Pour faire la même chose que mon père -- ce pour quoi j'aurais été tout à fait douée -- il fallait que je fasse l'ENA.. pour des raisons diverses, notamment, qui tiennent à la méchanceté d'une maîtresse, quand j'avais 9 ans, j'avais décidé que je ne pouvais pas faire l'ENA, il fallait que je fasse autre chose.. Dans l'environnement de mes parents, les seuls gens que j'ai connus où la femme et l'homme avaient l'air à peu près égaux, c'étaient les CHOMBART de LAUWE, des sociologues. Alors, je me suis dit: "Je serai sociologue."

MR: "Notre destin était de devenir serviteur de l'État.. Dans la mesure où nous continuions à nous voir, à militer ensemble, à avoir des projets ensemble, nous avons eu cet audace, cette folie de vouloir rompre avec notre destin."

Quels éléments bibliographiques ou repères intellectuels indiqués?

JC: "Quand je suis allée à La Borde, ça m'a aidé à décider de divorcer avec mon premier mari.. c'est là aussi où j'ai rencontré Jean-Pierre PÉTARD.. on s'est marié à la pause

d'une réunion hebdomadaire au Cerfi, d'ailleurs."

FF: se dit "Nietzschien" et "Kantien"; parle de rapports très forts vis-à-vis des personnes singulières: LMu, MR, Numa MURARD, Félix GUATTARI.

CH: issu d'un milieu "ouvrier un petit peu paumé, semi-rural, qui a échappé aux pratiques collectives, peu syndiqué"; d'une famille nombreuse, a fait des études techniques d'abord, refait son bac tout seul, l'a eu avec justesse.

LMu: "J'étais plus jeune. Chez moi, c'est important. J'ai toujours été inspiré dans ma vie par des gens d'une génération supérieure. Ce que j'appelle une génération à ce stage-là, c'est 3, 4, 5 ans, mais c'était essentiel."

GP: quitté ce réseau autour d'une différence d'analyse de la révolution culturelle en Chine, en '67; renoué avec eux en '71, à la recherche du travail.

AQ: voulait faire de la recherche en sciences sociales depuis l'âge de 14 ans; chez⁴parents, militants catholiques de gauche, avait toujours entendu parler d'"être en recherche"; grand-père avait été un des fondateurs du syndicalisme douanier, "notamment, a inventé la grève du zèle"; "ça n'a jamais été des rapports faciles pour moi.. à la fois, on était content que je sois là, pour jouer les intermédiaires avec l'Administration, mais en même temps, j'étais jugée pas assez révolutionnaire."

MR: "J'ai toujours été très musicien dans ma vie, mais j'ai jamais fait de la musique en professionnel, mes parents ne voulaient pas. Alors, j'en faisais tout seul, je travaillais la musique tout seul, pendant toute mon enfance. Et arrivé à l'âge de 32 ans, en '75, là j'ai dit: "C'est bien beau tout ça, mais j'en ai marre, ce que je veux faire, c'est la musique!" Et le Cerfi m'a permis de faire de la musique.. Et puis maintenant, je suis metteur en scène, c'est mon métier, je ne fais que ça."

Comment qualifie-t-on son travail de recherche?

JC: "praticien", "enseignante" plutôt que chercheur.

FF: "chercheur-artiste".

CH: au Cerfi, "avec Olivier QUEROUIL, on avait une pratique de recherche qui était un peu surréaliste, à l'époque."

LMo: "Notre sérieux dans le travail était très lié à notre sérieux dans la révolution"; "on était nous-mêmes 'praticiens,' on n'était pas 'chercheurs.'"

GP: "chercheur-écrivain"; intéressé par une réflexion sur l'écriture, par l'écriture d'autre chose que des rapports de recherche.

AQ: chercheur, de la recherche-action.

MR: "de moins en moins chercheur, de plus en plus musicien."

Que fait-on de nos jours?

JC: enseignante de l'histoire des jardins, à une école d'architecture.

FF: chercheur hors-statut ("chercheur-artiste", "philosophe de l'économie").

CH: chercheur hors-statut.

HM: chercheur hors-statut.

LMO: gestionnaire de la recherche, dans un service d'études ministériel (Séc. pour la Consommation et Modes de Vie?).

LMU: chercheur, enseignant de l'urbanisme dans une école d'architecture.

GP: écrivain.(?)

AQ: gestionnaire de la recherche, Ministère de l'Urbanisme.

MR: metteur en scène.

De quels lieux de militantisme parle-t-on et comment?

JC: essentiellement de la FGERI, comme d'une fédération de groupes de réflexion politique; offrait son atelier comme lieu de réunions politiques; fait distinction entre Cerfi "juridique" et "fonctionnant".

FF: co-rédacteur (avec GUATTARI) des "Neuf Thèses de l'Opposition de Gauche"; connaissait et aimait bien certains des Trotskyistes (Alain KRIVINE et BEN SAÏD), mais opposé à eux sur l'inconscient et le désir; parle de la FGERI comme d'un moyen de faire travailler ensemble des réseaux ayant des "pratiques sociales"; trésorier au Cerfi "juridique".

CH: parle de l'exclusion de l'UED en '65; travaillait à la direction de l'UNEF, à la Mutuelle, dans les groupes de réflexion autour des BAPU; proche des situationnistes avant '68; "en biz-biz" avec JULY, KRAVETZ, PÉNINOU à l'UNEF; actif à l'Opposition de Gauche; participait au groupe de

l'Amérique Latine à la FGERI; allé en Chile avec les 'Trains de la Santé' en 1970-71; parle de Défense Active comme "l'entre FGERI et le Cerfi".

HM: parle de l'exclusion de l'UEC; habitait aux Godelins avec le petit groupe censé écrire les "Neuf Thèses de l'Opposition de Gauche" en 1965; parle de la FGERI comme d'un "lieu d'échange riche entre professionnels," parle aussi d'une rupture à la FGERI autour du "réformisme".

LMO: à propos de l'exclusion de l'UEC, "On n'était récupéré par aucune organisation"; à l'UNEF, "on avait compris qu'il fallait lier les modes de vie aux modes politiques"; identifie les courants à l'intérieur de l'UEC, parle des militants devenus dirigeants au PS, des Maos "resurgis" au cours des années '70, après avoir obtenu des positions professionnelles solides; parle de l'Opposition de Gauche comme du premier lieu de réflexion sur la subjectivité dans la révolution, et de la FGERI comme d'un lieu formateur mais essentiellement de professionnels; active dans les comités de quartier; identifiait tout de suite avec le Mouvement du 22 mars pour sa pratique empirique de la politique.

LMu: parle en détail de l'"ouverture" de l'UEC, de ses courants internes, de l'exclusion; indique que l'Opposition de Gauche était "un peu clandestine"; qualifie la FGERI d'"une idée excellente.. de faire travailler ensemble des adultes ayant des pratiques différentes, de les faire confronter ces pratiques" mais ne participait à aucun groupe; parle du Cerfi "juridique" comme d'une "coque vide"; actif à l'OSARLA; décrit l'intérêt du Mouvement du 22 mars en termes de ses "choses neuves" à proposer; parle de Défense Active comme d'une initiative "très terre-à-terre"; dit que mai '68 a "signalé la fin de notre rapport avec la politique étudiant global."

GP: parle beaucoup de l'Opposition de Gauche, comme le noyau politique de la FGERI; était aux Godelins pour écrire les "Neuf Thèses de l'Opposition de Gauche"; rompu avec ce réseau autour de l'interprétation de la Révolution Culturelle en Chine; participait aux jours de mai à la Sorbonne, particulièrement, dans les comités d'action d'étudiants et de travailleurs; faisait partie aussi d'un syndicat des sciences humaines, en tant qu'enquêteur.

AQ: active au CERS et aux BAPU à l'UNEF; faisait secrétariat au groupe de psycho-pharmacologie à la FGERI, participait aussi au travail sur la programmation des hôpitaux psychiatriques; secrétaire général au Cerfi "juridique"; active aux comités de quartier; à Nanterre lors du Mouvement du 22 mars, de "plain-pied" avec; parle de Défense Active comme d'une initiative contre la répression d'après-'68; aujourd'hui membre du PS.

MR: parle de la crise à l'UNEF, où était secrétaire général

(de 1961-65?); indique opposition vis-à-vis JULY, KRAVETZ, PÉNINOU; rédacteur en chef de la revue Recherches à la FGRI; parle de l'importance des activités empiriques, presque anarchistes.

Bibliographie

Les ouvrages ci-dessous sont ceux qui sont mentionnés dans le présent travail. Pour ceux qui s'intéressent à une bibliographie complète des travaux du Cerfi, François FOURQUET en a fourni une dans les annexes de "L'Accumulation du pouvoir."

"Coopération en pratique." Janine CHRISTIANY, François FOURQUET, Hervé MAURY et al., Recherches, No.15, juin 1974.

DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI. L'Anti-Œdipe, capitalisme et schizophrénie 1, Éditions de Minuit, Paris, 1972, 494 pp.

Entretien avec Félix GUATTARI. Réalisé par Michel BUTEL et Antoine DULAURE, dans L'Autre journal, No.5, mai 1985, pp. 6-22.

FOURQUET, François. "L'Accumulation du pouvoir ou le Désir d'État," dans Recherches, No.46, septembre 1982, 85 pp.

"Généalogie du capital: 2. L'Idéal historique," Recherches, No.14, janvier 1974, 150 pp.

Les Comptes de la puissance: histoire de la comptabilité nationale et du Plan, Éditions Recherches, Paris, 1980, 462 pp.

"Gauchisme à vendre?" Article écrit par Robert LINHART, paru dans Libération du 7 décembre 1974, réponses et répliques publiées dans Libération du 24 décembre 1974 et du 6 mars 1975.

"Généalogie du capital: 1. Les Équipements du pouvoir." Collectif Cerfi, Recherches, No.13, décembre 1973, 278 pp. (voir aussi, François FOURQUET et Lion MURARD, Les Équipements du pouvoir, Éditions 10/18, Paris, 1976, 318 pp.)

GUATTARI, Félix. Psychanalyse et transversalité, Maspéro, Paris, 1972. (On y trouvera les "Neuf Thèses de l'Opposition de Gauche.")

"Histoire de la psychiatrie de secteur." Collectif Cerfi, Recherches, No.17, mars 1975, 600 pp.

"Histoire de la rue des Caves." Collectif Cerfi, Recherches, No.19, septembre 1975, 248 pp.

"Histoires de La Borde." Collectif Cerfi, Recherches No.21, mars-avril 1976, 384 pp.

"Manifeste pour le droit à la recherche." Collectif Cerfi, 1977, 8 pp. (Un extrait de ce document est paru dans Le Monde du 27 juillet 1977.)

"Trois milliards de pervers: grande encyclopédie des homosexualités." Collectif Cerfi, Recherches, No.12, mars 1973, 174 pp.

À propos du développement de la recherche sociale en France, deux ouvrages m'ont surtout été utiles:

LISLE, Edmond, Howard MACHIN et Sy YASIN [Eds.]. Traversing the Crisis: the Social Sciences in Britain and France. Economic and Social Research Council, London, 1984, 297 pp.

POLLAK, Michaël. "La Planification des sciences sociales," dans Actes de la recherche en sciences sociales, mai/juin 1976, pp. 105-121.